

Mémoires du sensible

Cheminer dans la cité
Itinéraires anthropologiques
Narbonne
Centre Ville

Gabriel Preiss

Mémoires du Sensible

Direction de publication
Vincenzo Favale

I.S.B.N.

I.S.S.N en cours

©Atelier d'Anthropologie Appliquée
Montpellier
Août 2007

Cheminer dans la Cité

Itinéraires anthropologiques

Narbonne

Centre Ville

Airs de Narbonne
un imperceptible anthropologique

L'approche sensible d'une ville traque quelques insensibles, et capte aussi, malgré elle, des imperceptibles. Elle est travail de terrain, d'équipe, et de laboratoire. Cette entreprise est d'autant plus originale, lorsqu'elle fait soudain apparaître que le principal, mais non le seul, des informateurs passeurs de sensations se trouve incarné en un habitant du centre-ville, qui n'y mène pas une double vie fantomatique ou recluse, le directeur de recherches lui-même, auteur-interprète, compositeur de villes, de poétiques urbaines. Voilà pourquoi et comment il ouvre cette démarche, d'un style épistolaire, à l'adresse d'un lointain et noble correspondant, dont l'aristocratie élective lui est conférée pour beaucoup par sa culture et son rôle de médiateur-grand serviteur de l'Etat (il n'est donc pas visé en tant qu'habitant hypothétique d'une mégapole qui est aussi la capitale de ce pays), comment il en donne le la, le fil qui ouvre et enveloppe le texte, d'introduction et du présent rapport. Il impulse et conduit ces envois dédiés à Narbonne.

Rédigés pour fournir des cibles faciles aux pilonnages sans concession, ni complexes ni pitié, qui ne manqueront pas de les atteindre, mais avec la vigoureuse reconnaissance d'une charge d'honneur, typiquement Narbonnaise par ses flammes, embrasements ou inflammations, ces itinéraires, narratifs, descriptifs, d'une écriture de confiance, s'assignent pour mission d'attirer ici, en ce centre-ville de Narbonne, pour mieux les affranchir sur quelques-unes de ses beautés toujours énigmatiques ou intimistes, quelques hauts et reconnaissants visiteurs eux aussi aristocratiques souvent trop gâtés, que les grâces de cette province préservée n'avaient pas su retenir ni séduire encore. Il en sera donc du destin de ces écritures comme des vitraux de Saint-Just (et Saint-Pasteur), à la fois protégés et restaurés, organisés en tableaux plus ou moins figuratifs ou allusifs, biseautés et colorés, pour mieux se prêter à plusieurs lectures ou coups d'œil, au goût de l'interprète, spectateur et consommateur avisé de cette méditation esthétique ou contemplative. En tout cas, nous l'y espérons recueilli, alors même qu'il ne souhaite point tout comprendre immédiatement des symboliques ou des références « savantes » utilisées ou malmenées pour en composer les scènes touchantes.

Mais leurs tableaux sont conçus d'abord pour mettre humblement en valeur, et somptueusement, pour qui en savoure les charmes minutieux, les lumières, naturelles et discrètement surnaturelles, matérielle et poétique, de cette ville subtile. Ils sont offerts et non point imposés à une savante relecture patiente ou attardée, contemplative ou distraite, concentrée ou rêveuse, comme l'est la ville tout entière. Ainsi, il revenait bien au premier de nous, Pierre Sansot, de produire cette lettre à un visiteur encore inconnu, épître qui sert de fil d'Ariane, de rayon de soleil illuminant nos explorations, individuelles et personnelles, collectives ou de groupe, nos hésitations et nos retours dans les sentiers des ruelles ombreuses et tortueuses de Narbonne.

Dérives en cité comme en Bourg, nous arpentons les deux rives de la Robine, au long de ses quais ou choisissons entre des entrecroisements répétitifs, fractionnant de nos sillonnements assidus ses nombreux ponts. Mémoires de nos découvertes ou retrouvailles (et retours sur des traces déjà connues de nous ou récemment enseignées par nos guides), appuyées sur la remémoration active, incantatoire, de ces ressassements majeurs, qui, au cœur de plusieurs de nos hôtes, parurent les motifs plus remarquables, les plus dignes de nos nobles égards, élus et choisis par eux, souvenirs des vibrations douloureuses ou euphoriques de leurs âmes émues ou révoltées. Ils nous les désignent, pour les avoir destinés, à travers notre office mineur, à une élévation plus haute que l'altière grandeur de bien des monuments, découpés et ciselés dans la pierre, qui plantent au ciel depuis toujours l'orgueil de cette ville. Qu'ils offrent ainsi à leur ville, de ses très riches parures la plus livrée au regard des curieux : la force de l'esprit de leur parole.

Évocations, au rang d'un pittoresque multiple et chatoyant, que seul le cœur (et ses esprits doucement ailés) découvre(-nt) à l'âme attendrie, respectueuse, sans dévotion excessive, « intuitionnant » de jour en jour des signes quelquefois ténus (au point de friser à l'invisible), qui révèlent çà et là l'existence essentielle de cadres sociaux, ineffables entrelacs, de la mémoire narbonnaise. Cadres majeurs, labyrinthes entrouverts seulement à notre prodigue loquacité. Ces marques se laissent entendre, bientôt tangibles, de l'être-ensemble du citoyen, au visiteur ou passant (souvent l'habitant lui-même, qui, le

premier, aime flâner, attendre, rêver et barguigner d'un cheminement à l'autre, papoter et bavarder hors de toute durée), à qui se confie ce centre-ville en pleine prise de conscience de soi-même.

Les opérations de restauration et de réhabilitation succèdent désormais, avec leur « soft-touch » (tact) délicat, à de funestes tentations d'interventionnisme immobilier sauvagement effréné, qui achevèrent, récemment encore, de brutales rénovations à la cognée. Elles devront nous éclairer, ces traces ineffables, selon bien des vœux auxquels nous ne joindrons aucune autre recommandation (nous nous permettons cette seule indécence), afin de goûter les charmes, sans trop les atteindre, ni précipitamment ni trop tôt, afin de toucher (il peut s'y trouver quelque impertinence) les beautés tant humaines que « sitologiques ». Apprendre les lieux (dire cet apprentissage), pour dire simple, dont il convient de démêler leurs heures, creuses ou empressées, hauts faits et temps morts ou repos, incidences. Autant de scènes de Narbonne, jeune ville, par ses effets de vitalité et de croissance, de fantaisie et de créativité, son humour productif, qui se sait modestement fière de glorieux passés plus ou moins oubliés, négligés (avec décontraction et sans dédain) ou occultés, inscrits plus profond et plus fort, dans ses mémoires de civilisation.

Le centre concentre ce que la ville entière symbolise et porte. Civilité, art de vivre, dons de parole, cordialité, culture collective fraternelle, cercles sociaux, qu'il nous faudra bien dépeindre, narbonnais, de la montagne et de la mer narbonnaises, sauf à nous soustraire à tous nos devoirs d'anthropologues. Plus fort, et plus au fond des mémoires collectives, mais constamment rappelés par les usages multiples et formes changeantes des lieux, que dans les fragments souvent grandiloquents, presque tous magnifiques, de ses plus extraordinaires monuments. Il n'en faut point trop imposer le vertige cérémonieux, sans prévoir nulle réserve ni repli de sécurité. L'autodérision est toute calculée, qui n'a pas honte d'avouer sa modestie. Le visiteur sera flatté que l'on ne redoute pas de lui confier cette simplicité touchante. Elle sera ici arme de négociation et d'accueil diplomatiques. Nous comptons en ce nombre des particules de mémoire, les œuvres d'art, et, parmi elles, celles de l'esprit, iconiques ou non (figuratives, écrites, sculptures, mosaïques), avec les sommes vénérables qui consignent les éléments officiels,

soigneusement criblés, et fortement lacunaires, plus souvent symboliques que rationnels (il existe bien des raisons de ces pertes symboliques), mais inscrits enfin en des silences éloquents qui sont des aveux illustres de son histoire.

Reprenons donc nos méthodes d'assemblage, mosaïque, marqueterie (si le titre n'était pas trop prétentieux), quilt ou patchwork, marquons encore notre insubordination foncière, assumons notre réticence extrême et première, affirmons notre peu d'adhésion aux mirages simplificateurs d'une raison trop raisonnante. Gardes que nous avons cru salutaires envers leurs fictions trop logiques si facilement trompeuses, si promptes à effacer toute sensation, à endormir leurs profondeurs cachées, à éteindre leurs lieux secrètes, à recouvrir toute mémoire sensorielle, à éradiquer impitoyablement et inexorablement éliminer le sensible, par la fixation d'un sublime abstrait, qui croit soumettre tout de pleine force.

Cette poussée irréfléchie est irrévérencieusement lancée (souvent sans voir le mal qu'elle suscite, et comme inconsciemment) de façon à exclure, à lâcher hors jeu par un habile tour de passe-passe, et jeter au silence toute la puissance jouée et dansée des mémoires. De minuscules bribes, très éparpillées et comme éclatées en sont seulement gardées, conservées, appelées, injustement : « orales » (seraient mieux dites : verbales) ou, par un effort, baptisées « de tradition non-dite » (on le sait, on l'a toujours fait, c'est l'habitude de tous...), mais mémoire vécue, vibrée, émue, et enfin, trop vite et bien imprudemment, perdue, évanouie, ensevelie. Pièges des écritures, mortes par asphyxie, étouffement qui survient de la privation chronique de poétiques surprises.

Ces mémoires prétendument insensibles sont appelées, et dites par défaut, faute de mieux : « orales », ce qui les marque comme une transmission déficiente, inférieure, secondaire. Ou, par un effort de vraisemblance, elles seront, par chance insigne, élues de « tradition non dite », non pas secrète, ni intime, mais vécue, émue, combattue, et finalement destinées à se trouver cependant abandonnées à un subjectif pur, trompeur, fallacieux. Il en est de même de nombreuses acceptions que la langue commune retient et s'impose sans les examiner jamais, avec la même complicité collective qui se réunit en

une semblable insouciance, toute bizarre, incongrue... Ce mythe de l'individu insecans (insécable, plus petit atome d'une société mécanique, conçue comme une somme d'éléments divisibles ou séparables), ne correspond à aucune entité sociale observable (laquelle est faite de ce qui relie les êtres) et il n'existe point dans la vie collective (nous ne récusons nullement par cette affirmation les fondements philosophiques et moraux de notre droit républicain). Et, à Narbonne, tout le monde se connaît. Ce sont ces mémoires impersonnelles et personnelles, tantôt subjectives (leurs lumières éclairent d'autres êtres), tantôt partagées, plus ou moins consensuelles, que nous chercherons à invoquer plus librement, en montrant qu'en elles, les lieux tiennent toutes les places disponibles pour eux, qu'ils en sont aussi des sujets interpersonnels, impersonnels, fortement établis, au même titre que les cadres juridiques, économiques ou sociaux, eux aussi doubles invisibles de nos existences.

Plus avant, ce sont des mémoires que les lieux familiers tissent et sédimentent, instillent insensiblement en tous ceux qui y passent (ces retours ne leur paraissent pas répétitifs), qui les fréquentent. Car telle est bien la prévenance extrême et douce du monde connu pour ceux qui s'y retrouvent et s'y reposent sur les assurances de leurs familiarités, elles-mêmes auparavant apprivoisées par des objets de la négligence ou de l'art des hommes. Ainsi les Narbonnais, de la ville ou des alentours ou de plus loin, seront-ils des enfants de ce centre-ville. Ces synthèses présomptueuses, impitoyables, érigent autrement un art en soi, redondant, à part, superposable aux « détails », qu'il tient a priori pour insaisissables. Elles saccagent, telles la Gorgone, les voix plus inspirées, que cet ordre écarte pour ne savoir qu'en faire. Il condamne la profusion du réel, des anecdotes aux impalpables allusions, infimes composés pourtant découpés du plus fin, qu'elles se condamnent elles-mêmes à embrasser par échantillons pour mieux les dissoudre, pour mieux renforcer les certitudes savantes de qui croit savoir substituer aux savoirs éclatés du visible une science unique, droite et dure, de l'universel oublié.

Ainsi donc, que ceux qui cherchent le détail tragique puissent aussi donner cours à leur rage ou arrimer à côté des figures déformantes leur passion frénétique des lieux qui sont les leurs, s'ils n'acceptent de reconnaître que ceux-là. Que ceux qui restent

décidément victimes de cette pseudo-langue (commune, si commune) par où prétend se consacrer l'unanimité des « gens qui pensent », dans l'élimination, d'un unique coup de flamme mortel, ravageur et dérisoire, de tous les détails infinitésimaux, mais tous essentiellement indispensables au dessin du tableau, nécessairement incomplet par nature (vocation), s'y re-trouvent en repos. Il se videra définitivement de toute matière par cet excès de conceptualisation. Un tel coupable vertige nous effraie. Que tous ceux-là veuillent bien renoncer pour un temps à leur dévastateur credo de pensée immédiate, instinctive, réflexe.

Qu'ils consentent enfin à se laisser entraîner en durée, en lenteur¹, en vibrations, de saltos en dysharmonies, dans la honteuse ou merveilleuse stagnation créatrice des êtres et des choses redevenus labiles. Qu'ils en ressentent, de cette ville, ses moiteurs étouffantes, ses dures sécheresses estivales, aux ciels envahis d'escadrilles d'hirondelles et martinets confondus, aux chauves-souris crépusculaires (elles chasseront le moustique, et l'anophèle, son cousin), qu'ils en reçoivent dans les pupilles, sans couvre-chef, ni feutre, ni casquette, ni chapeau de paille, les sautes et les claques du Cers, ce zéphyr violent de caprices, qui secoue en tout sens les poudres des poussières infinitésimales, sables, argiles, bactéries et lichens ou mousses microscopiques, qu'il re-projette partout. Qu'ils en retâtent du bout de l'espadrille, quasi- pieds-nus, les sols inégaux, rugueux ou glissants, les basaltes, calcaires coquilliers, bitumes, bétons colorés. Pavés italiens en fontaine, parfaitement visibles du haut de la Tour-donjon Gilles Aycelin, point de mire et observatoire électif majeur du centre, dont il est, plus que les tours immenses, ambitieuses, démesurées, inachevées, de la cathédrale, toute proche, de Saint-Just, l'observatoire insigne. Rubans, lissages. Ils en comprendront bien vite alors les précieux repos, en entendront les siestes, en recevront avec grâce les leçons, de vie et de choses, uniques. En obtiendront révélation des objets, esprits des plus sacrés, sympathies (nous préférons souligner leurs élans par ce mot) et fêtes des cultures populaires (nous les nommons telles, elles exigent cependant une perspicacité liturgique), symboliques, au meilleur titre, et qui sont tous les savoirs de ces pays narbonnais.

Leurs cercles de connivence sont déjà africains par les terroirs, plantés de palmiers, papyrus, cycas, eucalyptus, cactées, euphorbes, aloès, et autres tropicalia, qui se régaleront de ces climats. Intempérantes humeurs de ciels ombrageux, dont l'inconstance est dure au néophyte, car ces colères rappellent énergiquement les antiques oppositions vigoureuses (et quelque peu métaphysiques aussi) entre les chaînes des Pyrénées et la Mer. La ville a su se construire et reconstruire sans cesse, fidèle (et oublieuse, des mêmes mouvements, ce qui fige le mirage et achève l'illusion) aux atmosphères et aux vents qui ont façonné les femmes et leurs hommes. Elle instruisit pour eux ses dédales, couvrit d'auvents les terrasses et ferma de gloriottes des toits plats, profila des enfilades, laissa au cagnard des courettes, planta et fit pousser ses arbres-liges, et opposa aux souffles concentrés, en ces appareils d'artistes, les jardins qui ouvraient sur les édifices, et non point l'inverse, qui signe, lui, les habitats des nord. Le dedans là-bas doit protéger les dehors, à mesure que l'on s'éloigne du pôle salvateur, par des sas successifs, cercles de moindre froid.

Maisons à corridors extérieurs (colombages, encorbellements à l'étage), grands escaliers d'accès ouverts sur les jours, réservoirs à soleil parcimonieux, jetées (de marches) d'apparat, ajourées, y surplombent leurs cours intérieures, jardins secrets, fontaines sentencieuses, frondaisons gazouillantes et frémissantes. Centre-ville qui fut dernièrement déserté, ville-mère qu'il s'agit d'habiter, de rendre à ses vocations de ville-flanerie, ville-galerie, ruelle des glaces et palais de vitrines, labyrinthe marchand, à compliquer de cheminements cachés, et rendre plus mystérieux, plus enjoué et plus plaisant encore. Qu'alors, le style, les portionnements, les partitions diversement déclinées de nos plongées d'écriture, ne surprennent que par de justes étonnements, car nous ne les donnons point pour domination ni surplomb, mais humbles présences, chuchotantes à passer de brûlants et parfois coupables secrets.

Cheminant à pas feutrés, prudents (trop peu hardis, je le crains), puissent-ils aider à courir et sauter, à aller lentement, à s'asseoir et méditer, à ne penser à rien, à entrer et sortir, à suivre des yeux et de l'ouïe les oiseaux sauvages ou domestiques. A abuser, et user civilement de ce centre, qui en mérite et les révérences et les incivilités innocentes, à le découvrir à rebours des incertitudes de nos piêtres

raisons, de mille manières déconcertantes et renouvelées. A le revoir enfin, pour s'en enorgueillir à nouveau, au-delà de nos habitus, factices et toujours nous illusionnant, qui flattent en nous des vanités mal placées, que nous croyons révélatrices des habitués et experts (nous prétendons tellement en être), mais qui nous aveuglent. Complaisances de masques trop convenus, qui nous lassent, en même temps qu'ils nous cachent cette ville que nous avons, à tort, cru posséder, si familière. Ils nous flattent par nos travers les plus sensibles (notre vanité), au lieu de libérer notre sens poétique et notre imagination, de réveiller nos passions et nos émotions, de laisser parler en nous le merveilleux de Narbonne. Y approfondir notre vision, à chaque seconde d'une acuité plus illuminante. Vision de nos yeux et de notre esprit. Cultiver nos regards, pour exciter nos sentiments, amoureux de ce complexe et curieux centre, déconcertant et insolite, à l'image de sa sinueuse et distordue « Rue Droite ».

Des quartiers au centre

La périphérie. Ses habitants, tels ceux de Saint-Jean Saint-Pierre² vivent dans cette ville de Narbonne, et habitent donc aussi le centre-ville. Ils le parcourent fréquemment et le connaissent bien. Souvent mieux que beaucoup d'autres, qui même y auraient leur lieu de résidence, habitation ou domicile. Chacun y développe ses itinéraires singuliers, y cultive et trace des trajectoires qui ne sont qu'à lui. Le centre, lui, entendre : ses habitants, ne va pas trop à la périphérie, à ce qu'il semble, où ses représentants ne se mettent pas aussi volontiers en scène, ne viennent que clandestinement ou bien en se faisant presque oublier. Ils y deviennent des habitants de la ville comme d'autres, et leur qualité centrale (invisible) ne les définit plus guère.

Une tradition des aménageurs³ consistait à essayer de rebâtir les centres anciens, tels qu'on pouvait supposer qu'ils s'étaient trouvés autrefois. Cette entreprise procédait d'un arrêt sur image antique, à l'artifice facile, qui cherchait à se conformer à une synthèse établie à partir de plusieurs plans de référence, tenant lieu d'authenticité retrouvée. Une telle entreprise relèverait de la gageure, c'était un inextricable patchwork ou quilt, fait de pièces et morceaux impossibles à départager, recousus. Images de villes séparées dans le temps, superposées sur place (stratification), empilées l'une sur l'autre, à détailler de bout en bout, puisque ces cartes aux approximations graphiques toujours incertaines, fourmillaient d'à peu près, d'inexactitudes en suspens, d'enjolivures improbables.

Tissu graphique, aux mémoires aussi touffues et inextricables que celles des argots populaires, idiomes et langages, d'Oc ou d'ailleurs, parlés ici... Narbonne a connu ces fictions, cet usage immodéré et incantatoire de l'histoire (une science encore remplie d'a priori idéologiques), qui ont tenu lieu de plan, de modèle pour établir et arrêter un projet de développement urbain. Son centre se niait lui-même en ne se donnant à voir que par des finalités en quelque manière toutes virtuelles, le commerce, son corollaire, le transport, qui empêchaient d'en apprécier les beautés, d'en découvrir les charmes. Narbonne ne cherche point à retenir mais à lancer sur les routes, à accueillir seulement une courte halte, à guetter le passage. C'est ce qu'elle croit revivre comme sa « fonction de carrefour de l'Europe du sud » (à la poétique misérablement instrumentale, comme si ses

charmes résidaient dans cette distribution de voies, de perspectives de fuite). Ses espaces publics, le centre en est un à lui tout seul, s'organisent autour de ces fonctions.

L'accueil des passagers et touristes se réduit à quelques signes, connus des narbonnais eux-mêmes, qui savent donc éviter de sortir ou profiter à leur manière, et à heures dites (saisons, marchés de plein air) de ces lieux, à leurs yeux, spécialisés, restaurants et hôtels, que Narbonne, comme nombre d'autres villes, partage sur un modèle français bien reconnaissable : hôtel de la poste, sous-préfecture, Banques (agences de grandes enseignes), Journaux régionaux, Buffet de la gare second Empire, restaurants de style belle Epoque (Nouille) ou boulevards haussmanniens, ici particulièrement remarquables (et qu'il conviendrait de classer ? Leurs allées d'arbres centenaires le méritent bien).

Carrefour de grandes routes, d'Aquitaine en Espagne, de Catalogne en Languedoc, son centre n'enferme plus guère. Qui retient-il ? Ou encore, les ruelles en lacis retiennent seulement ceux qui ont cherché à entrer en ce labyrinthe visible de loin, qui est donc facile à éviter en empruntant les boulevards de ceinture, établis comme on l'a vu si souvent sur les damages issus des démolitions des anciens remparts abattus au XIX^{ème} siècle (pour les derniers et ultimes murs de cette porte d'Espagne). Les routiers, conducteurs, chauffeurs, échangeaient et modifiaient de plus en plus les langages, à mesure que l'ancienne prédominance agraire en ville s'effaçait des mémoires. Les mobilités et migrations auraient-elles eu raison des idiomes ou langues micro-régionaux ?

Avec la fin des petits paysans, la disparition des ouvriers agricoles devenus employés, ouvriers ou, émigrés, la composition en nature, sociologique et anthropologique, de la population de la ville s'était modifiée. La fin sociologique des cultures rurales ou paysannes date des années cinquante ; leur évocation patrimoniale, idéalisante, esthétisante,⁴ revient idéologiquement ou comme un support de la promotion urbaine et économique, voire touristique de la ville. Ces promotions ou ces départs avaient émiétté leur culture commune, mise au rancart, et évacuée, par eux-mêmes, les premiers, comme

rébus d'un ordre social et professionnel enfui, disparu et condamné par les temps.

Seule la grande bourgeoisie, qui vient en ville, mais qui y réside fort rarement, et seuls les milieux liés aux petites bourgeoisies ou classes moyennes, classes des services, demeuraient ou vivaient, en ville, durant la journée, tout au moins. Reconstitution, disait-on, inventaire. Un défi que relevaient les historiens, téméraires, suivis d'architectes aussi passionnés qu'eux-mêmes par les choses du passé, par ses beautés énigmatiques ou d'éloquents traces. Certitudes consacrées par l'aura des temps, que l'on finirait par tolérer comme la tradition. Elle n'en rassemblait que l'ombre. Cette noble nostalgie se trouve bien représentée à Narbonne où les héritages de Prosper Mérimée et surtout celui de Eugène Viollet-Le-Duc sont majestueusement voire pompeusement monumentalisés (façade reconstituée de l'hôtel de Ville, Palais des Archevêques, Tour-Donjon restauré appelé Gilles Aycelin).

A Narbonne, s'oppose encore à cette science un air détaché, narquois, amusé et bonhomme, qui « n'en fait pas tout un plat⁵ » et vit à côté de ces monuments certes respectés, mais comme sans les voir, puisqu'ils sont si familiers qu'ils furent toujours là. Puisqu'on sait tous,⁶ de tradition non écrite ou orale (ou, mieux : verbale), lorsque celle-ci est passée à la parole ce qui n'a pas toujours besoin d'être le cas, l'inanité d'une tradition historique tronquée, mal complétée, impossible à transmettre autrement qu'en cette indistincte rumeur persistante (ou ces ravalements confus). Elle n'est que le secret enfoui et gardé par des élites, et s'oppose ainsi à l'histoire portée par les mémoires populaires. A côté de cet aristocratique dévouement du cœur qui s'exprime en une si belle simplicité, les érudits (parfois les mêmes) amateurs d'art, antiquaires, historiens, collectionneurs, découvreurs et chercheurs de plans, de cartes, de papiers rares ou perdus, n'ont pas manqué : citons seulement quelques noms : Caïrou, Gayraud, Bichambis, Jourda, Caillé, pour ne pas remonter jusqu'au Stagyrite (Aristote : La Politique, II, VIII, discussion des Constitutions et plans de Hippodamos de Milet).⁷

Cette savante reconstruction suivait, pour ces urbanistes ou cherchait à remettre en scène, un modèle idéal de développement de

la ville, à partir de son « centre » métaphysique (époque pré-chrétienne) puis théologique (ensuite), mythe géographique, point aveugle introuvable toujours plus insaisissable, lieu sacré, d'abord, et, plus idéologique que matériellement incarné,⁸ bien qu'il soit encore de nos jours exprimé en sa cathédrale (Saint-Just). Pendant topographique du mythe des origines qui en est le revers temporel, cet Œil ou « Omphalos » (le fécond nombril, axe ou centre du monde, grotte de sombre chambre, lit ou lieu obscur des Mystères orphiques, repris par Pythagore et tant d'autres, néoplatoniciens, basilides...) est source créatrice, origine et fondation de la cité sacrée, et, par la grâce de la Circumaratio⁹ (le premier tracé de charrue ouvert au sol par le héros fondateur mythique) du rituel de fondation, c'est de cet antre premier¹⁰ que naît l'antique et terrestre polis : la cité, la ville, société civilisée, symbolisée et affirmée en ses temples ou enceintes sacrées.¹¹

D'abord camp romain, en sa vénérable légende retenue de mémoire, et récitée dès la primaire, au pied du vieil oppidum celtoligure déclinant¹², ensuite, Castrum fortifié, casernement de Légionnaires, carré de fortifications, installé pour la longue durée, en vue de garder un Pont sur l'Atax, ce fleuve puissant, impétueux et inconstant. Cardo, Decumanus. Centuriation, cadastration, administration, mise en valeur, faire-valoir. Le delta¹³, à partir de ce temps, sera drainé, assaini, mis en culture, comme tous les deltas de l'Italie (Pô) et de toute la Méditerranée (Nil, Albufera ; Danube sur la mer Noire), pour y récolter les céréales de l'Annone qui alimente l'Urbs, Rome. Puis, de faubourg en village des fossés, ce camp se développe, devient ville, avec ses Temples, Thermes, Stade, et Cirque, son port, bien abrité, ses Villas somptueuses, sur des modèles dont Pline Le Jeune décrit comme les plus belles, celles qui sont construites à la campagne, au bord des eaux. Son quartier oriental, son quartier juif (avant la secte des chrétiens, secte conçue par les romains comme juive, et agnostique, puisqu'elle ne reconnaît pas le Dieu-Empereur).

Narbonne, ville d'eaux et méditerranéenne. Ce trait antique se retrouve aujourd'hui avec un centre occupé par les petites gens et les ordres religieux, doté de quelques monuments de prestige ou anciens, avec des domaines, propriétés ou villas à la campagne, où résident les narbonnais nobles (fortunés). Un domanial extensif, possession de capitalistes (rares sont les familles anciennes, patriciennes et

narbonnaises, mais cela ne se dit pas) s'oppose aux bourgs, villages et hameaux tenus par les « communautés », qui se retrouvent en des mémoires communes, collectives, de pays (base de l'esprit « républicain » qui est ici celui des anciennes « communautés villageoises », celles des boni homines),¹⁴ face aux grands propriétaires.

Sources captées, piscines, bassins d'alevinage (que Guillaume Rondelet, le montpelliérain confrère carabin de Rabelais, étudiera pour s'en inspirer, en son domaine proche de Saporta, à Lattes, entre Montpellier et la mer), conduites d'eau chaude ou froide et tout-à-l'égout.¹⁵ Ses murs de défense. Ses routes (Viae) entourent les villas les plus belles et décorent leurs jardins complantés. Montlaurès, l'oppidum préceltique, « ibère », se trouvait près des Oculi liguriae : les Ceillals (résurgences de réseaux souterrains, appelées Fous ou Foux¹⁶ en Provence et dans les parties plus orientales du Languedoc), aux sources pérennes, pour en commander les distributions, amenées, conduites, canaux d'irrigations... La possession de l'eau est un levier de pouvoir, et la puissance publique ou la classe des patriciens, a intérêt à s'en réserver les droits exclusifs de distribution.

Le même mot latin : « Fundus », désigne deux entités, l'une sociologique, et l'autre, juridique (qui tendent comme toujours à se confondre en pratique) : un établissement de vie et de production agricole ou commerciale, et, d'autre part, cette propriété inviolable qui enclôt de murs le domaine du citoyen-exploitant, de plus en plus appelé « patron » (pour peu qu'il emploie une main-d'œuvre de « dépendants » ou salariés, esclaves d'autrefois). Les mortels ont besoin des immortels pour se découvrir en leur être. Depuis ce cœur vers l'extérieur, de l'intérieur vers le dehors¹⁷, le corps, l'extérieur, la périphérie, la ceinture, hors les murs, au-delà de l'enceinte, de l'espace banal (« ban », de « Bannjan », vieil all.¹⁸)... Le dedans, en nous, tout intérieur.

Depuis le centre vers la périphérie, du sommet ou haut, vers le bas, de la tête aux pieds, du cap au pla, du sacré vers le profane, du chœur très chrétien cathédral vers le pagus ignare et barbare, cette métaphore centrifuge reconduit, lancinante, une représentation d'une polarité, qui déploie une relecture empruntée au langage de la

physique scientifique : théorie mécanique, électricité, magnétismes¹⁹... La ville, construite au centre d'un bassin, se répandait au dehors, depuis ses portes, donjons ou tours d'angle, du côté des montagnes,²⁰ en direction des Corbières, de la Montagne Noire, de la montagne de la Clappe, des étangs, du rivage de la mer proche, par les bords des eaux, colonisés par les laveuses-lavandières, les glaneurs et pêcheurs. Rives rejointes des galants amoureux par les beaux dimanches, occupées par des baraques, gargotes, tables éphémères, cabanes de jeu ou abris de tête-à-tête (« flirt ») secrets, lieux non dits de rendez-vous nocturnes, tous secrets oubliés des histoires officielles. Lieux de liberté et de fantaisie, d'attentes et de rêveries. Dom Calmet écrit :

« Car, bien que le Berland se prenne à présent pour une espèce de jeu de cartes, il était indifférent à toute sorte de jeux, principalement des dez. « Berlenguen », que l'on trouve dans quelques registres du parlement dès l'an 1300, signifiait alors une espèce de taudis de planche dressé à la campagne, au proche des murs de la ville et de la clôture des villages, où les fainéans alloient jouer, comme on fait à présent, aux loges et taudis dressés pour les foires²¹. » D'où proviendrait le terme de berlingue (berlingot, en argot, « moteur », par analogie musicale avec le gobelet à jeter les dés, qui, comme il le fait aussi, bringueballe), terme étranger au strict parler languedocien du narbonès, et donc épinglé comme non narbonnais, qui, ici, ne suscitera l'intelligence immédiate qu'au bar de « L'Alsace », à la rigueur ou encore chez les familiers du quai de Lorraine, sans malice aucune ou enfin chez les rares flambeurs du lieu. De telles argumentations, mi jeu de mot, mi-blague souriante, mi-contrepèterie, sont familières au narbonnais parlé. Traces de tours rhétoriques savants, anciennement cultivés²².

Antinomie entre des univers symétriques, ceux des gens des champs sédentaires, et ceux des routes, chemins de fer, bitumes, transports routiers. Cheminots, représentants ruinés, colporteurs, camelots (caïmans), ex-ouvriers agricoles (journaliers) clochardisés et paupérisés côtoient, piétons sur les routes et chemins des ex-chauffeurs, des conducteurs d'attelage ou autres tractoristes sans travail, comparent leur condition avec ceux qui sont devenus chauffeurs, routiers, indépendants (ils possèdent leur camion)... Les uns comme les autres connaissent bien les terroirs, mais de points de vue contrastés, se voulant opposés, s'affirmant différents les uns des

autres. On reconnaît mieux les cambuses, gourbis, guitounes, cagnasses, cagibis, cabanats, et autres abris à caïmans, à chemineaux errants, vagabonds célestes, comme dit Jack Kérouac. Cultures cabanières ancestrales de ceux qui savent dormir à la belle étoile ou construire la cabane. Ces usages « bergerons²³ », ces bonnes manières des talus des rivages, des bords, toujours de période en période soigneusement réaménagés, de la Robine, qui est une route d'eau, se prolongent dans les entrepôts (docks), les ténébreuses, obscures et immenses « caves²⁴ » des chais²⁵, où exercent et règnent, redoutables en cet empire, les forts « manouvriers²⁶ » musculeux, habiles à la rapide manœuvre (chargeurs). Terrains émotionnels²⁷. Elles se poursuivent donc, ces rives, par l'univers organisé des commerces, de leurs magasins, dont les territoires, interlopes selon le moment et l'heure, commencent sous les murs mêmes de la haute ville, à quelques pas de la Cathédrale. Ces hommes, à la ville, costume 1907, moustache cirée, gominée, barbe frisée, roufflaquettes peignées de frais (crème brillante), en frac, chapeau claqué ou melon, feutre, Colombo, Borsalino ou encore costume noir des dimanches, de sortie à la campagne, en feutres larges bords, chapeau²⁸ mou (en été, chapeau de paille ou canotier), la mèche rebelle, l'œil brillant.

Ce sont les mêmes qui pêchent, qui partent promener ou rôder, sous ce prétexte ou celui de la chasse. Souliers de marche ou bottes hautes. Aujourd'hui, jogging ou vélo, tennis et marche sont prétextes à sortie. La pêche, très populaire, se fait au lancer, au bord de la mer, depuis la plage, en cuissardes, à la cuiller ou encore à la mouche, en rivière. Chez les gens modestes, rien n'est gratuit, tout peut et doit rapporter : marcher c'est aussi cueillir, rester aux aguets, éveillé, attentif à « tout profiter » (champignons, asperges, salades sauvages, fruits sauvages, amandes, pêches de vigne, figues, coings, arbouses, fleurs, lavandin, racines de réglisse sauvage et graines d'anis pour « la tisane²⁹ »). Les mêmes, qui se réunissent autour d'un verre pour ponctuer un succès collectif commun, célébrer une ruse réussie, une tactique plus astucieuse. Qui organisent impromptu une partie de « carton », une grillade, un pique-nique improvisé, une escapade de dernière minute (entreprendre ou comploter de suivre de ses assiduités quelque belle). Cette vivacité, cet à propos ne se sont point perdus, mais sont sortis renforcés des années qui en peaufinèrent les manières. Ce goût pour les traits d'esprit, de langue, pour les pratiques

multiples de la belle parole, caractérisent aujourd'hui encore tout bon narbonnais (sauf quelques grincheux, il en existe, même à Narbonne, qui font figure de rescapés et d'asociaux auprès de leurs confrères, voire de mutiques psychopathes).

Eux encore, qui se taquinent entre eux, cherchent les plus jolis compliments à tourner (entre hommes, un reste de galanterie se cultive) aux demoiselles qui passent, jolies filles ou belles dames qu'ils aperçoivent et avisent au vol, de loin. Eux qui se racontent leurs histoires, cherchent à se rassurer l'un l'autre, en collègues qui s'estiment et s'entraident, s'amusent aussi. Univers où les travaux et les plaisirs interfèrent, se déjouent ou se dénouent dans une même atmosphère, aura de tensions et de détente soudaines, de règles et de pulsions, de climats monotones, indolents (la canicule estivale impose un temps mort de mi-journée) et ternes ou tout soudain secrètement passionnés, tonitruants, enflammés (cette vie est aussi celle, alors, d'une meute : comme elle, elle se bande brutalement, explose ou encore, aussitôt se débande inopinément). La vieille ville de ce centre est celle de l'ombre, des courants d'air rafraîchissants. Raison d'être des sinuosités propices de ces tracés jamais rectilignes, toujours plus tordus du labyrinthe (au charme « mystérieux » !) des ruelles. Cette disposition physique des lieux compose une concession faite au soleil trop puissant de l'été et au vent de l'hiver : les retours et circonvolutions des murs des maisons consentent à laisser comme à contrecœur le passage entre les maisons des cours ou des jardins de ville, qui poussent leurs ventres aux généreuses excroissances (lierres, glycines, arbres de Judée, micocouliers, platanes, figuiers, sophoras, acacias...) jusque dans les espaces toujours plus resserrés de ce qui subsiste des rues.

Alternant ombres et lumières, les ruelles montent et descendent, sans que l'on ait besoin de savoir si le sol a été exhausé ou si le Narbonne antique a lui-même poussé par les destructions successives et les reconstructions subites, sur le site à même les ruines sans déblai initial aucun. La diversité des orientations, les entassements des agglomérations³⁰ en désordre, un pâtre bordant l'autre, au hasard d'un microparcéllaire quasi-illisible, ce fouillis a dû donner prétexte à bien des procès. Tout ceci compose des sentiers savants, entre des soleils éblouissants, à la recherche des contre-jours. Les lieux ont leurs heures, leurs jours, leurs saisons pour ces rythmes

de l'existence collective. C'est là le hors ville, le faubourg. Là où, sans laisser aller, on se tient un peu moins, un peu moins bien, plus délié, débraillé, moins serré. La ville y respire d'une vie plus laborieuse mais aussi plus ludique, moqueuse, enjouée. Le centre n'est jamais loin. Pour un peu, le faubourg plus vivant est plus central que lui. Ses marchands de vin ont été relayés par de plus parisiens cafés, symboles d'une ville plus urbaine, plus civile, serviette blanche sur l'avant-bras, gants immaculés, signes d'un certain embourgeoisement des mœurs, où l'on s'efforce de suivre les modes au goût du jour, celles de la ville, celles d'autres capitales (toujours cette comédie des mêmes jeux).

Le centre : rencontres, flâneries, loisirs. Les plus petits, humbles badauds, singent ici les plus grands, admirent leur élégance, leur politesse, leurs nobles manières précieuses ou recherchées. Ils miment ou contrefont leur coquetterie, leur arrogance, leur brillante éloquence, leur pédantisme, plagient leurs expressions les plus choisies. Inventent par des connivences bien à nous, d'ici, entre nous, des tests de passage. Imaginent, en retournant tout ce théâtre, des plaisanteries qui resteront traditionnelles. Ils les envient ou s'en gaussent, ce qui est équivalent. Ils s'en défendent, par l'envieuse médisance, les propos faussement généreux, un rien mesquins, par l'ironie, un humour féroce mais habile à la caricature expéditive. Développent un sens du comique qui ne déteste pas d'épingler un juste ridicule que leur œil acéré mesure bien.

Le centre de la ville organise ces rencontres policées, sur les promenades, par les allées arborées, les boulevards, qui sont assez ouverts pour aérer, ensoleiller et assainir la ville. Larges pour que les habitants des venelles puissent y respirer, s'y promener, y courir, bader, trouver le soleil d'hiver, le plus doux, lorsque le Cers se calme. On vit, on travaille dans les échoppes, et on dort dans les maisons obscures et ombreuses des rues du centre-ville. On sort courir, se promener, se divertir, se rafraîchir sous les frondaisons des platanes, sur les places et par les avenues, qui font les limites montrées, démonstratives de ce centre. Mais telle ruelle de ce faubourg ancien, par ses dispositions et convenances, ressemble à une des ruelles du centre. On peut donc confondre et se perdre.

Le centre est aussi construit encore comme un village : il emprunte le même type de construction pour une maison de deux ou trois niveaux (type de la maison viticole, la deux niveaux désigne une

demeure d'ouvrier, celle à un niveau de plus, celle du propriétaire), à rebord de toit en génoise (la triple rangée ou quadruple, annonce la noblesse, le rang social prestigieux, « la grosse galette »).

Tout ceci, ces réformes, cet urbanisme évoluant, provoqua en 1896 des résistances acharnées, bien dans l'esprit narbonnais : le soleil allait brûler les plus fragiles, le Cers tuerait les pulmonaires (tuberculeux), étoufferait les asthmatiques. Un texte rappelle les discussions de ce temps, se fait l'écho des délibérations municipales, qui, peut-être ne furent pas toutes consignées au greffe communal :

« Le système de tout-à-l'égout est radicalement insuffisant pour assainir une ville. Si l'on ne fait pas disparaître, en même temps, les agglomérations, les rues étroites, la misère, les vices alcooliques et autres. La ville sera toujours malsaine, malgré le tout-à-l'égout... » Ainsi déclamait l'orateur enfiévré, Barthélémy Cros, alors éloquent président de la Chambre de commerce.³¹ Thèmes haussmanniens. Hygiénistes, et, en pays de négoce, résolument antialcooliques, ce qui marque un certain courage ! « Agglomérations », tel est le nom qui désigne alors des entassements excessifs des logements, les uns sur les autres, rendus trop exigus par le défaut de place ou d'espace. Habitations étroites, aux étais précaires, sans charpente suffisante, baraques, cabanes, cahutes agrégées les unes aux autres. Les citoyens de ce temps regrettaient, non sans raison, ces entournures trop serrées (préhausmanniennes), et ils critiquaient ce centre trop ancien, dont ils ne regardaient pas encore les antiques ruines avec trop de faveur : on n'était pas romantique (pas encore ou plus, car on ne le serait jamais), mais plutôt bien décidés à rendre cette ville plus saine, plus agréable à vivre au jour le jour.

Ces discussions se tiennent aussi ailleurs, dans cette région littorale, à Montpellier, le Docteur Saussol écrit, vers la même époque, sur une « Epidémie de variole à Montpellier³² ». Calfeutrer contre le vent ou aérer au contraire pour sécher les pluies d'automne, antique dilemme. Chasser les miasmes paludéens, car on craignait toujours choléra, malaria, paludisme, scorbut, tuberculose, très virulents sur ces côtes aux étés trop chauds et secs, aux autres saisons trop humides, aux marais d'eaux trop « stagnantes » (pourriissantes durant les sécheresses estivales), tous caractères sur lesquels Élisée Reclus écrit des pages admirables de cœur et de savoir, d'une prose très tenue et poétique³³.

Aujourd'hui, consensus, motus et bouche cousue, tout le long de la côte sableuse, de Leucate à Berre, pour éviter d'évoquer ces sinistres augures, et tout ce qui ferait fuir le touriste aux œufs d'or. Les villages-tombeaux, tels Capestang : toute une littérature « scientifique » est alors rédigée, que l'actualité craint toujours d'évoquer aujourd'hui (à cause des enjeux économiques du tourisme), malgré les évidents progrès réalisés, de peur de réveiller d'antiques hantises. Autre époque ? On ne craignait pas de s'aventurer, piment supplémentaire, en des lieux si dangereux et excitants (les sables mouvants, les salicornes riches en soude, les prés salés où s'enlisent les taureaux), à la recherche des exploits perdus des ancêtres.

Ces conditions, ce climat plus rude qu'il ne paraît, endurent le Narbonnais, et constituent, en bâtissant sa robustesse physique, ses meilleures défenses. Aussi, relisant le Baron Trouvé (Préfet de l'Aude sous le Premier Empire et la Restauration, il entre en fonction en 1803),³⁴ puis les frères Reclus (Onésime, Élie, Élisée, tous trois géographes brillants), Paul Vidal-Lablache, qui en assimile laborieusement les apports, et les recopie en compilateur, sans jamais mentionner ces sources-là, renchérit-il,³⁵ pour évoquer les comportements par lesquels les gens se défendent des humeurs contraires et changeantes de ces climats :

« Ils évitent la fraîcheur perfide de l'ombre et des heures crépusculaires... Là où l'Européen du nord, toujours porté à se passer de précautions qu'il juge inutiles, périt victime de son imprudence,³⁶ l'habitant de la méditerranée³⁷ se montre craintif et soupçonneux.

Il a raison de l'être, car un élément morbide se mêle aux séductions de la nature méditerranéenne. Du fond des basses plaines mal drainées où les eaux séjournent en hiver, et où pourrissent les débris de végétation, monte le poison caché de la Malaria. Les Maremmes de Toscane, les Marais-Pontins, les plaines de Sybaris et de Métafonte, celles d'Oristano en Sardaigne, d'Aleria en Corse, de Lamia en Grèce, de Léontini en Sicile, les bords des lagunes languedociennes et des Albuferas espagnoles, ont une triste renommée », écrit-il.

Les manières de faire et d'être supposent des savoirs intériorisés, seconde nature, lisibles à même la rue. Sortir muni de son couvre-chef implique que l'on se tient prêt à le défendre habilement contre les attaques subreptices et acharnées des vents (le Cers en est le

dominant). Aller sur les barques (le boulevard, mais l'expression laisse entendre toujours à nouveau chantée, cette proximité poétique des embarcations, galères ou « barques catalanes » qui dansent sur l'anse claire), trop ou trop peu couvert peut avoir des conséquences. Mais les tenues, si elles sont avec bonhomie comprises comme des utilités nécessaires, et guère plus³⁸, laissent ressortir les caractères ou inspirent aux connaissances que l'on côtoie, un diagnostic, en hausse ou en baisse, sur l'état de santé. Les uns et les autres se surveillent sans en avoir l'air, s'observent à la dérobée et sans paraître y toucher. Ainsi ils se reconnaissent du premier coup d'œil, se saluant ou non. Ces entrées en matière sont autant d'intronisations où celui qui salue montre quel rang, privé ou public, intime ou non, il concède et accorde à cet ami, ce collègue, ce notable, cette personnalité reconnue, officielle. Jusqu'aux habitudes vestimentaires trahissent les Narbonnais d'ancienne souche.

Narbonne centre-ville n'est pas exactement un port ou alors fluvial, et discret, mais, en ses conversations qui roulent souvent sur la pêche en mer ou en étang, sur Gruissan ou la Nouvelle, dont les noms vibrent souvent aux oreilles, dans les poissons des étals, dans l'œil acéré des connaisseurs qui évaluent la fraîcheur de la pêche à la teinte des écailles, à leur éclat, ce centre porte en lui cette mer si proche. Ces étangs dont les souffles remontent ici chaque heure. Selon Aristote³⁹, les eaux croupissantes, argile et limons fertilisants se fécondent mutuellement, sous l'action conjuguée des vents et des courants que ceux-ci entraînent (le mythe de Gilgamesh n'est pas loin), et donnent naissance (génération, genèse, mer matricielle) à quantités d'espèces vivantes, végétales aussi bien qu'animales, algues, herbes, insectes, larves, anguillons.

Moustiques, araignées d'eau, petits mollusques ou minuscules poissons, un mélange indescriptible, toute une vie multiple, foisonnante et grouillante est suscitée par ces corruptions des eaux, matrices fertiles ou fécondes. Semences d'une vigoureuse vitalité. Turbulente vie de vase et de boues, d'où jaillissent anguilles « vertes » et anguilles, muges (Mulets), où bondissent et gloutonnent les voraces Loups (Bars), où s'esquivalent les Daurades (en français : dorade) étincelantes. Fonds agités où fourmillent petites crevettes, mollusques microscopiques, larves tortillantes et flagellantes. Toute la vie des microbes (les petites bêtes). Le centre de la ville connaît ces

expéditions de pêche, ces conversations de retour du bord de mer. Il voit se mêler une population « bourgeoise », qui ne connaît pas grand-chose au monde sous-marin, et une autre, celle, plus populaire, chez qui les savoirs de l'eau ne sont qu'une seconde nature, une partie de soi-même. L'eau, on ne la raconte guère, on la vit. On vit avec. On y puise plaisirs et subsistance. Narbonne maritime et marine, ville, vieux port, de mer et de pêche. Culture double, de marins et de marchands, deux classes pour un même monde social.

Dégager au-dessus de la rue étroite les toitures. Les écarter l'une de l'autre. Aujourd'hui, comme alors, elles sont trop souvent presque jointives, par-dessus les rues. Les éloigner à nouveau l'une de l'autre, « pour ouvrir le pavé sur le ciel », c'est courir le risque, à plutôt chercher la salutaire protection de l'ombre estivale, de s'exposer, automne, hiver et printemps froids, aux caprices des éléments. Orages, pluies torrentielles, bourrasques et surtout sautes des vents. A leurs violences et débordements renommés, redoutés depuis Hippocrate.⁴⁰ A subir aussi les queues des tempêtes, les coups de mer. Embruns, brouillards et brises marines. De même, sortir de chez soi, de la ville comme du village, s'éloigner des murs, c'est se mettre à découvert, risquer sa vie, car : « sur les routes, le monde est aventureux, un accident est si vite arrivé ».

Si les préoccupations sanitaires ou hygiéniques ne semblent plus au premier plan des soucis quotidiens, il suffit d'interroger les pratiques de la coquetterie, de la mise et de l'élégance vestimentaire, au jour le jour, pour y retrouver facilement, au hasard de la rue, des stratégies qui ont souvent très bien assimilé ces mémoires des anciens usages du pays. On connaît parfaitement ici ces revirements et contrastes soudains, on n'oublie pas de prendre en temps voulu l'imperméable ou le chapeau. Pour le parapluie, on hésite, à cause du vent qui l'arrache avec trop de force, et puis pour ne pas l'oublier quelque part. On sait aussi se faufiler dans les rues en empruntant aux jours mauvais celles dont le sens permet de se mettre à l'abri des éléments, ce qui justifie le tracé tortueux des plus vieilles rues, et leur redonne un moment le lustre qui fut au commencement le leur, leur noble fonction d'abri collectif, de havre d'un calme apprécié (qui est pour beaucoup dans leur charme tout méditerranéen). De même, vis-à-vis des vents.

Ces humilités n'intéressent plus guère des esprits positifs modernes, rompus aux exercices abstraits de raisonnements marchands, mais peu attentifs ou ignorants par défaut d'expérience personnelle directe, par surprotection. Ce sont désormais des automobilistes, ils ne raisonnent plus en piéton. Ils sont les hommes, non des vents marins, mais des bulles climatisées, insonorisées, studios d'audition musicale stéréophonique, quadriphonique, son digital. Ils se montrent donc prodiges, dédaigneux de ces égards, si fins qu'une population modeste ne les néglige pas, restée sensible, elle, à de si minuscules avantages gratuits, accordés par la nature et consacrés par d'immémoriales habitudes. Usages qu'elle pratique, plutôt que de s'adonner à de plus lourdes dépenses somptuaires, qu'elle ne méprise pas à l'occasion.

D'où l'importance de nos approches, « sensibles » et non démontrables, et leur relative supériorité (il y a là des outillages, des instruments pour des analyses différemment raisonnées) face à de trop froides et prévisibles, bouclées d'avance, « mesures quantifiées ». Il serait bien trop facile (intellectuellement commode et confortable) de tenir pour seul critère de la bonne opérationnalité la pertinence formelle ou la densité statistique (le ratio tableau de chiffres/page) d'un texte. Les effets de calcul font si facilement illusion. Elles risquent, ces séries numériques, d'éteindre et d'effacer les acquis des cultures urbaines, à empêcher leur juste (et équitable) émergence dans les discours.⁴¹ Ce qui conduit bien des décideurs à écorner ainsi, involontairement ou à éluder, volontairement, les demandes les plus « simples », que trop de sophistication (vaniteusement présumée et auto-accordée) condamne d'avance au silence.

Aujourd'hui, les jeunes enfants de harkis répugnent quelquefois à s'aventurer seuls au centre. Dans leur quartier même, ils préfèrent toujours la compagnie rassurante de leurs pairs familiers, collègues ou amis de leur âge. Il faut rester en bande, pour se défendre. Transition « adolescente », cette prudence et cette retenue touchent tous les jeunes gens de même classe, du même âge. Mais pas exactement de la même manière, bien qu'il soit de mise, pour des raisons de bonne pédagogie républicaine, de faire mine de traiter tout le monde sur un même pied d'égalité.

Seulement, cette attitude conduit trop souvent, bien malencontreusement, à aggraver des différences de condition qui ne sont déjà que trop profondément accusées, ce qui empêche cette excellente injonction de fraternisation de se trouver réalisée, et lui enlève toute chance de se voir appliquée. Paradoxe qui ne trompe plus grand-monde, chez ceux qui en subissent les effets. Le moment de se prendre seul en charge, de s'assumer, ne vient qu'avec cette libération de la peur de marcher seul : plus ce passage sera tardif, plus les résistances, les timidités, appréhensions se seront prolongées, auront enraciné le sentiment de honte, ce déshonneur ressenti si fort qu'il attise un esprit de révolte, une volonté de vivre. Renforce aussi, mais à quel prix, l'ancrage d'un haut esprit d'autorité : on ne s'oppose pas à ce que l'on méprise. Plus l'arrimage sécurisant dans les liens collectifs, familiaux, sera alors affermi, plus l'affirmation de soi dans cette liberté de circuler sera avivée. Mais ce découragement relatif ne suffit pas à baisser la garde, à désarmer le courage. Au contraire, il forge des liens plus solides. Le « lâcher seul », en ville, est celui du jour initial, où la familiarité de la ville, de son centre, est reconnue pour la première fois : pour le jeune homme, jeune préadolescent ou adolescent, c'est le temps où il ne craindra plus désormais de s'aventurer seul dehors après minuit. Cette initiation semble s'accomplir plus tard pour certains, plus tôt pour d'autres. A quoi cela tient-il ? A la perception différente, à la représentation différente que l'on se fait de la ville ? Ou bien, à la manière dont elle sait se rendre plus attentive, plus accueillante, plus ouverte, accorte, avenante ? Quels en seraient les signes ?

Notre recherche s'était donc d'abord intéressée à ce quartier de Saint-Jean Saint-Pierre. Proche, à dix minutes à pied, du centre de la ville. Était-il excentré ? Périphérique ? Ses habitants, tenus à l'écart ? Ou bien, formait-il un quartier déjà vieux, sage autant que sagace, rangé et prudent, riche de ses mémoires ? La rumeur confirmerait-elle ce que portaient les mémoires ? Celles-ci seraient-elles démenties par les pratiques, les usages ? L'étude a donc commencé d'entrer d'abord dans les approches de Narbonne à travers les trajectoires et sinuosités de ce quartier singulier, qui est classé, par d'autres que les siens, dans les périphéries de la ville. Au lieu de privilégier d'emblée le centre-ville, nos enquêtes nous y ramènent, cette fois-ci, d'une manière peut-être inhabituelle, à travers le détour de la centralité de Saint-Jean

Saint-Pierre lui-même. Le centre ville de Narbonne s'y révèle et dénonce par contraste.

A travers son manque ressenti, réel ou illusoire, de lieux centraux, ses besoins en lieux de réunions, sa demande d'une grande salle polyvalente. Reproduisant ainsi la demande générale, la même en tous les quartiers, défavorisés ou non. Elle n'est pas réclamée pour refuser les cinémas, les lieux de concert, salles, amphithéâtres, des palais de la ville, ni pour revendiquer des lieux publics (ouverts au public) semi-privés (de statut juridique), qui seraient des points de ralliement du quartier. Nous seuls, entre nous. Non point. Pourtant, cette grande salle de spectacle, de réunion serait néanmoins le signe d'une dignité reconnue mieux encore, d'une fonction, d'un office, publiquement affirmés, d'un statut nouveau, qui puisse rendre ce quartier indispensable, enfin, ouvertement, à toute la ville, au centre lui-même (c'était dépasser et oublier un certain jeu, non dit, de hiérarchie, une préséance et une discrimination entre narbonnais), qui obligerait les habitants des autres quartiers à y venir voir ou écouter, admirer, entendre, tout ensemble : stade, lieu de spectacle, bar sans alcool, lieux de cultes. L'emplacement retenu pour y construire l'Espace-Liberté⁴², peu éloigné de Saint-Jean Saint-Pierre, mais hors du quartier, a donc un peu agacé ceux des résidents de Saint-Jean Saint-Pierre qui auraient souhaité qu'en signe d'honneur consenti à leur quartier « l'on implante ce bel équipement ici même, et non pas sur la route de Perpignan, qui reçoit tous les aménagements, tous les magasins, et le reste. »

Des lieux sacrés aux plus profanes, terrain pour organiser des concerts, studio salle d'enregistrement, école de musique. Tel est le « lieu » dont la demande est formulée. Du fait que les équipements de sport construits ou installés à proximité sont difficiles d'accès aux jeunes du quartier, pour différentes raisons, sur lesquelles les échos divergent fortement (selon que l'on reprend le point de vue des jeunes ou les dénégations fermes des édiles), demande est encore énoncée de terrains d'entraînement et de compétition dans le quartier même, et surtout plus largement et plus fréquemment ouverts aux jeunes, voire gérés directement par des aînés du quartier même.

L'entrée dans la ville et la découverte de son centre se sont trouvées ménagées, pour composer notre propre parcours d'étude et de recherche, par Saint-Jean Saint-Pierre, d'abord, par les

témoignages, les sens, les récits, les pratiques, originales, personnelles ou collectives, de ses habitants. Tels que nous avons essayé de les percevoir en leurs discrétions, de les approcher, d'en interpréter les nuances. Saint-Jean Saint-Pierre, quartier neuf (de trente ans et plus) du nord-ouest de la ville. La quête de centre, cette demande de valorisation, de centralité (nous inclinons à dire que, en son essence, elle est un fait d'imagination, de certitude ou de conviction), telle qu'elle se trouve exprimée par les habitants de ce quartier qui ont leurs habitudes dans toute la ville, car ils sortent et circulent partout (à Razimbaud, à Gazagnepas, à Hortes neuves, au Moulin du Gua, sur les 89 et alentour), n'est pas contradictoire avec leur souhait de voir leur quartier s'embellir, s'équiper encore, s'améliorer. L'impatience de pouvoir recevoir de la manière la plus hospitalière qui soit, se compose, étroitement imbriquée, avec cet autre empressement à se voir valorisé personnellement.

La même psychologie collective joue, et reste trompeuse à qui ne connaît pas les quartiers. Le quartier, ça veut souvent dire moi, le je de la première personne que l'on ne prononce que déguisé, bien autorisé et masqué. Le quartier reste celui d'une image à la fois très précise mais aussi très floue puisqu'il faudrait y connaître tous ceux qui y vivent, mais que l'on n'approche que rarement, lorsque l'on ne les fréquente pas à l'ordinaire. Ils le regardent, leur quartier, par contraste avec le centre. Le jugent en le rapportant à ce qu'ils connaissent de ce centre, et aussi de ceux de villes voisines, Béziers, Carcassonne, Perpignan. Leurs itinéraires et trajets les conduisent souvent, les jeunes et les autres, dans le centre-ville, pour des promenades, des trajets de visite à des parents ou amis, pour la recherche d'un document administratif, une démarche à caractère officiel, juridique, des rendez-vous et rencontres, la quête de fourniture, d'une matière commerciale, un article, un échantillon technique, quelque négoce ou affaire personnelle. Ou enfin, par goût, et pour le plaisir simple de la libre promenade.

Retrouvailles collectives au bistrot, on dit « au bar », autour d'un café ou d'un thé. Les vieux narbonnais de Saint-Jean Saint-Pierre, pieds-noirs, harkis et autres, installés ici dès le début des lotissements, et, pour certains rares, antérieurement, dans les domaines ou les petites maisons préexistantes, nous ont déjà introduits dans une certaine familiarité narbonnaise, nous ont insufflé une connivence

avec l'intimité de leurs pratiques des lieux, dans leurs expériences et connaissances du centre. Les habitants vivent bien des heures durant la journée, au centre, qu'ils y soient domiciliés ou non. Qu'ils s'y trouvent en visite, mais accueillis comme chez eux. Tous ceux aussi qui ne font que passer par-là, y travaillant ou non, venant tous pour des visites régulières, navettes depuis les villages du grand Narbonne ou de sa couronne : Colombiers, Armissan, Vinassan, Sallèles d'Aude, Moussan, Port-la-Nouvelle, Narbonne-plage, La Franqui, Leucate, Peyriac-de-mer⁴³...

De Gruissan, Pech-Redon, Montlaurès ou de Coursan, Fleury, Bages, Sigean, Marcorignan, Prat-de-Cest, Cuxac d'Aude, Montredon-des-Corbières, Capendu, Couffoulens, Puivert, Mirepeisset, Ouveillan, Limoux, Lézignan-Corbières, Fitou, Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, plus loin et plus avant dans les Corbières même. Là où chaque nom de village, de château, de hameau, est synonyme d'une appellation, d'un grand et célèbre cru. Ceux qui ne font que passer en ville, et si souvent. Entrer et sortir, revenir et ressortir à nouveau. Plusieurs fois par jour. Ces cheminements ne sont pas aléatoires, ni insensibles, ni hasardeux, mais reprennent souvent une décision de « préférence » qui sait ne tenir sa logique que de critères esthétiques. « C'est la beauté de ce coin, de ce passage, que je préfère alors à tout autre chemin. Cela peut changer avec l'heure et le moment, et n'a rien à voir avec la présence d'embouteillage ou la rapidité relative de la circulation ».⁴⁴

Des habitus collectifs aux cadres sociaux, jalons des mémoires. Habitants de l'Arrondissement ou du voisinage, ils sont nombreux, tous ceux qui développent par leurs usages, uniques ou relativement répétés, des habitus que l'on est en droit, avec eux, de désigner selon les identifications qu'ils ont eux-mêmes bien voulu délivrer, et entre-révéler. Nous savons bien combien ces secrets sont soigneusement gardés et solidement défendus, avec certaines jalousies qui peuvent paraître si facilement légitimes⁴⁵. Ce sont donc là, par bribes, des cultures, à commencer par une accentuation, un timbre de voix, effet de langue, musical, difficile à surprendre ou arracher pour qui n'a pas l'oreille de la langue d'Oc, inaudible nuance à qui n'est pas du pays. Cette sympathie naturelle nous emmène plus à l'ouest, vers Toulouse, on est ici « presque » dans le sud-ouest, avec un côté méditerranéen original, unique. Narbonne est-elle, comme on le dit, « la plage de

Toulouse»? Sonorités, en ville, tant des « rocailleuses Corbières » (truisme) que de Minervois. Une mémoire auditive. Par une allure, une démarche, une sérénité, un esprit d'une singulière ironie bonhomme, rapide en caricature et facétie.

Un bon goût, qui s'applique aux choses de la vie pour leur imprimer les canons d'une distinction originale. Un esprit qui se manifeste par la plus grande réserve concernant ces caractères, estimés sacrés, et de ce fait : indicibles ! parjure qui les dévoile ! Une culture extériorisée mais secrète, sélective (elle opère le tri automatique entre les connus, collègues, amis, voisins, du dedans, et les inconnus, du dehors). Presque taciturne. Un régime des cœurs, une façon d'aimer (eh ! oui, elles changent de pays en pays, de ville en ville). Terre d'église, pourtant, où le cérémoniel et le sérieux n'ont pas altéré le caractère heureux des gens du pays : ici résida l'Archevêque-Président (aux XVII^{ème} et XVIII^{ème}, notamment) des Etats de Languedoc, qui laisse à la ville sa crosse double (sur le blason). La concurrence entre une christologie espagnole, d'un Christ souffrant et martyr, avec les pratiques de fond dionysiaque, et vinaires, dure encore, et ne sera probablement jamais résolue, l'une des énigmes ou des clés de ce pays imperturbable. Tout ce que résume avec peine l'épithète à géométrie variable de narbonnais, et dont le contenu, ici bien trop elliptique étonnera encore plus d'un, à très juste titre. Les autres, qui n'y participeraient guère, n'y auront point cru, ni ne seront parvenus à en goûter non plus les ineffables charmes. Ils n'en restent pas moins, tous, ses habitants également intéressants, un à un vénérables. Tous, aussi, plus ou moins passants, tous touristes éphémères, tant la force d'évocation historique, puissance massive et d'abord indistincte qui n'est pas seulement source d'inertie, en ce pays riche de mémoires enfouies, imperceptibles ou affirmées, révélées ou secrètes, tant cet esprit proprement national (au sens de « qui concerne cette nation-ci », nacioun narbonèses) continue de peser sur ceux qui apprennent lentement à mieux le connaître et découvrir.

Ce n'est qu'illusion ou tromperie que de croire que les caractères humains les plus manifestes⁴⁶ puissent ne laisser en ville aucune empreinte, et derrière eux nulle trace. Ou encore, que ces signes ne seraient que culturels, au sens des affaires traitées par les services de l'action municipale, régionale, nationale, du Secrétariat à la Culture, cette grande et belle chose, d'ici, vue comme un palais

parisien, si indéfinissable, qui s'occupe plus souvent de spectacles, de musique, de lecture, d'édition, d'animation ou de conservation et de restauration (livres, tableaux, statues, meubles anciens, trésors) que d'explorer la diversité des caractères des usages locaux coutumiers (non folkloriques, ils n'entreraient pas dans les catégories prédéfinies qui président aux prérogatives de cette institution républicaine insigne, toute-puissante, et souveraine, voire intouchable).

Au contraire, la ville, ce ne sont pas ces échantillons, ces monuments, ces bouts de bribes de travaux spécialisés, découpés en tranches « techniques » (sociolinguistiques, « littératures orales », représentations psychologiques), mais bien des ensembles vivants et sentants, des moments, des temps dans des durées, des rencontres et des lieux dans des étendues, jamais ni neutres, ni répétables. Hasards de gens qui croisent sans préméditation leur existence ténue. Qui ne rencontrent jamais les choses qu'au travers des représentations que s'en font les autres. Tant il convient de demeurer fidèle aux savoirs inconscients, aux goûts et à tout ce qui a formé le caractère même de la personne, patrimoine fort bien reconnu de ceux qui la connaissent et qui l'approchent, sans qu'elle ne sache jamais elle-même très bien ce qu'elle doit aux lieux, là-dedans, ou aux autres.

Capter et brosser, faire revivre toujours des atmosphères uniques, singulières. Ce que des architectes et autres artistes se sont essayés à viser sous le terme d'événements (happenings, action-painting, action-provocation cherchent à courir les mêmes captures). Ces nuances de la vie sont autant de défis à l'entendement, hantises ou délassements de bien des esprits organisés. Culture, esthétique, goût, un continuum discontinu (plus exactement : discontinué dans les mémoires, et continué cependant dans les usages, avec toutes les variabilités imaginables, tous les degrés de la durée, de ses progressivités). La recherche, alors, pour nous, se déploie à la manière d'une chasse, d'une quête, d'un glanage ou d'une collecte, et elle fait appel aux dons et astuces de l'explorateur aussi, comme le voyait sans pouvoir faire mieux que de le suggérer, Ulf Hannerz,⁴⁷ pour tenter d'en représenter, et non pas par de simples anecdotes sans dimension ni tenue, mais avec justesse de ton, un tableau presque complet, saisi comme le seraient des croquis, des esquisses, pris, grattés sur le vif, au naturel.⁴⁸

Regard complet, non pas qu'il serait exhaustif, puisqu'une telle fiction est dépourvue de signification et qu'elle est d'avance dépouillée de toute portée (il s'agit d'un bête mirage religieux, d'une dogmatique de forme mathématique). Mais parce que, faute des descriptions que les Narbonnais eux-mêmes devraient pouvoir, et pourraient très facilement, écrire, il faut bien que ce soient des observateurs venus du dehors, et un peu étrangers, qui puissent garder encore un œil moins routinier, un sens plus frais, un instinct plus émoustillé, afin d'en avancer les chroniques (merci à Kamel). Tous les Narbonnais, tous ceux-là restent bien trop impliqués pour espérer s'adonner à ce coup d'œil distancié, qui leur demanderait de rompre avec tous les leurs, de renier leurs amis, de trahir leurs frères comme jamais ils n'ont osé rêver de pouvoir le faire. D'où les amers et acerbes reproches adressés à ceux qui, à quelques rares reprises, ont osé affronter seuls le qu'en dira-t-on des bien-pensants de la ville.

Tous se doivent ici de rester muets ou de s'en tenir aux platitudes choisies, plaisanteries d'avance convenues, de se limiter aux échanges de vues prévisibles entre personnes qui connaissent trop les a priori de l'autre, qui sont, comme on dit, prévenus. Ils ne peuvent donc pas échapper ni se soustraire à cette si forte autocensure, tous, y inclus les érudits concentrés en leurs savoirs spécialisés, eux qui finissent par s'exiler (acédie, *Taedium Vitae*) si loin dans leurs connaissances expertes, dès lors oublieux de la vraie vie de la ville, qu'ils croient pourtant si bien connaître, qui se déroule sous leurs yeux désormais trop aveuglés, car ils restent captifs, enfermés dans leur rêve de passé ou de grandeur abolie. Ils passent sans la voir, au plus vite, ne connaissant plus le secret qui rompt les monotonies des trottoirs solitaires ou trop surveillés. Les aménageurs même, eux qui prévoient et anticipent la ville à naître, ils s'éloignent d'elle aussi, en ces utopies où ils se projettent, alors même qu'ils l'aménagent au jour le jour, et s'exilent eux encore, loin des soucis et des joies de leur charge, dans ce futur proche qui les passionne et les hante, pour lequel parfois ils s'entebattent. A moins qu'ils ne restent, figés sur place, comme vitrifiés, emmurés dans les artifices des plaisirs illusoire de leurs pouvoirs prétendus. Ils les confondent avec des responsabilités : question d'idée ou d'éducation ? Combien de fois faudra-t-il encore ré-expliquer qu'on ne conduit pas une société (une

politique) comme on le fait d'une banale entreprise (quel qu'en soit la valeur, le prestige) ?

Tous, qu'ils reçoivent leur courrier postal à leur domicile, au centre ou dans l'un des quartiers les plus proches, sont les bons connaisseurs du centre-ville, arpenteurs occasionnels ou saturés de familiarités de ses quartiers dits anciens, cœur de cette ville. Chacun, pourtant, ne reconnaît appartenir qu'à sa rue, celle où il habite, celle où il est né. Celle, peut-être, qu'il a maintenant quittée, pour en courtiser une autre, dont il doit se ménager les faveurs, à force de flatteries bien placées, de compliments. Ils ne sont pas les seuls habitants légitimes. D'autres partagent avec eux ce « pouvoir » ou privilège, et leur imposeront à l'occasion une manière de voir, une interprétation, un territoire, qu'ils n'auraient pas adoptés sans cela. Ce pouvoir-là n'a pas beaucoup de relation, ni de nature ni de sens, avec ce que l'on appelle trop vite le « pouvoir » (l'autorité), entendre : politique⁴⁹. Pourtant il est de prime importance pour ce qui concerne le sentiment de soi, et celui de la ville, si fréquemment indissociables l'un de l'autre.

Si intimement connus qu'ils se révèlent à eux, à nous, ils gardent les uns et les autres leurs mystères, restent inconnus, leurs expériences en demeurent circonscrites. Les marches lentes, rêveuses ou rapides, saccadées, de très vive course, les rendent plus révélateurs, aussi, plus diserts, plus inspirants. A ceux qui savent cultiver encore la flânerie, la curiosité, qui gardent toujours appétit pour une aventure avec leur ville, qui ne se laissent pas entièrement abîmer par la routine, ni par un rêve américain, mais ces rêves ne sont-ils pas aussi narbonnais ? Le drapeau de la confédération évoque la période du Sud (Acadie, Arcadie nouvelle, « Louisiane », Nouvelle-Orléans, Cajuns des Bayous du Delta, acadiens, Virginie, Floride), celui, encore « français », d'avant la guerre de sécession (1864) : y a-t-il ici une rêverie, une utopie, un mythe fécond, l'espoir d'une « autonomie », le mythe d'une liberté narbonnaise ?

Ou bien la contamination par des idées étroitement exclusives (la « récurrence » du K.k.k., et autres « White Power », relayée par la toile de l'internet ?), une nostalgie de ségrégation, d'apartheid ? Ils ne se découvrent pas par hasard, mais en vertu de connivences ou de complicités qui ne se laissent pas ramener à des appartenances ni à des illusions définies d'avance. Ces dernières surgissent, elles, au

contraire, des accidents, surprises, étonnements, quelquefois des stress, inventions ou découvertes des aléas quotidiens, des ruptures de la répétition, de l'irruption temporelle, des contraintes de la vie. C'est au nom de ces dimensions-là, discrètes voire secrètes, de ces imprévisibles irréproductibles (cet irrépétable, au sens d'une « reproduction interdite » qui répond au « Il est interdit d'afficher »...), que l'on parlera de poétiques pour désigner ces usages banals, mais originaux, de la ville.

Des animations, des villes, des états d'esprit

Une rapide sociologie croit ranimer une illusion de démocratie formelle : tous les moyens seraient bons, pourvu que le citoyen, l'habitant, se croie consulté, approché avec humilité par les aménageurs ou urbanistes. Susciter cet effet de participation, d'animation, c'est exact, n'est pas si facile : peut-être existeraient d'autres moyens, moins banalisés ? Moins « explicitement directifs » ?

Permettre d'éviter de croire trop à l'innocente ingénuité des gens ou encore à leur grossièreté supposée. Leur accorder un peu plus de confiance, ne plus les considérer comme des ânes, quelque espèce de mule. Il se trouve que l'animal à longues oreilles aurait été totémique en ces parages en d'autres temps (c'est lui qu'invoquaient les Perpignonais de naguère pour en stigmatiser les Narbonnais, qui, eux, leur répondaient en invoquant le porc).

Que sa connaissance, en tant qu'animal-jupon « ancestral », recouvre toujours, par la force de l'imaginaire, commun et collectif, bien des savoirs, fort subtils, paradoxaux, renversants, comme le sont d'ordinaire les savoirs populaires. Arcanes profonds de la psychologie et du caractère communs.

En matière de fable et d'affabulation ou de pédagogie réussie, les politiques auraient eux aussi encore à en apprendre, de ces contes si simples mais toujours mystérieux, évocateurs... Tourner en prudente dérision certains aspects, classiques, et bien reconnus des mythologies populaires, pourra valoir mieux, et aller plus vite en besogne, que les beaux scrupules moralisateurs d'énarques et autres « savants éclairés », qui ne craignent parfois pas de distiller, sans malice, un savant mépris, bardé de beaux et bons sentiments.

Condescendance pour tous les travers des psychologies populaires, que personne ne leur a appris à connaître, à aimer, à entendre dans toutes leurs savantes ou cocasses ambiguïtés, sinuosités fines. Subtilités d'humeur qui prennent leurs certitudes à contre-pied, désarçonnent et ridiculisent leurs campagnes de presse ou de publicité, les neutralisent, détournent et débordent, en saturant aussitôt leurs systèmes de lecture, de réponse, inadaptés, trop primaires, en la matière. On n'étudie pas tel quel le psychisme comme on le ferait d'une économie⁵⁰ ; dont acte : il en serait de même d'une ville, qui ne se laisserait pas réduire en équations. Quels sont les thèmes dont les études, dites « de marché » (« faisabilité sociale » ?), urbanistiques, entretiennent les passants-habitants-citoyens ?

Ils font de nous les victimes de micros-trottoirs aussi rapides que superficiels (« lavage de surface ? », shampooing-lotion ?), dont chacun, à Narbonne même, a pris depuis longtemps l'habitude, comme ailleurs ou mieux encore. Ces capacités de détournement, de dérobage, n'attirent quasiment jamais l'attention des analystes et experts.

Les rues du centre, d'après nature

ou

le délavage des mémoires

Rechercher, dans le centre ville de Narbonne, à capter ou interroger, à raconter et décrire des moments plus significatifs. Scènes de la vie des rues, « interfaces » public-privé, passages, ruelles, sinuosités suivies, trajectoires, stratégies. Pour y repérer des rituels, protocoles, conventions, signes ou marques à déchiffrer, d'une sociabilité où les parts respectives des gens et de la ville restent difficiles à démêler. Des mémoires et des sens ? Courtoisie, prévenance, codes dont les transgressions banales dénoncent des grossièretés, des effets de « brutalité » urbaine, de défaut d'urbanité, funestes, qui ne relèvent pas d'une police, dont ils ne sont que des formes trop élémentaires, et négligeables pour des agents qui n'y verraient tout au plus que quelque intention littéraire, pour eux, bien mince matière (mais il en subsiste de poètes et imaginatifs, qui nous entendront).

Ruées des automobilistes, chasse aux piétons. Courses de démarrage, au feu rouge juste passé au vert. Sillage piétonnier calculé pour ne pas écraser ni bousculer le plus lent, plus inerte, moins leste, plus handicapé par le défaut de vue, les ennuis « mécaniques » (pieds, chevilles, genoux...). Au contraire, précipitation sans ménagement, droit devant, rentre dedans sans considération ni lenteur. Les démarches sont-elles empreintes, au rebours, des esquives vives et précises, des changements de pied soudains, figures subtiles du rugby ? Danses de la rue. Soupleses et prévenances. Styles et manières d'une même connivence narbonnaise, hypothétique, mais que ces descriptions, parcours analytiques à partir de promenades, itinéraires, dérives « participatives » (accompagner quelqu'un, rencontrer, suivre...), peuvent contribuer à commencer de reconnaître. Distinguer entre les effets de connaissance, le sentiment de bien connaître, une illusion de familiarité, et les perceptions premières, brutes, vite dissimulées ou maquillées par la conscience derrière d'autres plus reconnaissables et plus « dignes » préoccupations. Où va se cacher le savoir de la ville ?

Dans quelle sensibilité infra consciente, soumise à tous les impératifs sociaux, des réseaux des devoirs plus ou moins mondains ? Où se laissera surprendre cette complicité physique et mentale, présence de l'imaginaire sans laquelle il n'est pas de « conscience », ni de perception de la ville ? Cherchons à développer l'une d'entre les

nombreuses méthodes issues des recherches de Pierre Sansot, et qui sera complétée des nôtres, mélange de description et d'interrogation, d'entretiens, d'observations et de participations directes, en croisant les données immédiates et celles qui sont plus indirectes.

Textualités, intertextes, analyses de contextes. Peut-être le style narratif du texte de notre écriture fera-t-il ressortir par un éclairage inhabituel, diagonal ou de biais, ce que des yeux, trop familiers pour voir désormais, occultent sans le savoir, par automatisme, effacent de devant leurs sens (on sait maintenant que la « rémanence rétinienne » s'éduque et se cultive), par saturation, une amnésie qui nous est si familière et nécessaire. Si la plupart du sens, pour nous, n'est pas pure donnée immédiate, la connaissance et l'expérience de la ville sont matières mnésiques. Il est alors bien impossible de percevoir rien qui ne soit incomplet, fragmentaire. Penser le tout serait fou, impensable. Alors, penser peu mais bien (?) suffirait. Or, aller ainsi sera oublier en bien des manières la beauté, simplement, le bonheur, la simplicité. Ou bien, retrouver à revers, au prix de quelques oublis choisis, presque par hasard, une harmonie entrevue, entre-temps perdue. Comment illustrer le propos ? Voici d'abord, rue Droite, le ballet des escoubilles.

Ainsi, une femme entreprend-elle, en ce beau matin du début de l'été, de balayer devant sa porte. Elle lave ensuite de son balai brosse muni d'une serpillière, pour balayer (mouillé) la rue, devant la porte de « son » magasin. Elle pourra nettoyer ensuite sa vitrine, au-dessus d'un pavé propre, dans cette rue Droite qui fait figure de rue centrale, d'axe, au moins piétonnier. Majeur ? La revalorisation entreprise dans le cadre des rénovations déjà achevées (sols, pavés) ou en cours (façades), est-elle pour quelque chose dans le changement des attitudes à l'égard de la propreté ? Ou bien, celles-ci ne trouvent-elles leurs plus fortes sources que dans les motivations personnelles « internes » ?

Nous essaierons de montrer qu'existe une interpénétration, interaction... entre la ville elle-même, ce lieu, et cette personne, dont on ne peut séparer le jeu commun que par un fléchissement de la pensée et des sens devant des abstractions secondes. Renoncement qui sépare abusivement des éléments que nos expériences ne dissocient point. C'est ensemble qu'ils nous apparaissent et uniment que nous en ressentons l'unité profonde. Séparer les lieux des gens ou

la réciproque, pour abstraire leurs fusions, s'oublier au point de gommer leurs communions, c'est abusivement croire à la puissance de théorisation constante d'un esprit dont nous surestimons les états supposés d'éveil et de veille.

Lorsque nous passons en ville, ce n'est pas ce que nous cite notre raison que nous connaissons et sentons, mais ce que nos sens, plus ou moins éveillés d'imagination, nous donnent à voir, sentir ou entendre. Pistes qui nous sont personnelles, et que nous suivons en les reconnaissant à nouveau, en une manière d'inspection. L'œil du maître. Aussi bien, leurs capacités perceptives sont-elles soumises à la fois aux pouvoirs de concentration dont l'esprit se montre capable qu'aux aptitudes cognitives développées et nourries de mémoire. La description « ethnographique », par l'attention qu'elle contribue à ramener au « sens du lieu », cherche à ne pas couper ce continuum, et à restituer au moins partiellement l'itinéraire, mental, psychologique et logique, avant de pouvoir être reçu comme physique, géographique, ce qui n'est pas le fruit d'une élaboration intellectuelle seconde, appuyée sur une théorisation le plus souvent reçue et assimilée sans autre, de la culture ambiante. Éducation ou acculturation ? Le dilemme reste entier, la tension, permanente.

La représentation de l'espace « précéderait » les perceptions sensorielles, qui seraient, autrement, tout entières inintelligibles, opaques. Selon le point de vue, de celui qui regarde ou de celui qui est regardé, la représentation met en jeu des phénomènes de miroir (« double miroir », dit Richard Bruston), où l'on retrouve chez un autre ce que l'on sait soi-même pratiquer et jouer, mais aussi des savoirs a priori qui tendent à faire écran et recouvrir le spectacle effectivement perçu, mais évité ou dénié, tant nous préférons retrouver nos certitudes plutôt que de nous laisser envahir par les douces musiques de l'inattendu. La ville que nous connaissons parfois trop bien, échappe à une vigilance trop tendue par des attirances diverses et éclatées. Que nous laisse entrevoir de cette interconnaissance ou sociabilité du pavé narbonnais l'une de ses habitantes ? Lorsque nous passons, tandis qu'elle balaie, que nous montre son attitude ? A l'observer de plus près ou plus attentivement, elle n'arbore pas cette distance, ce détachement ostensible, qui révéleraient un statut de « soumis(e) », d'employée, salariée, cet air

subalterne. Tout au contraire, elle s'active et agit en maîtresse femme, sûre d'elle-même, que nul ne trouble impunément. Est-elle ou non, « réellement » la légitime propriétaire ? Seulement la gérante de la boutique ? Nous ne le saurons pas cette fois-ci : il y faudrait une autre enquête.

Son allure suffit seule, car elle possède ostensiblement la légitimité voulue, la seule socialement utile. Cet accord est merveilleux, insensible. Seule l'absence de cette paix si précieuse nous troublerait : son existence nous échappe, sa perception nous est seconde, comme instinctive, et presque imperceptible. Dans la rue, c'est cet aspect seul qui compte, qui fait pleine impression, irréfléchie, sur le passant. Mais ses actes montrent une parfaite souveraineté, des manières presque princières, si le mot n'était pas trop fort, excessif. Cela est-il dû au sentiment d'appartenir à la rue Droite ? De représenter une artère insigne, au lustre prépondérant ?

Elle re-projette ou re-mime ce sentiment glorieux dans la qualité de son maintien. Elle en a intériorisé la vérité. Sa prévenance envers les passants est remarquable, eux dont elle occupe, de son « lave-pont » (balai espagnol), momentanément, l'espace. Ce couloir mental⁵¹, ce corridor invisible et impalpable, mais solidement perceptible, de marche ou de course, devant leurs pieds, le dégagement avant (ou aval) de leur trajectoire immédiate, elle l'a abondamment trempé de liquide moussant, tout dégoulinant, davalant maintenant loin en aval le sillon du caniveau central médian. Buées tièdes en contre-jour. Ce couloir paraît bien invisible, sauf aux silhouettes qui, sans se regarder, à l'aveuglette, s'y orientent et croisent, presque sans se voir. Elle l'a abondamment arrosé d'eau mousseuse, et ils en respectent presque tous l'interdit. Elle reste discrète, cette prévenance, mais elle a l'œil : rien ne lui échappe. Faite de gestes précis, d'un protocole ordonnancé avec rigueur, beauté d'attitudes visiblement commandées avec une remarquable cohérence. Un vrai petit théâtre d'opération, chorégraphie bien réglée. Plusieurs dimensions simultanément coexistent à qui sait les sentir et reconnaître.

Elle pense son travail, non sans profondeur, et n'agit pas par inattention, laisser-aller, indolence ou totale distraction. Cela se laisse voir dans la réalisation elle-même, sa bonne ordonnance (un « ménage » très bien tenu, élégance de style), mais elle ne le conçoit

pas d'abord comme seulement un travail, puisqu'elle y trouve les rencontres, les attentes des visages familiers, de celles et ceux qu'elle reconnaît de loin, qu'elle retrouve, des yeux et du visage qui, d'un seul coup, s'illumine de joie, et qu'elle salue, d'un signe ou de quelques paroles.

De tous ceux qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle accueille avec respect, circonspection, un air également attentif, prévenant, d'une attitude qui ne heurte pas, discrètement sur la réserve. D'un appel muet, d'un retournement surprise, qui la désarçonne un peu et la trouble, la force à se reprendre vite. Ceux qu'elle ne connaît pas, elle anticipe leur survenue, les avertit de quelque mouvement, presque animal, plus vif, d'oeillades lancées à la figure avec vivacité, mais reprises sans ambiguïté, un certain panache dans sa conduite, tête levée. Elle scelle rapidement un accord tacite, une entente bien négociée, succession de gestes rapides, de petits signes vivement échangés, vite compris. Un mélange d'assurance et de dignité tranquille. Cette multiplicité de signes fait qu'elle n'est pas occultée, ni oubliée des regards. Arts de scénique, spectacularité, qui sont, chez elle, instinctives mais socialement bien cultivées (un savoir social, effet d'une culture).

Elle ne se laissera pas ramener à ce profil de zombie, ombre d'humain(e), entrevu(e) très vite du coin de l'œil, aussitôt évanoui(e). Passant croisé, aperçu de biais, survolé du regard qui ne s'est pas fixé, immédiatement effacé de la mémoire première, instantanément sélectionné sous la rubrique « négligeable ». Oublié, anonyme⁵². Personnage gris, automatique. Prévenir ainsi du geste, de la voix, du regard, afin que nul ne bronche. Laver « sa » rue, c'est jouer cette scène primitive où la matrone, quoique encore bien jeune et avenante, gouverne déjà fermement son petit monde domestique (et ici nous sommes bien sur une scène privée, malgré le lieu : public). Elle commande, péremptoire, de son balai, de sa voix torse, d'un poitrail et de reins vigoureux, d'une main lourde, peu caressante, à la solide rudesse. Du lavage rituel au rite de courtoisie. Mais elle en a une grâce, peu commune en ce rôle, et cet épouvantail d'autorité n'est pas son genre, car elle connaît visiblement la manière, et l'office, qu'elle contrefait en l'humanisant, en le féminisant à sa façon, s'en trouve tellement mieux illustré. Elle pourrait négliger le tout, « escamper » l'eau à la diable, sans voir personne, gicler et arroser tout à la ronde,

pavés et pieds des gens, sans distinguo. Travailler comme on massacre, comme un sale.

L'humilité de la tâche ne l'empêche pas, tout au contraire, d'y montrer une sérénité, une grandeur, une élégance de maintien que l'on ne s'attendait pas à trouver là. La rue en est toute changée. Comme si cette présence nous accueillait tous chez elle. Cette grande modestie en faisait la reine de ce moment. Elle incarnerait à nouveau pour nous tous ce merveilleux conte d'une Cendrillon inoubliable. Fée déjà pourvue des pouvoirs de la grand-mère vénérée. Abandonner ce pavé trempé, tout mouillé, collant, luisant, mal dégraissé et glissant, elle le pourrait, par facétie, inattention, malveillance, par malignité intentionnelle ou inconsciente, elle le pourrait fort bien. Cela ne convient pas cependant à son sens de sa propre dignité, au sentiment qu'elle cultive en son intimité, de son propre honneur. C'est donc pour s'honorer elle-même qu'elle rend grâce, de toute son application, à la clarté, à la luminosité de la rue, de ce pavé que ses efforts embellissent avec ardeur, et délicatesse de toucher, et de cœur.

Ce ballet de l'escoubille forme une tradition régionale et locale reconnue, qui atteste de la force des anciennes ou antiques représentations attachées à la poussière. « L'escobilhaire » renvoie à Montpellier selon une ancienne pratique languedocienne (et, surtout, « locale », qui n'est pas limitée à la seule Montpellier), à des règlements de comptes annuels, portés par une symbolique des poussières à nettoyer, qui renouvellent de leur remue-ménage, grand désordre rituel annuel, grande exhibition des dedans, et ouvrent l'irruption, le printemps, le temps neuf. Aussi à des images de « masc » (magie, sorcellerie, charme de ce qui reste merveilleusement caché, mystérieux), de sorcières ou sorciers languedociens.⁵³ De passeurs des morts, magiciens connaissant les chemins intermédiaires et les passes, les ports, cols, trucs, sorts et tours de main. Adeptes païens de transformismes homme-animal (rites chamanistiques ?) : chien, loup, poulain, bœuf, âne, chameau, et autres gueules dévorantes, qui sont à la fois gargouilles, grandgousiers, et figures gothiques de l'homme-esprit, animal-jupon ou « chivalet » des carnavales. Hautes et basses grosses têtes languedociennes qui ne sont pas étrangères au terroir de Narbonne, ni ignorées de ses habitants, pour qui elles forment des

catégories universelles, quoique à demi secrètes, ou secrètement, discrètement révérees.

Dezeuze écrit⁵⁴ : « Une sorcière évoque Hécate, l'autre la cruelle Tisiphone. Alors, tu aurais vu grouiller serpents et chiennes infernales, et la lune rouge se cacher derrière les grands sépulcres pour ne pas être témoin de ces horreurs. Si je mens, je veux que ma tête soit salie par la fiente blanche des corbeaux et que Julius, et que Pedatia gringalet, et que Voranus le filou, viennent contre moi déposer leurs ordures. ».⁵⁵ On remarque le serment, la formule de conjuration, qui se termine par l'invocation des salissures qui signeront le démenti éventuel, le retournement favorable des sorts. Faire place nette, nettoyer, briquer, ne sont pas gestes innocents : leur charge de signification reste forte. Ce conte du « Breizh » ou sorcier, rapporte ailleurs que le « masc » est combattu par les sorts « heureux ». Piniès rapporte : « .../... à une date rituelle variant selon les zones, le jeune marié – ou du moins le dernier marié de l'année qui représentait ses congénères – était juché sur un âne et promené dans les rues du quartier ou du village. Des masques l'entouraient, chantant et brandissant une croix d'où pendaient des aubergines, des carottes et des cornes, métaphores évidentes d'une virilité bafouée par le cocuage ».⁵⁶

« Masc » (il ou elle se transforme, et sa figure vraie reste inconnue, traîtreuse, invisible), masque, balai, sont donc bien reliés, par une correspondance « secrète », que ces passages rendent transparente, dans l'esprit d'une interprétation empruntée à Dezeuze, que l'on pourra rapprocher de celles de André Varagnac.⁵⁷

« Quand il fut prêt à mourir, eh ! bien il voulut donner son pouvoir à quelqu'un, à un parent. Personne ne voulait prendre le pouvoir. Ils lui donnèrent le manche du balai qu'ils avaient derrière la porte et alors, pardi, ce balai attrapa les escaliers, passa par le trou de la porte, de la chatière, et ils le virent plus et l'ont plus vu⁵⁸ ».

Selon Gaston Galtier⁵⁹, ce motif compose une des figures les plus vivaces et cultivées de la mentalité et de la vie ordinaire, audoise et languedocienne, ici des plus traditionnelles. Le balai est encore le bâton des matrones, et il peut bien s'avérer redoutable à l'occasion, à quelque garnement insolent, taquin ou moqueur, au mauvais plaisant.

Son ouvrage éveille donc de vieilles réminiscences, antiques ou archaïques mémoires de l'imaginaire. Son épopée, celle du bâton de châtaignier embouti de genêts ou de bruyères (brusc), est ravivée par de nouvelles gloires que des hauts faits inédits, uniques, et inventés ici par elle ou par ses semblables, vont rétablir durablement, inscrire dans des mémoires et redorer finement.

Mythe re-vécu, relancé d'un frottement indolent mais supérieurement efficace. Cette multiplicité des signes, elle les porte, notre belle balayeuse, conscients et inconscients, si bien, en sa plus brillante majesté de visage, qu'elle n'est ni occultée, ni oubliée des regards. Elle prévient, profitant de cette attention qu'elle appelle, et qui lui est portée. Agit, du geste, de la voix, du regard, pour que nul ne bronche. Elle pourrait négliger le tout, abandonner ce pavé trop mouillé (elle a repris le surcroît de l'eau répandue), cette surface trop luisante, dangereusement glissante, dérapante, ainsi laissée à la distraction des passants, qui en évaporent les derniers sucs, et dispersent les vapeurs, dans le contre-jour.

Les agents anioniques des liquides lavants sont agrémentés de finisseurs, lustrants, silicones, lanolines, additifs ou adjuvants qui demeurent glissants aussi longtemps que leur surface d'application n'a pas été complètement asséchée. Ce n'est qu'alors que leur pouvoir antidérapant pleinement se révèle. Aussi lui convient-il d'attendre, de surveiller l'ouvrage jusqu'à la fin de cette petite période de séchage. Autrement, il y aurait risque, pour le quidam surpris, d'accident, de chute, de pied tordu, de cheville cassée, de col du fémur brisé. Tourner le dos, avancer en marche arrière, pour défendre du regard ce qui vient d'être lavé, nettoyer en dessinant un « plan », terrain d'opération bien délimité, partir du plus éloigné vers le centre, le plus proche, depuis le milieu du pavé vers le seuil de la porte d'entrée du magasin, voilà qui ramènera la saleté « dedans », au lieu de l'évacuer, de la lessiver vers l'extérieur, « dehors ». Ce serait surtout mal garder cet espace.

Savoir de regard, de berger vigilant. Coups d'œil exercés, méthodiques. Le prendre tout sous sa protection, le couvrir et le couvrir des yeux, ce petit ouvrage, physiquement minuscule, socialement primordial, culturellement remarquable,

symboliquement : insigne ! Coucouner (cajoler) ceux qui le traversent d'une caresse de la paupière qui est propre aux brunes (« noires ») languedociennes. On en croira l'éclat exagéré par la grandiloquence coupable d'un exégète déraisonnable, mais non, c'est bien une réalité tangible et attestée d'une expérience simple : de la douceur, une tendresse, non seulement dans les yeux, mais dans les manières, plus accortes. Dans un abord plus simple, peu farouche, quoique très bien abrité d'une solide pudeur.

Ce caractère, moral, fait aussi, et, quelquefois : surtout, partie de la vie de la rue. Renoncer à tracer cette vertigineuse étoile qui est une rude caresse du sol sali, une manière de rendre le monde à une nouvelle jeunesse, en astiquant avec maestria cette entrée-ci. C'est mettre les autres riverains au défi : eux aussi auront à cœur, désormais, de garder « nickel » leur devant de porte. Que le balayeur de rue, municipal, n'ait pas à venir ici. Ou plutôt, qu'il puisse y respirer un peu, s'y adonner plus paisiblement à ses devoirs et qualifications d'homme, d'homme du monde. Quand la courette est propre... Si chacun en faisait autant, ce serait autant d'économies sur la contribution commune, mais surtout, quel gain pour les réjouissances collectives !

Il y a surtout dans ces gestes, humbles mais puissants du décapage, du décrassage et du brossage, une épopée, une procession à genoux – une vraie pénitence ? A prendre avec le sourire – à genoux, sauf à ne vouloir que se contenter de seulement survoler de loin le pavé. Une prise ou reprise, de possession du sol, du carreau, une démarcation, un parcours méthodique, une unité de figure sans péripétie, un rituel répété de lustration. Tracer son camp, son territoire sacré, son autel dédicatoire. Il est offert ou livré, aux passants : à eux de le respecter en ne le traversant pas n'importe comment. Il existe des protocoles de demande de passage, très finement élaborés, bien organisés, on le verra. La rue, par ses dispositions propres, appelle, et induit aussi, bien des comportements, chez ceux qui sentent sa vie et perçoivent son être singulier. Quelle expérience, quels savoirs y faut-il ?

Dissimulé sous les dehors sévères, austères, d'une impérieuse nécessité, physique, sanitaire, technique, économique, voire

sociologique (une obligation : que diraient les gens, pensez un peu !). Un rituel d'appropriation de ce lieu. Ces gestes permettent aussi, à travers la tâche rustique et qui rend robuste, ça maintient en forme, de sentir briller et vibrer alentour le quartier. Comme astiqué en une table sacrificielle mieux consacrée par ce lavage plus figolé. Tout émoussillé de fraîcheur matinale, de cette rosée régénératrice, buée nouvelle, nette, humidité illuminatrice, rendues plus éclatantes par la volonté et l'éclat du teint, comme si la peau rajeunissait sous l'effort. Comme si la blancheur se communiquait, du brillant des sols aux fragrances des joues toutes rosies.

Lumière du travail bien fait, qui transfigure cette femme et la distingue, dans l'humilité même, la bassesse assumée librement et joyeusement, avec entrain et gaieté, de son ouvrage. Valeur qui transcende et le pavé et son auguste modestie. L'éclairage intérieur, la beauté, la qualité, le bien fini, le travail extérieur, se transfigurent l'un en l'autre. De ce qui est heureux de briller, physiquement ou dans l'éclair des yeux de la dame, on ne sait que le recevoir dans une fraction brevissime de temps. Choc rapide, aussitôt capté, sitôt oublié, fugitif. Nulle photo ne le saisirait jamais. Célérité du regard, plongée pénétrante, fugace.

Est-ce elle, cette forme féminine entrevue ou bien celle de l'humeur de la rue elle-même ? Le lieu est ainsi fait, dit, immédiatement, dans ce geste modeste. Épopée tranquille, immuable, quotidienne, un flux rassurant. Qui, chaque jour, recommence et n'appartient qu'à elle, à celui qui sait la regarder avec amour, aménité, sans indifférence. Cet éclat disparaîtra sans sa persévérance, sans cet espace de lumière, que son art ou son imagination aménagent et inventent à chaque fois.

La rue sans elle perd son ambiance, en accueille peut-être une autre. Ou bien encore son esprit continue d'imprégner ces lieux, longtemps après qu'elle a quitté la scène visible, comme si les pierres restituaient ce qu'elles avaient enregistré.⁶⁰

« Il nous faut donc oser affirmer – à l'encontre de quelques philosophes du soupçon généralisé – que la nature existe, qu'elle se situe au point de rencontre d'une matière riche, diversifiée, et d'un homme en état de l'accueillir et de se laisser affecter par elle⁶¹ ».

Laisser vacant ce terrain exposé, pour elle, ce serait faillir à la tâche, mal maîtriser la situation, ne pas tenir bon compte des passants, voisins connus ou non, lestes et lents, maladroits ou acrobates, invalides, cannes blanches, handicapés, avec qui il convient de partager en bonne cohabitation cet espace commun, collectif, de la rue. Celle-ci reste, en effet, pendant ce temps, d'accès public, libre, en principe ou en droit. Il faut donc bien anticiper l'arrivée, voir arriver la survenue de chacun. Le rapide, le jeune, à vélo, celui qui trotte, qui court, qui n'avance qu'avec peine, en trébuchant, d'un pas incertain.

Le vélo laissera une trace rectiligne visible après le séchage, une marque à éviter. La boucle, en cas de virage ou de louvoisement, donnera au gardien-guide, perspicace lecteur des signes de piste de la rue, le sens de direction du déplacement de la bicyclette, calculé selon le rayon de braquage de cet engin. L'entrée dans la courbe est lente, ouverte (cela dépend de la force des bras, de l'équilibre à basse vitesse et de l'assurance du pilote), la sortie, serrée. La poussette des courses, ce sac à provisions, monté sur roulettes, quelquefois articulées en monte-trottoir, perfectionnement inutile, en ces rues planes, dallées, sert aux vieilles personnes, et à quelques autres, pour faire leur marché, leurs achats du matin ou de midi, ici encore, traces au sol, sillages entrecroisés.

A la fois, ce qui est nécessaire « pour » midi, et ce qui est acheté « à » midi. Le plus lent. Celui qui court et y voit très clair, l'œil partout, perçant comme celui d'un faucon crécerelle. L'hyper lucide, le fou, le gamin espiègle. Le joueur. Celui qui est déjà myope, le professeur, tâtonnant, distrait (on disait de Kant âgé qu'il ne voyait plus les embûches du pavé de sa ville, tellement il se laissait absorber en ses pensées ; la même histoire circule à propos de Kierkegaard vieillissant dont le pied bronchait au moindre obstacle), le maladroit, la grand-mère, jeune ou âgée, un peu sourde, qui commence de ne plus se reconnaître, de distinguer mal, selon l'heure et la lumière, où elle se trouve. Dans un quartier pourtant familier. Elle titube maintenant, et cette ivresse qui l'étonne la rend à la nouveauté, par l'incertitude retrouvée.

Retours au centre. Le centre ancien n'apparaît-il plus comme un centre ville ? Sa qualité « ancestrale » le donne pour déchu, dépassé,

défait d'avance. Ou encore, il n'en possède pas encore la monumentalité, la redondance architecturale, la statuaire choisie, luxueuse, à l'ornementation souvent détonante, kitsch, exubérante, devenue invisible et comme poncée par ses répétitions. Dans ses ruelles à l'atmosphère historique, plus ou moins entretenue, cultivée ou revalorisée à l'aide de signes quelquefois légers, d'autant plus discrets que leur efficacité disparaîtrait sous des dehors trop appuyés, de part et d'autre de la sinueuse, ainsi qu'il convient, « rue Droite » (comme si la ligne courbe, très courbe, était la route la plus directe toujours en pays de rugby, trait plus profond qu'il ne paraît, art de serpenter et de louvoyer), cette vertu d'histoire, d'ancienneté banale, se laisse pressentir, au ras du sol, se découvre à l'absence notable de trottoir.

L'étroitesse médiévale de ces venelles – par quelle scandaleuse arrogance l'ignorer ? Mais l'histoire se perd dans trop de passion – leur « largeur » permet à peine le passage hypothétique d'un véhicule à quatre roues « léger ». Bien des conducteurs non narbonnais hésitent à s'y engager. D'autres, présomptueux ou fonceurs (cette puissante qualité est cultivée de concert par des chauffeurs, poids lourds ou non, et par des membres du pack, quelquefois les mêmes), s'y engouffrent à leurs risques et périls, indifférents aux conséquences, sûrs d'eux et de leur capacité à s'en extraire, quel que soit, encore invisible, le paysage futur incertain qu'ils ne craignent pas d'affronter hardiment en s'engageant en ces goulots étranglés. Ils ont une forme de foi, forte et terrible, une accroche tenace, comme tranquillement teigneuse (le goût de la charge taurine, de la mêlée).

Ce faciès « centre ville » est terreur des camionnettes des livreurs, et paraîtrait interdit aux poids lourds. Il est tellement inconcevable d'ailleurs que qui que ce soit s'y engage... On a pourtant connu des téméraires qui s'y sont retrouvés coincés, incapables de ressortir, d'une marche arrière trop difficile. Ils y avaient imprudemment dirigé leur Quinze (trente ?) tonnes. A ce qui m'a été prétendu plusieurs fois. Manière de parler, galéjade ou fait véritable ? De mur à mur, pas de place pour un trottoir, même minime. Les piétons partagent ou bien tout le monde est logé au même palier et se déplace, « démocratiquement sur le même parquet », comme l'énonce malicieusement un motard, féru de gromono « trial », qui utilise un

vocabulaire d'aviateur. Les sinuosités de course plus ou moins indécises des uns, les trajectoires « rectilignes » plus ou moins heureuses des autres (qui ignorent le contre-braquage). S'engager en prenant les meilleures cordes, à moins d'encourir des raclements de caisse et rayures sévères.

Vélos, motos, cyclistes et motocyclistes ne craignent pas autant ces étroitesse pittoresques. Combien de motards, touristes confortables, de l'Europe du nord, ne vantent-ils pas ces qualités, très précieuses, de nos rues de villes anciennes (elles ne furent pas jusqu'ici bombardées et ont été ainsi préservées) du sud de la France. Alors que nous, les habitants de ces mêmes villes, nous les voyons petites, étroites, inconfortables, d'un autre âge (révolu), déclassées. Ils en détaillent abondamment et avec verve les parcours, les pièges et surprises, les bonheurs. Beaucoup d'entre eux, dans leurs périples, les recherchent tout exprès. Beaucoup d'entre les motards, dans leurs courses-promenades, les recherchent à toute force, se faisant bientôt une spécialité de connaître toutes les villes, tous les villages et bourgs qui leur offrent de tels caractères : dans le seul Hérault, Minerve, Olonzac, Puisserguier, Caussinjoûs, Lodève, Clermont-L'Hérault, Bédarieux, Boussagues, Saint Guilhem Le Désert, Brissac, Les Matelles, Lunel, Marsillargues, Lansargues, Le Cailar (en Vistrenque, ne pas confondre avec Le Caylar, sur le Larzac) et les autres Villetes du Lunéolois, Sète et le Saint-Clair, le vieux Béziers, Graissessac, Villemagne, Saint-Thibéry.

Collectionneurs d'anecdotes, de récits de hauts faits, ils glanent au passage les plus appréciables des expériences routières et sédimentent des mémoires des villes, de route en route, d'épopée en épopée. De celles où il fallut nager à travers des trombes ruisselantes. De celles où un épais brouillard effaçait le chemin de devant soi, confusion de l'indistinct. Ralentissement de la marche jusqu'à l'absurde. De leurs préférées, de celles dont ils n'emportent que de mauvaises impressions, de celles qui ont su les accueillir ou les retenir. De celles, les plus mythiques, dont ils ne retrouveront plus ni le nom, ni l'endroit, ni l'emplacement sur la carte même, comme il advient souvent en de ces ballades insouciantes. Aussi, une « grande ville » (plus grande qu'Armissan ?) comme Narbonne se doit-elle de faire sur eux la plus forte et la plus définitive des impressions, en connaissant

bien leurs attentes (une terrasse d'un abord facile et bien ensoleillée, un accès pratique pour la moto, béquillée en vue et à proximité). Elle déploiera mieux encore les atouts qu'elle possède déjà (qu'elle n'a pas tous révélés, et de loin pas). Dans l'Aude, citer toutes les villes et villages n'y suffirait pas, ceux des confins du Tarn, de la Montagne Noire, du Carcassès, du pays de Foix (Ariège), tout autour du Narbonès. De Puivert à Bize-Minervois, de Salses à Tautavel (Pyrénées-Orientales), de la haute vallée de l'Aude (elle n'appartient pas toute au même département, et est distribuée ou divisée sous les régimes « concurrents » de deux régions, Languedoc-Roussillon et Midi-Pyrénées). Couiza, Espéraza, Mouthoumet, Chalabre, Belcaire...

Un circuit « Narbonne en V.t.t. » qui ne demande qu'à voir le jour, justifiera l'installation de quelques petites balises cartographiques intelligentes, c'est-à-dire discrètes et bien disposées, le long d'un parcours qui fera l'objet, bientôt, sans doute, d'une campagne municipale d'animation du centre ville. Cette clientèle « touristique » – là n'est pas négligeable : « moderne » et sensible à la découverte tranquille de la beauté de ces sites urbains, elle se sentira mieux accueillie, et consentira à descendre de machine (un parc stationnement de toute sécurité, bien abrité du vol, réservé aux deux roues, aménagé çà et là), pour continuer la visite à pied, s'arrêter déjeuner, boire quelques verres, bien sélectionnés, des vins les plus fins, apprécier comme elle le mérite l'hospitalité des établissements hôteliers de la ville. Trikes venus de la plage proche, triporteurs (engins de livraison du passé proche, et, peut-être, du futur), tricycles à moteur, side-cars⁶², auront plus d'aisance que les quatre roues à s'y faufiler. Cette chaussée trop exigüe, comment l'élargir ? Il y faudrait démolir les trois-quarts des bâtisses, souvent les maisons les plus jolies par leur charme, qui font angle. Le passé n'avait pas encore notre moderne souci de l'alignement, et de belles maisons étaient construites, sans tenir aucunement compte des voisines (elles n'avaient donc qu'à se pousser !), ce qui laissait parfois perturber ou oublier le passage, asphyxiant quelque mesure enclavée, habitée d'un pauvre hère sans défense. Il en existe encore une de ce type, vide et inoccupée ou abandonnée selon toute évidence, peut-être condamnée à une prochaine destruction, en dépit de son intérêt, accolée... à la cathédrale Saint-Just, à l'intérieur d'une cour, dont un autre corps,

principal, de bâtiments, est temporairement occupé par des compagnons en charge d'opérations de conservation de sculptures, de restauration de peintures et autres objets d'art dans la cathédrale. Narbonne, en de certaines rues, a donc gardé cet air plus village que ville, qui fait aussi une grande partie de son charme.

Cruel dilemme. Ce serait rompre aussi avec le profil de ces quartiers, perdre un peu de leur âme par une rénovation trop bien finie. Plusieurs « pans coupés » (angles, ou pignons) remarquables ornent le vieux Narbonne. La maison s'élève en surplomb (encorbellement, oriels), dégageant une largeur de chaussée introuvable autrement, de deux mètres de hauteur (sous surplomb), à partir du pavé, toise d'homme, permettant la circulation. Exemple rue Diderot. Dilemmes cruels. Démarcations incertaines entre les passages privés et les nécessaires concessions au passage ou à la circulation publics. Il existe aussi des passages couverts, nombreux dans cité autant que dans bourg, des cours, porches.

Trop redresser, mettre aux normes, comme cela n'a déjà été fait que bien trop souvent, en un proche passé, par pure et simple destruction (on avait soigneusement laissé auparavant la bâtisse s'auto-détruire, si l'on n'y avait pas aidé), ce serait rompre encore un peu plus avec le profil qui fait la singularité de ces quartiers, perdre encore leur âme par une rénovation trop bien finie. Un certain tragique se laisse deviner au spectacle de quelques-unes de ces trouvailles (nous n'en citons pas trop, de peur d'aboutir à des effets contraires à nos vœux), qui n'a que peu à voir avec une attendrissante nostalgie, car il tient à la lourdeur imperturbable, inexorable, de machines financières qui pèsent sur ces questions de spéculation immobilière et parfois malmènent gravement les charmes d'une ville, son patrimoine le moins vénal, impalpable (rebelle à toute évaluation-expertise).

Paradoxe bien connu. Plane de sol, là se trouve le profil des terrasses les plus ensoleillées, les mieux abritées du Cers ou du Marin, se recherche la rue la plus tranquille, la plus accessible mais pacifique, à l'écart des autos. Son écho sonore est de qualité : animé, mais par une école proche, par des jeux d'enfants, libres de crier et de courir, de lancer des appels, de hurler des défis. Fendue par la médiane, elle

se divise en deux pentes, raccordées au même sillon d'un ruisseau central. A l'air libre, plus facile à balayer, cette goulotte évasée, presque plane, simple raie décline au centre de l'axe, ne se bouche jamais, et présente pour avantage de laisser exposé aux yeux de tous le détritit scandaleusement intolérable, trop massif et voyant, malodorant et puant, que quelque impudent y aurait subrepticement, et en toute malignité, traîtreusement abandonné « au milieu » (oc. « Escampé »).

Dans la recherche de son cheminement, le marcheur « pédestre » (en anglais, on le nomme « pedestrian », ce qui nous aide à revoir ce « pied droit avançant », et délivre du très académique « piéton » administratif, normatif et inodore insignifiant) doit en éviter les épiluchures. Il saute les graisseuses colles, enjambe les « pégueuses » matières, indéfinissables, qui en décorent et ponctuent momentanément ou fugacement les surfaces. Du bout du soulier, tester les parties visiblement mouillées, brillantes à l'œil. Appréhender de mille manières, gestes de prudence et de sagacité. Retenir sa course, yeux au sol. Au moins, cette élégance de semelle dénote-t-elle une éducation raffinée. Un entraînement devenu seconde nature, un habitus d'urbain, de coureur des villes expert et roué, de citadin plus ou moins « classieux » dans l'aisance de ses démarches. La diversité de ces revêtements montre ici certaines de ses principales qualités, que l'analyse de leurs inconvénients relatifs permet de faire ressortir. Changement de tapis, changement d'allures.

Le déni de ces règles du bon pied citadin, du « bon ton », choquerait et attirerait un regard foudroyant, étonné, un haussement d'épaules, un sourire, un plissement de sourcils réprobateur, une moue des lèvres, au pire une mimique de rejet, un geste obscène. La mauvaise conduite, urbaine ou morale, nouveau code social, suscite une égale réprobation spontanée. Pincement léger, mouvement imperceptible. Qui a du style, un certain respect pour soi-même, ne se vautrera pas dans la rue, ne vient pas dérapier exprès, se feutrer complaisamment le soulier dans la boue, jouissivement, s'épancher à plaisir dans une telle mal-séance. Ce jeu est abandonné à quelque introuvable gamin hors d'âge, surgi, fantôme, des années quarante ou cinquante. Façon Doisneau. Du temps où le bitume était exceptionnel, la rue boueuse, caillouteuse, creusée et ornée de flaques,

de profonds sillons, d'un sol si inégal que les clous décoraient toutes les semelles, alors, de leurs « mouches » de fer. Seule alternative salvatrice aux hypocrites argiles : les pavés de basalte, noir ou gris, où les clous sonnaient et dérapaient.

Les lourds brodequins de cuir riveté et triple couture (« norvégienne », peau graissée au phoque, au pied de Bœuf), travail de bottier, de cordonnier, devaient tenir bon en toute circonstance, et aider à traverser tous les ruisseaux, à sauter de caillou en caillou. Il fallait bien s'accrocher aux pierres, rares et appréciées comme points d'arrimage, dans des terrains glissants et gluants : les clous, les aspérités aiguës des « mouches » y parvenaient et raccrochaient les semelles de cuir, détremées et saturées d'eau, au reste de la tige, en cas de gros orage, au temps où les graisses sont encore des produits de base, indispensables, quoique coûteuses, à une tenue de ville bien composée. Les cultures de la cavalerie se continuent, très changées, pourtant les mêmes, chez les amateurs d'équitation, bottiers, selliers, bourreliers, forgerons... et nous savons que Narbonne a ses écuries, ses haras (ils ne méritent peut-être pas encore tout à fait ce nom prestigieux). Ses chevaux. Ses basses-cours, ses chèvres, moutons, cochons, et quelques chiens errants, comme en tous les pays de chasseurs du Midi, où, toujours (bien que cela reste rare), quelque limier se perd et ne retrouve plus son maître.

De la surface au maintien de l'équilibre. Elles n'allaient pas sans danger, ces rues fangeuses, pour la propreté des bas de pantalons ou pour l'intégrité de leurs tissus exposée à de folles lacérations. Les molletières n'étaient pas loin, les pantalons de golf d'avant la guerre de 39-40, que l'on admire encore sous le crayon de Hergé (Tintin). Il fallait bien se tenir pour affronter des terrains si inconfortables qui développaient les aplombs et forçaient à des équilibres qui tempéraient naturellement les impétuosité les plus indomptables. L'agilité de pied façonnait ces caractères, spontanément emportés, follement inconscients, capables de réactions vives, à proportion des risques qu'ils s'étaient accoutumés de prendre à chaque pas, des écarts soudains qu'ils se permettaient sans fléchir ni mollir. Les embûches et retenues des mauvais chemins soulignaient le billard des bons. En sortant des pires, on se relâchait, on accélérât sans s'en rendre compte, si heureux, exultant, en plein bonheur. Cette généalogie des

pieds chaussés se transmet et continue en celle des pneumatiques des autos, gomme tendre ou dure, accroche souple ou raide. N'est pas si innocente, bien qu'oubliée des études, sauf peut-être de quelques-unes des plus confidentielles ?

Aujourd'hui, tel un billard traître, le pavé luit trop vivement, serait un peu parisien que je n'en serais pas étonné plus que ça. La relation avec « sa » ville est celle de ce contact, de cette glu, de cette colleuse argile, de la terre-terroir élémentaire. Des représentations et des savoirs, qui se développent à partir d'elles. Au débouché de la place de l'hôtel de Ville, les trottoirs délimitent à nouveau les espaces de la chaussée que les voitures doivent laisser libres, que leurs pneus ne caresseront pas. Leur stationnement se fera en respectant le relief, par force, sous la contrainte de la hauteur de la marche de la bordure ou de son nez. Dilemme : trop haute, elle forme barrière aux piétons, les plus âgés surtout, qui ne la distinguent guère, et trébuchent. Trop basse ou insuffisamment élevée, elle n'empêchera pas l'entrée des autos-ventouses, « centaures abêtis », me dit une vendeuse élégante éprise de ses classiques, un rien hautaine.

Une borne de fonte ou pierre plantée, entrave le passage, mais surprend un promeneur, mal voyant ou rêveur, qui vient y coincer son tibia et s'aplatit de tout son long. Heureusement, le fémur est solide. Une petite contusion, un ou deux bleus et puis rien. Traverser la place dépend de la circulation et des obstacles du sol. Autrefois, il n'y avait pas toutes ces voitures.⁶³ Puis, elle en fut toute remplie. C'est que la place était propice alors aux rassemblements et ne ressemblait pas à une « casse mal rangée, un entassement, comme le cône d'un éboulis » (entretien avec un rochassier poète, passant émérite).

La flânerie, un petit air de sans-souci, que l'aménageur tendrait à oublier sous la pression des urgences, du devoir sacré à accomplir coûte que coûte. Ou vaille que vaille ? Dont l'ouvrier, lui, garde une certaine conscience ou perception, en assistant directement, en tant qu'acteur impliqué, à la mise en oeuvre des plans qu'il ne conçoit jamais, mais toujours obéissant, qu'il réalise, « les yeux fermés », docilement attentionné (il n'en pense pas moins). L'usant travail de chaque jour en effacera les effluves, pour progressivement en coucher les sentiments, en aplanir les doutes, dissoudre les intuitions fugaces,

lumineuses mais, comme l'erreur, mortelles, éphémères et passagères. Ces illuminations fugitives, toxiques, délétères, leur ardeur soudain enflamme un esprit trop fiévreux, qui ne pourra bientôt plus se délivrer de ces emprises artificieuses. Ou alors, il devra se rendre endurci, fermé, bardé de certitudes toujours un peu illusoire. C'était notre prétention d'en retenir ici quelque'une, sous le couvert et la pleine autorité de nos observations conjointes, remarques recroisées. Analyses imparfaites, fragmentaires, certes, mais entérinées, et confirmées, de dits, de confidences, d'entretiens, de paroles de doute, précieuses car rarement sereinement entendues.

Filtrées le plus souvent, tellement sévèrement : qu'en reste-t-il ? Les distances sociales, et les ombres des pouvoirs seraient-elles si grandes et si incoercibles ? Retour nécessaire, complément à nos sens et à notre jugement, trop peu cultivés de tous ces actifs techniciens, habiles ingénieurs, que nous sommes, forts de notre volubilité même et absorbés en nos chicaniers ouvrages. Obnubilés de nos intenable esprit de prévision (jamais si prenant que lorsque impossible à concrétiser) et responsabilités. De leurs compromis, divergences, richesse des points de vue les plus contrastés ou opposés. Cette ville, on se demande s'ils l'habitent ! Cette dame a voulu nous provoquer ou passer le message avec son franc-parler. En confiance, ce n'est pas pour critiquer, c'est si difficile de faire remonter nos remarques, impressions, demandes. Ils doivent bien organiser le service, et, pour ça, on le comprend bien, il leur faut bien prendre des décisions. Toutes des compromis, et c'est bien difficile. Mais, il y a quand même tant de choses simples, qui passent à côté, et on ne sait vraiment pas comment le faire savoir, à qui le dire, où s'adresser. Plus il y a de lieux d'accueil, de ressource, plus on est perdu !

Comme souvent, le discours dévie sur les réseaux de communication, de circulation de l'information, roule en rumeur, dégénère en bruit de couloir ou d'arrière-cour. La ville, les fameuses intentions d'authenticité, se désincarnent de plus en plus, c'en est vertigineux, la ville est oubliée, engloutie, ses révélations intimes, tant attendues, s'évanouissent et disparaissent dans les lointains inaccessibles. Et le propos convenu, conformiste dans son évidence incontestable, fait un retour remarqué par où on ne l'attendait plus.

« Tous croient entendre mieux l'usager. Il y en aura toujours un, des mieux informés, pour propager qu'il ne sait rien, que personne ne le tient au courant. Certains croient devoir et pouvoir entendre l'usager, nous le savons bien, mais l'un pense ceci, l'autre, cela, et il est rare que l'on parvienne à cumuler ensemble tout ce qui pourra tenir lieu de raison dans tout ça ».

Les 89 à l'ombre. Quittons la place de l'hôtel de Ville, le trottoir le long du grand magasin (1900, « Art Nouveau », ou « Nouille » ? Style Samaritaine, à Paris ou Pavillon de Baltard), aborder le cours (de la République), qui porte des immeubles aux façades cossues, bien exposées, plein sud, au soleil, du matin au couchant. S'engager sous son ombrage, une longue allée de platanes, en hiver dépourvus de toute feuille, nus, le long de ce « canal » de la Robine : la Promenade des Barques.

Ombrage, il le reste, aux habitués, qui le revoient simultanément sur-imprimé, toutes saisons confondues, superposées dans une image unique, qui sur-impressionne en un souvenir ultra précis mais feuilleté, des données sensorielles mémorisées, passées au crible de la déraison sensible, décalquées et enregistrées, tel quel, au plus vif. Cette ombre existe donc bien, même par temps de pluie, où l'on présente l'avenue, la perspective de l'allée, en disant, sans jeu de mot, en été on s'y promène... Cet endroit n'est qu'ensoleillé, même aux jours de vent du Nord. C'est là, voici l'une des lumières de cette ville, l'une de ses échappées. L'ombre est aussi affaire de mémoire, de construction symbolique collective de la réalité⁶⁴ ici en pays méditerranéen. Passerelle piétonne qui saute la Robine à pied sec. Escaliers confortables, sur la berge, de chaque côté, massifs fleuris. La ville se donne ici elle-même en spectacle, se mire dans la Robine et dans les yeux des badauds. Sur ces quais qui les attirent, ils revivent un cinéma de folklore, quelques S.d.f. se font contrôler par une patrouille, leur tranquille discrétion s'en trouve récompensée. Cette avenue est un promontoire. Chacun saisit du premier coup d'œil ce qui se passe en contrebas, sur les quais. Drame ou scène pittoresque, le chaland guette, s'intéresse, se passionne facilement pour une algarade sans intérêt aucun, sinon de passer le temps. C'est cela le boulevard. Une mentalité boulevardière qui a soudé bien des pays, un esprit commun des villes.

Les touristes la confondent avec Perpignan, qui, à part le fleuve (on le nomme « La Têt », puissant, inconstant, impétueux, il cristallise bien des images « viriles »), a aussi ses quais : Vauban, Balto, enfilades (comme à Narbonne) de places : de la Résistance, du Castillet, Arago. Ils cherchent à Béziers un équivalent de ce qui est resté en leurs yeux, le long des aménagements des rives de l'Orb, vers les Neuf Ecluses, Tabarka, route de Murviel, quai de l'Orb, Av. Joseph Lazare, route de Valras-Sérignan. D'instinct ? Point. De mémoire : visuelle, auditive, olfactive. Le paysage est charnel, sensuel, matériel au sens le plus sensible de ce mot. Ainsi disent ces correspondances. Profils de tête, paysages inimitables mais superposables par la pérégrination de l'un à l'autre.

Ceux qui se contentent de traverser ces lieux en les longeant, sans entrer à pied dans les quartiers de la vieille ville, Cité et Bourg, ne voient pas et ne connaîtront pas cette antique enceinte, ces tracés étroits, ces maisons basses, jetées de part et d'autre, à la diable, tout autour, ou au bord de ruelles tournicotantes. Ils traquent un paysage qui ressemble à ces longs quais. Nulle part, ailleurs, ne se retrouve un tel Pont (« des Marchands »). Un édifice digne de rivaliser avec le célèbre Ponte Vecchio des loges des confréries florentines, s'il fallait trouver à tout prix une référence, toujours irrévérencieuse pour quelqu'un. De telles merveilles resteront introuvables aux mêmes curieux à Montpellier, malgré les modernes efforts d'aménagement du Lez, à Antigone, et bientôt, Port Marianne (qu'étudie attentivement l'anthropologue Anna Zysman⁶⁵), que prolonge, sur l'aval, Port Ariane, à Lattes-Lattara, le port antique, qui se dote d'un port plaisancier de marinas ultramoderne.

Narbonne, ville de grand fleuve, égale d'Arles, d'Avignon, de Vienne, de Lyon. Le long de la Robine, tout est propre, embelli de réverbères choisis pour leur allure, leur air intemporel, très « patrimoine » : un « modèle-type » de réverbère, plus vrai – plus parisien, ou plus lyonnais ? – que nature (le réverbère « rouge »). De nuit, avec la brume d'automne, on se croira en Normandie, au Havre. Sur le canal Saint-Martin (à Paris). Ni trop moderne, ni archaïque. Difficile à choisir, un réverbère ou lampadaire. Mât, poteau, lampe, réflecteur... Y en avait-il, historiquement, ici, en 1900, en 1930 ?

Lumignon, torche, aux résines, au phosphore, au gaz, électrique, halogène, krypton, sodium...

L'esprit récapitule et spéculé ou bien ne capte plus les désignations techniques, dont il a perdu le culte interminable, obsédant, toujours imparfait. Se laisse, surtout, aller. La ville est plaisir, quand elle n'est pas souffrance. Qu'importe alors tel ou tel élément du décor ? Que pèse-t-il exactement face aux échappées, aux respirations de la ville, à ses étreintes ? Aux enfoncements qui attirent ou repoussent, aux coins sombres, que l'on méconnaît et fuit, que l'on frôle ? Le centre retient et capture, il incarne des origines et des hauts lieux, des lieux morts et aujourd'hui dépassés. Le spectacle, en effet, sous le regard que lui portent nos yeux, ne demeure pas innocemment reclus, englué dans sa matérialité insensible et insignifiante. L'allure de ce cours en est décidément plus citadine que celle du vieux centre, celui des rues médiévales, « ruelles ». Ce dernier terme les dénigre, et n'empêche pas d'y goûter une clémence des vents cassés par leurs proportions, d'y déguster des cagnards ménagés de bornes servant d'appui, de siège de repos, de protection aux angles fragiles (menacés des essieux autrefois pointus, lourdement ferrés, des chariots lourds, qui entraînaient toute la bâtisse, sur la lancée), arêtes de maisons l'une de l'autre trop rapprochées.

L'air de la Robine, ce dégagement renvoie au large, apporte la brise marine, la Largade (et le Sirocco saharien, à ses heures). Il faut composer la démarche, l'accommoder à la visée de ce long cours, allonger et régler son pas. Boulevard, allée rectiligne, sols bien égalisés. Les yeux se lèvent plus facilement, les fronts prennent un pli plus décontracté. La tête est moins concentrée, moins baissée que dans les venelles, où, sans cesse, elle doit aller et venir, balayer de l'œil les parois qui se rapprochent. La marche doit suivre une autre discipline de cheminement, une stratégie corporelle plus tenue, en raison des dimensions mêmes de ce théâtre ou terrain. A tout moment, quelqu'un risque de surgir du renfoncement d'une porte, de quitter en courant le porche bas, de vous sauter involontairement au visage (on dit ici : « mordre l'œil »). A cause de ces dispositions même, ce centre est particulièrement pacifique et tranquille. Il incite à la paix. Se fait matériellement convivial, propice à l'épanouissement d'une

convivence plus sereine, bonhomme, qui ne doit cependant pas leurrer.

Il n'y a pas là de sentiments de sécurité, mais les caractères et qualités physiques et moraux d'une « petite » ville, ses charmes à reconnaître de nouveau ou re-découvrir. Rares, introuvables, uniques. Le pas se met à l'Amble. Élancé, léger, calme ou apprêté, sautillant, virevoltant, hésitant ou volontaire. Quelque téméraire s'affalera au sol, pour avoir voulu oser une accélération aux limites de l'adhérence de ses crêpes de talon. Le jour est pluvieux, baigné d'une petite bruine tenace, traîtresse. La glissade éveille un moment des regards surpris, intrigués, vite rassurés. L'imperméable en reste taché, d'une grande estafilade, au dos. Penser au grain plus raboteux, grumeleux, à des surfaces moins miroirs, moins polies, plus anti-glisse. Ou encore, faut-il perfectionner les semelles ? La mode vestimentaire du tout-terrain se multiplie, s'approfondit. Désert, Montagne, Ballade. Dans les devantures, mais aussi sur les dos et les pieds, selon, des gens qui arpentent, chacun suivant son allure, son style de démarche, à sa façon propre, la ville. Les lignes de chaussures de sport « urbain », itou, mi chausson de marathon, mi escarpin (quand il ne s'agit pas de charentaises ou de babouches).

« Ces patinoires si bien apprêtées achèvent bien les vieilles dames agiles, comme moi, qui suis restée si leste ! »

Aux limites du centre, c'est encore le centre... Dans les quartiers plus nouveaux et « modernes » des lotissements plus récents, au-delà du Boulevard du bon Docteur Ferroul, là, les trottoirs sont à nouveau de mise. Devant les alignements des maisonnettes et villas, un urbanisme « nord européen » s'est exercé, maintenant depuis longtemps partie intégrante de ce paysage, et devenu narbonnais, comme tout le reste. Le faciès ancien, plus méditerranéen (et, ici même, aragonais ou andalou), s'est estompé. Le modèle en est celui de la maison rurale. Depuis la rue, s'éclaire la vaste ouverture d'un haut porche mystérieusement voûté, tout encombré de nids d'hirondelles, acrobatiquement pendus en ce plafond élevé tout garni de toiles d'araignées vénérables en contre-jour. Cette noble « porte » (portail) ouvre l'accès à la cour, souvent égayée du ruisselet tout gargouillant et glougloutant de la fraîche fontaine continue, dont

l'orbe du jet presque vertical retombe en gouttelettes, mélodieux murmure en la très musicale résonance d'une large vasque de roche pleine, au rythme syncopé d'une irrégulière pression de l'eau jaillissante. Murs de pierres, proprement jointoyées, génoises de triple rangée, au ras de la toiture de tuile canale ou romaine, sur un étage au-dessus de la remise et de l'écurie⁶⁶. Ce modèle-type reste aujourd'hui peu représenté, mais toujours discernable de ci de là. Il reste peu visible par sa discrétion elle-même et il faut de surcroît le mériter par une attente et une patience inaltérables comme les siennes, qualités propres à cette modeste audace même qui donnera le droit impudent de forcer un peu sa discrétion et de passer outre ses gardes. On le rencontre cependant encore, plus souvent dans Bourg que dans Cité. Avec le temps, ces distinctions présumées savantes n'intéressent même plus les guides agréés qui initient l'amateur aux beautés et Curiosa de la ville de Narbonne. Tout pris et enserrés, inhibés en les interdits multiples que compose en leurs réglementations internes plus la crainte que la prudence, plus la protection de privilèges que le Droit. Oubliant vite, avec leurs visiteurs, combien cette cité, capitale viticole soudain enrichie, fut construite par des viticulteurs, paysans et éleveurs de moutons, chèvres, ânes, mulets, chevaux, manouvriers,⁶⁷ mésadiers, journaliers, baïles ou baïles bergers.⁶⁸ Ces origines sont trop modestes, si peu prestigieuses, et ne flatteraient plus le chaland, qui doit être mieux flatté, complimenté, le vaniteux personnage, et abreuvé de plus copieuses grandeurs et merveilles. « Borrats » à Bram d'Aude, « Ramonets » en Narbonès et en Biterrois (ibid., p.32-34), « Païres » en Sommiérois, Vistrenque, en Vaunage et dans les autres cantons du Gard. Ils ne savent plus redire qu'elle fut si bien embellie, et décorée beau, par des maçons espagnols, catalans, italiens. Plus récemment, pieds-noirs de toutes anciennes origines, d'avant l'Algérie, le Maroc ou la Tunisie : venus en Afrique et de là en pays narbonnais, de Majorque, d'Aragon, mais aussi d'Alsace, des vallées des Alpes (vaudois du Queyras, de Freissinières, de Vallouise), de la Montagne Noire, des Pyrénées, du Béarn, des pays basques, de l'Andalousie, de la Corse, de la Sicile, des Pouilles, de la Basilicate, de la Calabre...), algérois, oranais, constantinois, « harkis » de Sidi bel Abbès, Tlemcen, Médéa, Titteri, Tizi-Ouzou, de la Mitidja, des Aurès, des suds marocains, sahariens, de l'Anti-Atlas, de la Vallée du grand fleuve Dra, tunisiens de Kairouan ou de Carthage.

Ces humbles ont toujours leur grandeur, à moins de vouloir délibérément en perdre le sens et l'estime. Font-ils un trop piètre modèle ? N'ont-ils pas fait de ce pays ce qu'il est devenu grâce à eux surtout, à leur abnégation, à leurs renoncements, mais aussi leurs rêves et créations de toutes sortes ? Celles des galéjades populaires, des jeux et divertissements, danses et chansons, gourmandises, mignardises, tours et facéties, charmes et parades de séduction, mais aussi tours de main, manières d'être (et point de seulement faire ou produire, ô funeste oublieux productivisme ! Liberticide, mortifère Thanatos, toi qui éteins les sens flamboyants des sensualités prolétaires exubérantes), valeurs, esthétiques et éthiques, dont nous ne devrions jamais perdre les fils, au lieu de nous y emmêler à plaisir, et de nous y perdre nous-mêmes.

Le caractère méditerranéen était gommé par les enrichis de la vigne, fin XIX^{ème} : il faisait trop peuple, il fallait se distinguer de ce mauvais genre, trop « pagès » (paysan). Il sera retrouvé, façon post-moderne, touristique. Le confort « moderne », des techniques plus perfectionnées des temps nouveaux (1900-1930), avec l'attraction des modèles des grandes cités ou capitales-phares européennes, Vienne, Londres, Amsterdam, supplante ce lustre antique ou romantique d'allure plus italienne. Récupéré des modes, de l'esthétique nouvelle. La romanité en vogue (la latinité en composa un autre registre conservateur, digéra l'histoire en un autre régime spirituel) faisait bon ménage avec l'éloge obligé des techniques agronomiques et gastronomiques latines, voire grecques et même étrusques ou phéniciennes, dont il fallait retrouver ici les lointaines traces, très immédiatement visibles à des yeux ranimés de ces charismes érudits (la science de cour de l'époque avait ses poncifs obligés, comme, certainement, la nôtre connaît les siennes). Muséalisation qui est encore aujourd'hui un enjeu de taille pour une promotion sociale moderne et actuelle efficace.

Narbonne d'alors ne semble pas s'être endormie sur son passé de vieilles pierres. Les exhume, mais par une sorte de dévotion dérisoire, avec désinvolture et humour, auto-ironie. Sans mépris ni grandiloquence. On n'est pas ici à Marseille, ni à Perpignan. Ni non plus à Mèze, Agde, Marseillan, Bouzigues, Collioure, Banyuls, Port-Vendres, localités d'antique fondation et hellénistiques par leur fonds

primitif, quasi imperceptible, aujourd'hui, de civilisation. Narbonne ne se veut pas vitrine touristique, ni ville antique, malgré quelques concessions disparates et divergentes à cette double contradiction paradoxale qui est un petit fragment de son drame le plus localement politique. Cela fait toujours archaïque, vieux et triste, ce patrimoine trop controversé, paraît-il. Retenue du verbe et du cœur, loyauté et humour, du caractère et de l'énergie, les vertus sont robustes et fines, telles qu'on en cultive le tact et la poigne, le poids et la vitesse, par exemple au rugby : esquives et puissance, travail de groupe, jeux collectifs, stratégies, cuisse et épaule, grand cœur et fine intelligence.

L'esprit fut expéditif, impérieux à jouir, aux temps de la belle spéculation de l'abondance viticole (1850-1870 et 1880-1890, les âges d'or du Vin), amoureux et enjoué, dédaigneux de toutes ces vieilleries, patriotardes ou patrimoniales confondues (un chauvinisme étroitement narbonnais de courte vue se nourrissait en sous-main d'un anti-chauvinisme de surface, feint, d'une opportunité de posture), et souverain : de nombreux petits propriétaires se sont embourgeoisés, ont acquis une maison en ville ou un terrain pour y bâtir selon leur rêve, développer un commerce. Ces villas et maisons (quelques-unes sont Kitsch, d'autres de style chalet) remplissent la ville « moderne » d'aujourd'hui. On y vécut heureux, en claquant sa fortune par tous les bouts, aux temps dorés de la flambée des prix des vins et de leurs revenus plus que confortables. Cette ville eut ses flambeurs, ses débauchés, ses esthètes, comme une Byzance méridionale ou orientale ses titubants et raffinés turbulents Sybarites. On ne regardait à aucune dépense, avec une générosité et une prodigalité bien languedociennes. Un sens de soi et de la fête, la belle vie d'une bombance collective exubérante mais très douce aussi. Non le bruit d'un tintamarre sans âme et sans hauteur de vue, mais la forte et fine, discrète musicalité d'une joviale poétique, toute de retenue et de grâce, d'amour des arts et des lettres. Les trottoirs bordent donc ces rues, qui furent de simples allées de terre ou encore tracées aux dépens de jardinets, vergers ou vignes, sur cette plaine. Mais Narbonne n'est pas la ville d'une uniforme platitude, tout au contraire. On y connaît vite des montées, des descentes, des plats montants, des plans inclinés aux pentes diverses. Contrastes et surprises.

Sur le coteau caillouteux – de nord ou nord-ouest, là où ne pousse plus l'olivier, rigueur micro-climatique ou pauvreté des sols ? – on avait dû tracer autrefois de forts fossés, profonds, pour les écoulements des pluviées, rigoles le long d'un talus (formant une berge) tout complanté d'arbres. Cet ancien travail paysan, de force, par endroit, subsiste toujours, n'a pas encore été terrassé, démoli, aplani, urbanisé. La ville exulte ou meurt, tour à tour. La ville exulte en ces creux buissonnants ou s'en va y mourir, tour à tour ou simultanément. Paradoxes et mouvements de transformation : les fêtes comptaient beaucoup plus que leurs décors nouveaux, qui ne pouvaient pas tout remplacer d'un seul coup. Les anciens faciès, reliquats de fêtes oubliées, continuaient pour longtemps de cohabiter avec les nouveaux lieux élus.

Les dancings, le théâtre, le cinéma, avaient besoin, pour que leur nouveauté resplendisse et brille, de la subsistance des styles anciens, sans lesquels l'affirmation inédite n'avait plus de support comparatif, son plus nécessaire repoussoir. Ce mélange de neuf et de vieux, cet accord communément entendu de tous, mais insensible et si difficile à décrire de près, imprègne en permanence les représentations de la ville, entrecoupées de tels modèles, « idéologiques » plutôt que conscients, préfabriqués et passablement panurgiques : on en était. La ville ancienne est dépecée, symboliquement mise à mal, à mort, que nous resplendissions ensemble en cette curée sans pitié ni nuance, par un antique rituel et d'initiatique sacrifice d'un très mythique passé, où déni et reconnaissance si intimement ou indistinctement se confondent.

Si les lectures (commentaires et ressentis) de la ville sont aussi innombrables que les habitants et passants inconnus sont nombreux à la parcourir, la rêver, la contempler, l'admirer, l'oublier (argument herméneutique en faveur d'une appréhension interminable et d'une représentation infinie, incalculable), quelles perceptions en renouvellent-elles les contenus ? Une ville au pied levé, trébucher et tanguer. Quels désordres imprévisibles les transmutent-ils, au fil d'intentionnalités réputées indétectables ? Là où s'arrête le trottoir cesserait alors la ville. Le pied prisonnier d'un sol à nouveau meuble ou poussiéreux, selon la saison, se rebelle, glisse et se dérobe, roule de travers, se casse, attire à lui et au sol l'ensemble de l'attention, qu'il

capte toute, interruption brutale de la rêverie confortable. Brusque retour à la terre, à soi-même. Il faut redescendre, regagner la nature, renaître en la première valeur ou réalité humaine, celle de la marche, pieds nus. Ressouvenances d'archaïsmes, inscrits au corps. Ineffaçables ou ineffables, si vite parus, aussitôt évanouis.

La chaussure trop « ville », de chevreau fin, se montre ici fragile, vite inadaptée. Sa semelle de cuir dérape sur chaque gravillon de ce demi fossé mal terrassé, inégal, érodé, caillouteux, creusé de ruisseaux. Sur les Barques, descendre ainsi du Cours des 89 pour s'approcher de l'eau de la « Robine ». Ce beau canal ne devrait jamais recevoir ce nom, trop diminutif pour lui, puisque ce fut, et reste, dans l'inconscient narbonnais, l'antique « Atax », le fleuve auguste, l'Aude, détourné vers Coursan et Fleury d'Aude par les crues catastrophiques de 1320. Car Robine n'est pas le féminin d'un robin, et veut dire petit canal, canalet. Ce fleuve perdu, divisé, est toujours là, en ces quais monumentaux. Puissance envahissante de l'eau, qui assaille en trempant les pieds à travers les mocassins, qui se regroupe, officiellement monumentalisée, canalisée, guidée et alignée le long de ces quais, qu'elle peut toujours, virtuellement, couvrir, noyer, baigner, submerger. Cette démarche inhabituelle, descendre le long du talus, en une dévalade en diagonale, ne convient d'ailleurs qu'au pêcheur, qui choisit où descendre sans passer par les priorités stratégiques de quelque commun promeneur. Ce dernier pensera plus à préserver ses semelles, ou entrera dans de tout autres considérations, de pente, de fatigue, de facilité de terrain. Ce tout-terrain téméraire, c'est celui du pêcheur, et encore ! Que viendrait-il pêcher en pleine ville ?

Ou bien, celui de quelque individu, suspect et reconnaissable par sa route de travers, justement, ahanante et titubante, sorte de chemineau, biffin, vagabond, galérien, mendiant, clochard, qui ne distingue plus son sentier de celui d'une marche raisonnable et honnête. Il confond son erre avec une divagation, sans cap, sillage informe qu'il ne sait plus guider que de manière aléatoire. Il est comme devenu plus fluide, à force de vivre sous les ponts, dans les ruisseaux. Il veut se fondre ici, s'absorber comme une boue trouble dans les choses, s'y incruster, ce que, d'ailleurs, lui reproche effectivement (et contre ses meilleures intentions les plus morales) la maréchaussée, devenir aussi inoffensif et tranquille que l'une

justement d'entre elles, ces inertes. S'y identifier, devenir maintenant cet objet comme en personne, celui même qu'il se sent très exactement devenu dans le regard sans humanité de si nombreux passants soupçonneux, souverainement indifférents, dont la sur-occupation feinte le voue à une léthargie encore accrue d'autant. Gagner, à ce jeu, le privilège et la dignité de cet être de « chose » toute matérielle, aussi neutre et impartiale que respectée dans une humilité qu'ils ont perdue, eux qui sont tous des Don Quichotte, égarés, à côté, alors que lui demeure, forcément.⁶⁹ Son humanité respire de nouveau dans cette grisaille qu'il quête humblement, à moins qu'il ne s'en révolte, par un subit retournement qui le surprend lui-même. Celui-là ne fera plus de différence entre un itinéraire réfléchi, encadré d'une tenue attentive et alerte, soucieux d'une précautionneuse maîtrise esthétique et morale, et l'errance, la dérive chaloupée qu'il a désormais adoptée pour sienne.

Il ne marche plus droit du tout, parce que trop rarement, et évite, de ce fait, le boulevard, où il s'incruste. Il ne s'y inscrit plus qu'irrévérencieusement. Il ne s'y promène pas, ne s'y rend que pour mendier. Pour attendre d'en être chassé. Tellement il est vrai que le cours reste aménagé pour la promenade, un style de vie devenu un style de construction, terrassement savant, jardinage urbain. Ce vagabond chaloupe au contraire. Démarche qu'il croit gracieuse, souple et inspirée. Mais aussi, conscience de soi qui devient ainsi visible. Tant le corps donne à voir. Révèle, plus ou moins artistiquement, délibérément ou volontairement, l'esprit. Ôter cette spiritualité des gestes et l'invisible éclate aux yeux : l'humanité est visiblement « spirituelle ».⁷⁰

« Ensuite, le corps, dans ses mouvements, peut sans doute exprimer des processus spirituels, voire même aussi bien que le visage. Mais le visage est le seul lieu où ils se concrétisent en formations stables, une fois pour toutes révélatrices du psychisme. Cette beauté fluide que nous appelons la grâce, il faut bien qu'elle se reproduise à chaque fois, dans le geste de la main, dans l'inclinaison du buste ou la légèreté des pas, jamais elle ne laisse aucune forme durable qui cristalliserait en soi le mouvement individuel. Dans le visage au contraire, ces agitations qui caractérisent un individu : haine ou anxiété, sourire de mansuétude ou recherche inquiète d'un profit, et

bien d'autres choses encore, impriment des traits qui demeurent; l'expression contenue dans le mouvement se dépose ici seulement, en tant qu'expression du caractère permanent.⁷¹ »

En orient, un tel homme « perdu » serait honoré, tenu pour un saint et respecté, nourri, abreuvé largement, mais surtout considéré. Cependant, l'Inde a ses intouchables, et nous avons les nôtres, déjà mis en exergue et analysés précédemment.⁷² En Inde, son statut de Saddhu, de sage, maître, enseignant, retiré du monde, est du rang le plus élevé, au comble de la dévotion et de la noblesse, dans la démarche de vie, l'esprit, dans un égal mépris de souverain détachement loin des apparences trompeuses. Sa pauvreté, l'affirmation de sa dignité et de sa valeur personnelle, indépendante de tout acquis, des trésors supérieurs de son être « intérieur », visible et invisible.⁷³

« Or, aussitôt qu'il le fait » – (qu'il réfléchit) – « par-delà le monde même et par-delà ce qui n'est qu'« en nous », par-delà l'être en soi et l'être pour nous, une troisième dimension semble s'ouvrir, où leur discordance s'abolit. Par la conversion réflexive, percevoir et imaginer ne sont plus que deux manières de penser. De la vision et du sentir, on ne retient plus que ce qui les anime et les soutient indubitablement, la pure pensée de voir ou de sentir, et il est possible de décrire cette pensée-là, de montrer qu'elle est faite d'une corrélation rigoureuse entre mon exploration du monde et les réponses sensorielles qu'elle suscite⁷⁴ ».

Merleau-Ponty parle ici de « la foi perceptive et (de) la réflexion », où l'on observe comment interagissent en nous, dans l'« exploration du monde » (qui « suscite » les « réponses sensorielles » ad hoc), la vigilance et l'alerte, l'ondulatoire, l'alternance, de l'inconscience confortable et des fulgurances des mises en présence « mécaniques ». Tant le monde est en paix quand il peut être oublié dans une communion heureuse, en confrontation s'il est exposé et en danger, au contraire, lorsque ses urgences s'imposent brutalement, sans rémission ni répit. Car la foi suppose la sérénité, le pouvoir de croire qu'entre deux instants, la même perception sera restée identique à elle-même, stable, inchangée. Aussi l'auteur note-t-il, par

précaution et anticipation, que cette foi suppose aussi le doute, cette certitude, l'incertitude. « La croyance et l'incrédulité », dit-il, sont liées.

« Disons-nous donc qu'il y a un regard du dedans, un troisième œil qui voit les tableaux et même les images mentales, comme on a parlé d'une troisième oreille qui saisit les messages du dehors à travers la rumeur qu'ils soulèvent en nous ? A quoi bon, quand toute l'affaire est de comprendre que nos yeux de chair sont déjà beaucoup plus que des récepteurs pour des lumières, les couleurs et les lignes : des ordinateurs du monde, qui ont le don du visible, comme on dit que l'homme inspiré a le don des langues », écrit encore Merleau-Ponty.⁷⁵

Le mot employé ici — en 1960 ! — « ordinateur », connote le pouvoir de dénombrement, de recension, d'inventaire, de description, de balayage du paysage, de reprise symbolique, de possession, du monde immédiat. De re-croisement, redoublement, des sens et du sens, qui assurent et arriment ensemble, perception et pensée, corps aimant, pensant et souffrant, et esprit transcendant, sublime, débordant. Déliés et liés l'un à l'autre. Il n'y a pas ici de regard « pur », mais l'action indépendante d'un psychisme, directe, projection qui est aussi adhésion et choix (jugement). Cette computation, cette réflexion, sont « culture », déconstruction-construction symboliques de cet univers restreint, de ce lieu, de cette « conscience effectivante » en lui. Ces remarques ne peuvent qu'être ici trop rapides. Lire les visages, et déceler sur ceux des passants réprouvés, S.d.f., l'effet des lectures mortifères qui leur sont adressées quotidiennement par tous ceux qui ne leur délèguent que du mépris. Regards « neutres » qui tuent. Inhumains confins. Tantôt involontaires et tantôt délibérés.

Dire ce que les visages expriment de bien des manières : les souffrances de l'âme et les recherches, en esprit, de leurs titulaires, il reste à le montrer encore. Qu'enfin, selon les valorisations sociales ou culturelles, les valeurs attachées à tel ou tel « signe » du comportement urbain, public, du « déguisement » ou du costume, de la tenue vestimentaire, celles des signes extérieurs de propreté ou des soins corporels décelables demeurent indiscutablement présentes, concrètement constatables.⁷⁶ Ces éléments de la description, ou ces images des individus sont, dans le cas des S.d.f., au cœur des obsessions de ceux qui cherchent à devenir auprès d'eux des recours,

et d'abord ceux qui, s'en sortant eux-mêmes, deviennent capables d'aider, d'accompagner de son accueil ou de son écoute tel ou tel frère-compagnon. Cette physiognomonie ordinaire, quotidienne, si triviale, se voulant œil exercé, mais lecture « au faciès », trop répandue dans l'usage populaire (général, généralisé), croit « classer » et situer socialement plus haut ceux qui la manient, la mettent en œuvre de la manière la plus quotidienne, habituelle, ordinaire, infra-consciente. Leur seconde nature, croient-ils. Interdite comme telle, désignée comme répréhensible et proscrite de tout usage public de par la Loi, la réglementation contre elle peut beaucoup, mais ces intelligences « sans loi » qui s'exercent ne doivent pas grand-chose à ses injonctions morales implicites. Les comportements suivent rarement ce qui est prescrit d'avance. L'écart tend à se creuser entre la lettre du droit et l'usage, entre ce dernier (mésusage) et la jurisprudence qui ne rattrape pas la vie. En tant que culture, moralement infirme, mais répandue, diversement déclinée, multiple, les formes de cette « reconnaissance » sociale, de cette conception exclusive de ce qui se fait ou ne se fait pas, restent à passer au crible de la description. Éthique ou morale des rues ?

Il s'agit d'une sorte de sociologie « spontanée », pour ne pas dire « naturelle » (qui va tellement de soi), plus ou moins travaillée, raccordée à des représentations « secondaires » très diverses (elle connaît souvent très peu de conscience seconde, et chasse loin d'elle-même la vraie réflexion). Il est curieux de voir, ailleurs, comment ces « détails » matériels peuvent faire peur. Ils prennent tout-à-coup une importance symptomatique : c'est que leur puissance de réverbération sociale est élevée, que les messages qu'ils renvoient directement sur les « dévalorisations » opérées par des a priori et idéologies pseudo-« culturelles » sont faciles à entendre, et, au lieu de hausser ceux qui en font un usage quotidien, montrent le niveau de moralité où ils se trouvent ravalés par leurs « dégoûts » mêmes.

« .../... Nous ne songeons pas à expliquer « par le corps » et en termes de pensée causale la perception comme événement d'une conscience individuelle. Mais s'il n'est toujours pas question de relier extérieurement ma conscience à un corps dont elle adopterait le point de vue d'une manière inexplicable, et si tout revient en somme à admettre que certains hommes voient des choses que je ne vois pas,

pour rester fidèle à ce phénomène, il faut distinguer dans ma connaissance la zone des perspectives individuelles et celle des significations intersubjectives. Ce n'est pas là la distinction classique de sensibilité et intelligence, puisque l'horizon du perçu s'étend au-delà du périmètre de vision et renferme, outre les objets qui impressionnent ma rétine, les murs de la pièce derrière moi, la maison et peut-être la ville où je me trouve, disposés perspectivement autour du noyau « sensible⁷⁷ ».

Il existe du perçu commun, reconnu, qui s'impose jusqu'à un certain point, à tous. Mais la réalité est assez riche et diverse pour que de nombreuses interprétations constituantes puissent y coexister. Des contre-cultures « positives » s'opposeront ainsi à des cultures « positives », des conceptions dualistes à des syncrétismes animistes, et autres semblables couples invraisemblables, dissemblables observables, ordinaires, mais surprenants, bien protégés, cachés, d'abord opaques, à n'éclairer que fortuitement, par flair, chance, adresse ou bien par ruse. La « culture des exclus » relève de l'étude virtuelle d'une culture largement reconstruite, qui ne fait illusion que pour ceux pour qui la culture n'est qu'un invariant de leur sensibilité, immobile, arrêtée. Patrimoine au point mort. Ceux-là croient pouvoir dire et juger du dehors, imposer leurs façons de croire et de vivre, érigées en principe absolus, n'ont pas encore traversé le double du miroir, ni connu d'autre acculturation plus exotique.

Pour tous ceux, au contraire, qui ont vécu la malléabilité, la plastique souple de toute culture vivante, cette expérience des passages leur a imprimé le sens des changements immédiats ou médiats qu'elle procure, qui ne sont guère des usures de pouvoirs en voie de disparition, comme ces faits apparaissent aux tenants du statu quo, mais des voies, laborieuses, organiques, souvent cahotiques, parfois confuses et chaotiques, vers une recomposition des sens culturels du monde « pour soi ». La reconstruction personnelle ne va pas sans une ré-appropriation de valeurs et de savoir-faire communs, partagés, collectifs. Elle a capitalisé l'expérience des déconstructions, et appris la relativité, dans le temps et dans l'espace, dans les groupes et les sociétés, des normes culturelles les plus simples, à commencer par celles qui régissent les valorisations sociales des perceptions spatiales. Selon cette remarque, il existe des valeurs intersubjectives, à

distinguer des préconceptions idéologiques « communes » (communément répandues). On peut en constater des applications dans le décodage « social » des tenues, costumes et allures, démarches, manières de marcher, de se tenir, d'aller et de venir. Si Merleau-Ponty montre ce que la « conscience » comporte bien de non individuel, de relatif, il n'accède pas, comme Simmel ne craignait pas de le faire, à l'observation et à la description de la « spiritualisation » du monde et de l'homme (à comparer avec ce que Freud désigne comme sublimation, et Norbert Elias, comme un processus dynamique ou progrès de civilisation), qui se trouve effectuée par chaque homme et par tout homme, selon le texte même de Simmel. A partir de nos notations personnelles, Narbonne centre ville s'annonce par des tenues plus libres, dégagées, des allures de loyauté, de parole directe, de proximité. Ce n'est pas seulement le fait d'un esprit « bon enfant » qui serait comme le privilège de ce pays paisible. Mais, beaucoup plus que cela : les mémoires, inscrites à même les pierres de ces chemins, de ces lieux, parcourus et partagés aujourd'hui des vivants. Les retrouvailles ordonnées par le partage des mêmes pavés, des mêmes heures. Les temps de réunion informelle dans la rue. Mille formes de la sociabilité méridionale, en ses tonalités et assonances audoises et narbonnaises « typiques », en des nuances que les initiés pensent, à bon droit (celui, intime, du cœur), seuls connaître et pouvoir reconnaître. Les yeux fermés. De mémoire.

Éclats de centralité

Place de l'Hôtel de Ville

« Foisonnement d'images, ampleur phrastique qui touche à la gestualité, tant elle embrasse de surfaces respirées, déséquilibre perpétuel entre l'exquis et le trivial, chez Godolin le discours baroque s'impose comme une gerbe conquérante d'offensives langagières. Ce n'est pas un discours sage, ni régulier.

Le langatge bèl occitan, fruit d'une conquête qui traverse la hiérarchie linguistique, est une arabesque où le haut et le bas échangent leurs vertiges. » écrivit Robert Lafont ⁷⁸

Telle sera en pays narbonnais la modeste et fière leçon de parole, de méthode, d'éloquence. A même la rue. La place de l'hôtel de Ville, place centrale ? Vers un Épicentre ? Étranges absences. Alors que la place de l'hôtel de Ville, anciennement Place aux Herbes, se trouve éventrée, tout ouverte et retournée des affres d'un grand chantier, la foule du grand jour s'y presse. Attirée par la presse toute claironnante d'une fracassante annonce : on a découvert, laissant entendre lourdement que c'est pour la première fois, ce qui suppose que le journaliste croit le Narbonnais, actuel (quelle que soit sa légitimité, sa profondeur de mémoire et de discernement, qui vont en un même ensemble), soit inculte, soit de fort courte mémoire, un fragment de la prestigieuse voie romaine, Via Domitia (qui, sur ce tronçon, n'est pas encore Aquitania... le journal ne tarit pas de frénésies, d'élogieuses louanges béotiennes).

Le culte des travaux publics, par le subterfuge et moyen de l'antique, n'a plus qu'à se déployer tout à son aise, en un joyeux rituel profane. Remémorations, concélébrations, spectacle gratuit et hautement civique et culturel : voilà de la culture enfin utile, par où l'archéologie sert le jeune ou l'ancien, enseigne et forme le citoyen d'aujourd'hui ! « Qu'elles étaient solides, ces routes ! Quel beau pavé ! Et elles disposaient déjà de l'égout ! Qu'il était large et profond ! Et même des canalisations d'aménée des eaux, spécialisées, chaudes ou froides, séparées ! Mais comment faisaient-ils tout ça ? Il y avait des esclaves, mais quel art chez leurs ingénieurs... ».

La plupart des badauds, interdits, ne s'autorisent aucun commentaire, et ils ne font que contempler en silence, et méditer ou bien ne penser à rien (qui dira la teneur, les méandres, l'épaisseur

exacte de ces insondables abîmes réflexifs labyrinthiques⁷⁹ ?), en l'absence de tout commentaire éclairé. Ou encore, ils s'égarèrent dans des pensées déformées et fallacieuses. Rêveries douces ou terrifiantes réminiscences. Tandis que les ouvriers terrassiers, électriciens, gaziers, maçons, plombiers travaillent, creusent, tirent et poussent, alignent, ajustent et assemblent, soudent et vissent, mesurent, tracent, s'appellent et ensemble avancent comme d'habitude, avec assurance et célérité, se comprenant du premier coup d'œil, sans parler, pendant ce temps, quelques spectateurs s'arrangent, en dépit du vacarme, pour échanger quelques mots. Il leur faut se hurler mutuellement à l'oreille, ce qui fait bien rire les sourds qui parlent à toute vitesse, eux, par gestes et à bonne distance, et sont familiers de ce partage à haute et intelligible voix, qui leur donne entre eux tous à tout partager, de ce qu'ils se disent : le geste se voit de loin et pour tous. S'informent, bavardent, familièrement, comme on le fait ici, avec le premier inconnu de rencontre.

Ils se tiennent appuyés à une barrière fixée devant le trou, que personne n'y tombe, qui leur sert de rambarde et de garde-corps. Ils causent, décrivant ce qu'ils voient ou devinent, arrêtés devant cette fosse, l'éventration que forme cette fouille, assez imposante, que dégagèrent la veille, avec dextérité, les engins, entonnoir au fond duquel se découvrent, roulement toujours bien appareillé comme si c'était hier, les traces des ornières autrefois creusées dans les larges dalles de pierre encore bien marquées, attestant que la voie routière fut construite selon les principes éprouvés des méthodologies perfectionnées, certes, du génie, de l'ingénierie, et dans l'art des techniques des antiques romains légendaires. Comparaisons narbonnaises, réflexions « romaines », la passion de l'histoire, la route et les eaux. Sous les ordres, la surveillance et la conduite des Curatores Viarum : notre commentateur improvise et nous détaille avec bonheur chaque pièce de l'ensemble :

- Pavimentum (blocs de pavages de taille carrée),
- Nucleus (gravier fin, gravette, gravelette),
- Rudus (éclats assez gros, graviers, pierres),
- Statumen (pavage plus grossier de fond de fouille).

Il montre le trottoir et les égouts, Cloaca, décrit les amenées d'eau, chaude et froide, de lourds et larges tuyaux de plomb portant des sceaux désignant les ouvriers qui les avaient installés. Explique les usages liés aux installations des hypocaustes. C'est un système très élaboré de chauffage commun de plusieurs locaux d'habitation, alimenté par des canalisations de pierre installées sous la voirie, sous les trottoirs, conduisant de la vapeur très chaude depuis un Praefurnium, sorte de four-chaufferie, capable d'alimenter entre dix et vingt logements, et plus, par le sol. La vapeur, fortement chauffée, est conduite sous pression dans des canalisations de pierre ou de terre cuite, en un circuit dont l'étanchéité est surveillée et contrôlée, bien fermé (on imagine les pertes, les fuites, les bouchons formés, les pannes, l'entartrage et le bouchage au calcaire, et tous les procédés de réparation de fortune, au plomb, à l'argile, à la résine, au suif, les travaux de l'entretien, des réparations et remplacements) pour parvenir jusque sous les sols de béton décorés de mosaïques, par des tubulures de terre cuite. Là, elle se répartit équitablement entre des poteries creuses, bien alignées, urnes (chacune de la contenance d'une demi-amphore ou Quadrantal, équivalent de 13,132 litres, soit un demi-pied cubique),⁸⁰ disposées l'une à l'autre accolées, cul par-dessus tête, formant cloche, à quelques centimètres sous la mosaïque ou le pavé, où cet air chaud et humide est maintenu sous pression. Des tubulures de même type conduisent la vapeur entre les parois des cloisons des murs (souvent ornés de peintures, comme à la villa narbonnaise dite du Clos de la Lombarde),⁸¹ par des tubulures plus fines, mais verticales. Par ces dispositifs, le logement est entièrement chauffé, isolé des sols froids et des vents humides ou glacés, à l'aide d'un feu continu au service duquel sont employés des esclaves.

Suivre la voie droite. La voie, bien droite, rectiligne, évite le plus possible les virages et les changements de cap. Cette disposition n'est possible que par la présence continuelle des légions qui surveillent et gardent les étapes et tronçons, ponts et portes⁸² des parcours, garnisons qui stationnent aux relais de changement des montures : Mutationes, car les troupes doivent pouvoir circuler et se déplacer rapidement et librement, de Castrum (ou camp fortifié de garnison) en Castrum, puis, à mesure des développements des quartiers à partir et autour du Castrum primitif (il est de plan carré tandis que les

oppida celtoligures seraient plutôt de plan circulaire, à l'enceinte ovoïde), de ville en ville. Narbo Martius (Narbonne) commence par être un Castrum de légionnaires, avant de se développer comme une ville gallo-romaine. « La Voie Droite, dont la si bien nommée Rue Droite (qui aboutit au Pont Vieux ou Pont des Marchands, par la Place de l'hôtel de Ville, ancienne Place aux Herbes), n'est qu'une nostalgie, un rappel ironique, quand on en connaît les sinuosités, une légende souriante, pleine de malice », relève notre hôte avec une soudaine vivacité de l'œil. Elle était tracée, directissime, projetée au loin, grâce au Groma, sorte de viseur qu'utilisaient des géomètres, et ensuite aplanie au niveau à eau, à partir de points de repères choisis dans la topographie, et surtout, à l'aide de l'ancrage sur les points hauts, les sommets dominants du relief.

Des lois de la construction à l'orientation. La divination, la piste et le gouvernail, une culture de pilotes. Ce système d'orientation, partant des accidents du relief, des pics et des caps, des monts et des presqu'îles, était perfectionné déjà par les navigateurs, capitaines⁸³ et routeurs des antiques marins, phéniciens, égyptiens, grecs, secrets professionnels précieux (arts de divination, par don d'Athéna) et lumières décisives à dissimuler ou à négocier au prix fort. Trouver le passage, latin : Gradus, pour traverser les sinus, les étendues marines, « au long des golfes⁸⁴ clairs » (Charles Trenet), le vocabulaire romain (latin) reprend, avec l'ordre implicite de ses priorités pratiques, le lexique des grecs. On regardera donc de plus près les lexiques de marche, de traversée, en montagne, passer les défilés, et ceux, en mer, des détroits, passer entre les récifs ou écueils : dans les deux cas, s'agissant de rochers, suspendus ou dissimulés sous les eaux, quelle en sera la faculté maîtresse ?

C'est la vision devineresse, la clairvoyance, données par Athena : sa haute image organise pour longtemps (toujours ?) et elle orientera aussi les métaphores, dirigera les paradigmes.⁸⁵ Lire, à travers les méandres cachés des eaux, les transparences opaques des vagues aux remous translucides, fracassantes gerbes spumeuses des blancs rouleaux écumants, ouvrir l'œil des tourbillons cyclopéens, travaux d'Ulysse, modèle, héros, et prototype du marin rusé, découvreur, guetteur, aventurier, affairiste, compagnon du hasard.⁸⁶ Lire à travers les enrochements infinis des défilés, tous semblables, répétitifs. En

déchiffrer les signes intelligibles à l'habile pilote, seul, mais mystérieusement invisibles au commun. Mer et montagne, alternativement parcourues, se répondent. Ruse, astuce, adresse, trouver la traverse, le biais, une culture de soleil et de sourire, de mer et de roche. C'est aussi pourquoi la capacité à ruser,⁸⁷ à raconter faux pour dire juste, à sous-entendre ou à faire accroire, à sublimer, fut si tôt et si bien développée par ces esprits de marins et de marchands méditerranéens, habitués de ces cabotages ou traversées où l'on suivait le plus possible les côtes, au large des récifs ou hauts fonds redoutés, mais toujours en vue des rivages, pilotes tellement maîtres en toute circonstance du gouvernail de leur verbe « oblique ».

La vitesse autorisée sur chaussée (de terre ou dallée) était assez lente et réglementée, ajustée au poids des véhicules, lui aussi défini par des lois bien arrêtées. Mais le plan de circulation n'exprime au fond qu'une psychologie constante, qu'il aide et contribue à entretenir ou à faire revivre. En voici résumée, ramassée, la quintessence modeste, tout inaperçue. Celui qui dispose du bonheur de pouvoir choisir sans même y regarder à deux fois, entre trente-six rues, toutes aussi calmes, tortueuses, qui lui permettent d'éviter toujours sans coup férir toute encombre ou mauvaise rencontre, en trouvant toujours à toute heure un chemin tranquille et plus solitaire ou plus discret, cet homme-là connaît la valeur puissante, mais non pas tonitruante, des ruelles et de leurs détours alternatifs luxueux.

Il savoure sans mélange ni arrière-pensée ce luxe qui n'est comptable d'aucune valeur rationnelle marchande, mais riche privilège, gratuit, communautaire, à tous ceux qui en savourent les exceptionnelles vertus, honneur aristocratique entre tous. Tel est le patrimoine populaire, le charme presque indéfinissable, rebelle à toute tentative, en la matière aussitôt couverte de ridicule, du centre ville ancien de Narbonne, son bien le plus précieux. Il témoigne de son histoire, mieux peut-être que les trésors des pierres et statues, des frises et sculptures grecques, romaines, Haut-Empire, Bas-Empire, gothiques, abandonnées ou retrouvées à Narbonne. Provenant des ateliers narbonnais, des maîtres occitans romans, des maîtres catalans (l'école de l'Anonyme de Cabestany). Son ordinaire banalité est son plus beau titre de gloire.

Sa familiarité, seconde nature des narbonnais qu'il imprègne, plus encore que les milliers de touristes qu'il ne manque pas de retenir et d'attirer, les séduit, informe et remodèle selon ses rythmes, ses tempos, ses accélérations et repos, dans l'enchevêtrement de ses secrets passages, connus des seules petites gens qui le peuplent. Si ces familles venaient à en être éloignées, pour s'installer dans des appartements plus spacieux, plus clairs, mieux chauffés, de Razimbaud ou de Saint-Jean Saint-Pierre, dont les prix par ailleurs s'accroîtraient d'autant de cette demande nouvelle, alors ces guides et ces guetteurs des venelles redevenues silencieuses auraient abandonné ces lacis, n'assureraient plus la veille nécessaire, l'œil acéré et pudique qui en maintient les perspectives retorses, recourbées.

Les rétrécissements de ces boyaux contournés retrouveraient alors, voilant les éclats de leurs modestes splendeurs, leur semblant d'arriération, leur anathème pervers et retors, diffamatoire et injuste, scandaleusement, de rue inapte à toute circulation automobile. Ce qui est si puissamment établi, si la rue du centre, à défaut d'un parc de véhicules légers qui lui seront mieux adaptés (coursiers en scooter, triporteurs, trikes, motos, vélos de facteur, successeurs, dignes héritiers et habiles à se faufiler, des antiques voitures à bras, charretons, brouettes) requiert souvent ici, au volant de la camionnette ou du minibus, une dextérité de bête de cirque.

Le quatre-quatre à plateau bâché, le Van, on l'a vu trop vaste, trop large et trop haut, trop volumineux pour ce périmètre, et, puisqu'on s'est trop endetté (la dette, rebaptisée crédit, est le privilège et la contrainte des nouveaux riches) pour son achat, on n'a plus de quoi s'offrir le second petit véhicule d'appoint – pourquoi ne pas l'acquérir d'occasion ? – qui sera l'heure venue beaucoup mieux adapté aux besoins. Le patrimoine de la ville, les beautés, et valeurs certaines, de ces paysages urbains, meurent de cette stupide contradiction, qui bloque bêtement des gens, ou trop riches ou trop imprévoyants, ou les deux, devant qui tout devrait plier tout-à-coup, plutôt que de consentir à se laisser amener par la douceur à réfléchir et agir avec un discernement plus propice au développement concerté de tous. Moins empressé, mais, plus sûr et plus achevé.

L'automobile n'est pas en cause, mais certains comportements... Aller et venir, motorisé, par ces rues, en l'absence du véhicule ultra léger, style mini camionnette, mini-van, triporteur ou quadriporteur, y manœuvrer à l'aise, développe des talents d'acrobate subtil, des dons de champion de Gymkhana, forge la psychologie d'une diplomatie de la ruade bien calculée et de l'irruption en force bien préparée, anticipée, prudente et compensée. Ce n'est pas la politesse, ni la plus élémentaire courtoisie, qui étoufferaient ce moderne inconscient centaure, ivre de son mouvement, qui lui communique un vertige facile (il est si impressionnable, le pauvre animal hybride, mi-machine, mi-robot ! Il lui en faut si peu), digne successeur, en grossièreté, leur égal, des charretiers antiques, faisant toujours aux dépens de son semblable, assaut de goujaterie. Ce primate de la route s'efface-t-il devant une espèce d'un autre style ?

On le rencontre désormais sous les traits du vaniteux propriétaire qui souffre, le malheureux vit cette sortie comme un calvaire, c'est son chemin de croix, il lui en fallait un, qui se torture d'exhiber une voiture qui lui coûte autant que sa maison d'habitation principale, domicile que, par ailleurs et au surplus, il néglige, pour mieux s'adonner, esclave, à ce culte qui l'absorbe tout cru et tout entier, sans plus de résistance. Il croit par ce wagon de tôle lustrée trouver des séductions que sa personne se sait ou se croit incapable d'attirer. Quel complexé ! En tout ce passage, l'œil et le ton restent sarcastiques, à l'unisson de cet esprit volontiers caustique de la personnalité des bords de la Robine.

Il lui en faut passer sur ses joues, des mines confites et des grimaces ulcérées, pour trouver à se diriger. Pensez que, où qu'il aille, il risque de rayer les vernis de ses laques en raclant quelque vague muraille traîtresse, toujours tordue, qui ne sera jamais droite, la fourbe, où il a peur à tout moment de ternir, griffer et déshonorer la splendide robe (merveille, à ses yeux aveuglés par cette coupable passion), peinture vernie sublime de ses quatorze couches de vulgaire acrylique composite (cuite au four). Ce sacrilège impensable assassinerait tout net son flambant carrosse, réduit soudain à l'état de dépouille, d'épave dépréciée. Passant de la gloire du neuf à ce « look poubelle ». Cruelle limite de son amour-propre. Celui qui parle ainsi en caustique dénigrant son semblable, il aime en connaisseur averti les

voitures, et les tient de ce fait même pour ce qu'elles sont : de redoutables pièges pour attirer et déformer des esprits influençables et malléables, trop faibles, facilement subjugués par les fausses grâces des sirènes publicitaires, et hypnotisés à bon compte par les éclats douteux de la mécanique sophistiquée, qui sait rester incompréhensible et inintelligible à ces fats qui prétendraient se l'approprier à force d'argent, n'en connaissant jamais les véritables usages, qui sont tout, pour eux, mais de matière si subtile qu'elle leur échappe à toujours.

Une autre sorte d'imperceptible. L'adresse et le coup d'œil ne s'achètent pas avec la bagnole. L'art de vivre ne s'enseigne point, et bien conduire ce doit être bien vivre aussi et d'abord. Non plus que ne s'improvisent, car elles sont acquises de haute et ancienne culture, la courtoisie et autres valeurs de finesse de cœur. Le bon goût, l'intelligence d'une invendable noblesse chevaleresque, ne seraient que pures arriérations, ici encore, que le marché, la mode, l'idéologie publicitaire (l'advertising ne conseille plus, il prétend prêcher le vrai ; dans sa redondance, il ne sait plus s'élever plus haut que ce qu'il reste : une réclame tapageuse, un facile spectaculaire), croyaient pouvoir, d'une seule voix, bon, adroit, opportun, porteur, de l'exténuer, avilir ou abaisser, et enfin, abattre. A force de mépriser le consommateur ou le client...

Une éthique perdue qu'il s'est (le « marché ») par cette attitude-là interdit à lui-même de re-découvrir, de promouvoir à nouveau, après les avoir si fort avant esquinées, dévaluées, ces qualités morales, si efficacement que, nécessairement, les dégâts sont là, maintenant, pour quelques années, irréparables, ingérables, difficilement réversibles. Elle ne sera plus crédible, la communication, sur ce créneau...

« Il n'est pas juste que les aigles, vifs et bienveillants, roulent en vélo ou en mobylette, tandis que les balourds corbeaux maladroits s'étalent, égoïstement seuls, ostensiblement isolés de toute compagnie, dédaigneux, hautains, orgueilleux, égoïstes, sur la vaste banquette moelleuse, en leurs pesantes limousines, cages de fer qu'ils parviennent à grand-peine à faire se mouvoir, immédiatement

déseparés et désarçonnés par la moindre panne. C'en est grande pitié ».

Le commentaire jaillit. Ce coquet qui ne sait plus vivre mérite-t-il de vivre encore à Narbonne ? N'a-t-il pas honte de trahir, au nom d'une fausse liberté formelle mais indigne, puisque seulement occupée de gloriole et de vanité, de mépriser et de flétrir les idéaux sacrés, d'exhiber les modestes et pudiques facéties, de dilapider en vain les trésors familiaux, de pervertir les astuces simples et habiles, d'abandonner, pour une affectation qui défigure son âme, le courageux esprit d'espièglerie et la langue frondeuse, qui sont le lot commun le plus intime de tout véritable narbonnais, sa psychologie et sa culture les plus intérieures ?

Lou plan : carriera, rue, ruelle, placette, histoires d'alignements. Encombres : entreposer, garder, se frayer sa route... Aux temps « barbares », après la chute de Rome, les ruelles, retracées au beau milieu des ruines et des décombres des destructions les plus récentes, n'occupaient plus que l'espace de plus en plus exigü que les propriétaires-occupants des fonds riverains voulaient bien laisser libre de tout dépôt ou stockage : bois, tonneaux, charrettes à l'arrêt, troncs, poutres, piquets, perches, ballots, rondins, pelleteries, carcasses, écuries, abris de fortune, outils, cages, niches, clapiers, caissettes, animaux plus ou moins errants ou divagants. Les Catalans, amoureux des espaces dégagés, débarrassés, laissent le cheptel libre, selon leurs anciens coutumiers, dans les pâturages ouverts des pentes herbues des Pyrénées (les théoriciens anglais appelèrent cet usage, en un siècle de belle science : open-field, les Français retraduisirent vaine-pâtüre, voulant conserver le terme de leur ancienne coutume). Cet acte optimiste signifie combien la nature est pacifiée, offerte à la garde de chacun, à condition qu'il apprenne à savoir en respecter les usages et l'esprit. Des territoires ouverts et communs, collectifs.

Les bêtes, repérées de la marque de leur propriétaire, grandes ou petites, gros bétail ou fretin, s'ébattent où bon leur semble, en troupeau ou débandées, seules au pré, sans entrave, sans fermeture, sans barrière ni haie aucune. Les bergers prétendent qu'elles se gardent elles-mêmes, et qu'elles savent, le soir, revenir au village toutes seules ou, selon l'espèce, dormir sur place. Au village, tout

homme est berger. Plus il sera habile berger, plus il sera reconnu homme. Ces cultures ne sont donc point seulement des cultures professionnelles mais, beaucoup plus : des modèles de vie, de véritables constantes anthropologiques, qui ont forgé pour les siècles de puissantes personnalités, et sculpté profond des caractères bien trempés, des usages collectifs, des moeurs, des cultures. Les pierres du chemin, la clairvoyance, la courtoisie des accortes traverses... Ils arguent que, puisqu'il n'y a pas d'ours⁸⁸, pour menacer ces proies faciles, la présence de l'homme aux pentes herbues des prés n'est plus indispensable. On reedit ce credo autour de Prats-de-Mollo, non loin des hautes sources de l'Aude, et la fête de l'Ours nous en re-murmure les sens, en confidence secrète et poétique, où nous aurions tort de ne voir qu'un folklore désuet. Mais c'est, au plus intime, au plus chargé d'émotions, la foi, la lumière bienveillante du cœur, aussi en Capcir et dans la Cerdagne, à Bolquère, aux sources exactes de l'Aude, et jusque dans les Albères, Pays Catalans, et dans les Fenouillèdes, Pays Occitans, tout en bas. Ces pays communiquèrent par les transhumances des hommes, qui en développèrent les cultures et chez qui se répandit l'interconnaissance, l'estime mutuelle, la convivence.

Où est le vrai, où, la galéjade, où, l'ironie ? Rien n'est transparent. Tout est secret mystère. Perception intime des cœurs. A retrouver en devinant, sur place, en parlant peu et beaucoup, en accompagnant les hommes, en décryptant côté sensible, discrètement et intuitivement, par leur poétique, s'appropriier par sympathie leur approche sensible, leur intelligence des bêtes, leur sens des êtres, indissociables. Éprouver intimement leur mystique, toute trempée d'une puissante mythologie. Un transfert (par l'inertie même et le renouvellement autonome des forces psychologiques collectives) s'est opéré, et les manières, les accords, les affinités entre l'homme et ses bêtes familières sont passées, par analogie (par un complexe opératoire de projection et de réplique, sur fond de métaphores), aux accessoires mécaniques, les voitures, du voyage et du déplacement.

On observe vis-à-vis d'elles, qui sont pourtant parfois de belles et coûteuses mécaniques, les mêmes antiques attitudes de bon goût ou de dédain, d'ignorance absurde et aveugle ou de bienveillante et pénétrante attention, d'esprit obtus ou averti, qui sont comparables à

tout ce qui faisait, au moral et au technique (l'un, le reflet de l'autre) l'allure la plus digne d'éloges du conducteur et de sa bête. On y retrouve le maintien, la démarche, l'élégance dépouillée et stricte (rien à voir avec le vêtement, puisqu'il s'agit de savoir se bien tenir, ce qui est beaucoup plus et beaucoup mieux que l'astucieux costume), le style, décontracté, minutieux, méticuleux, ostentatoire, frimeur, empoté, habile, adroit, violent, et plein de mépris pour cet humble objet de notre injuste colère. Les manies, tics, répétitions insensées et sans justification.

A ce « look », à cette élégance de ton et de manière, les voisins, les passants ou badauds reconnaissent du premier coup d'œil le maître d'attelage, de carrosse, le cocher, le pilote, chevaleresque et homme de bien ou bête brute, aussi peu dégrossi que sa haridelle. L'homme peut se montrer en effet lui-même aussi mal formé, aussi mal éduqué que son animal serait mal apprivoisé, à demi-sauvage, laissé aux caprices de sa nature indocile, rebelle, indompté. Ce qui lui rend, du milieu de sa révolte farouche, une certaine grandeur. S'acharnant après cette bête ou s'entendant au contraire admirablement avec son animal familier, conquis, apprivoisé, bête de somme, certes, mais amoureusement guidée aux genoux, à la voix, du talon sur son flanc. Âne, mule, cheval, paire de bœufs, troupeau de moutons, de chèvres, « obéissent mieux que ne feraient des humains », d'un regard, d'une inflexion du buste, yeux fermés, au meilleur des maîtres, qu'elles aiment et respectent à leur façon, aidé de son chien, en un rituel d'accord parfait. Leur protocole réciproque est bien réglé.

La connaissance mécanique nécessaire, l'expérience intelligente des véhicules « auto », n'a pas toujours relayé la connaissance animale, quasi instinctive, qui, sur le plan psychologique et moral, remonte pour s'y baser, à l'immémoriale mémoire des savoirs homme-animal, comme on veut convenir de dire d'une trop sèche et trop appauvrissante expression qui diminue outrageusement ce qu'elle devrait plus éloquemment servir. Galops enlevés, trots, parades viriles. La figure du centaure, de l'homme-machine, accouplement réussi d'une paire accomplie, indissociable (modèle : le cavalier qui fait corps avec son fier et fringant destrier), servira efficacement de grille de lecture. Si l'harmonie parfaite de la course, trajectoire au cordeau, perfection des enchaînés, lorsqu'elle se rencontre, éclate d'évidence

dans la beauté des gestes et des mouvements (elle s'admire comme une danse), ce sont les dysharmonies, les écarts, les accrocs, qui fourbissent les meilleurs enseignements, révélant du même coup la puissance toujours royalement en usage des apprentissages par l'exemple, par l'observation.

Sur le tas. Dans le feu de l'action et non dans les vestiaires. Au sein de la civilisation la plus technicienne, l'efficacité de la transmission orale, celle aussi de la copie des bons gestes, se révèlent et démontrent permanentes, toujours plus aiguisées et raffinées. Habiletés à re-détailler l'art vif que l'œil affûté a su capter. Dans la conduite (sur la route, dans les transports), il en sera toujours de même (que surtout ceci ne serve jamais de prétexte à négliger les formations à la conduite, mais au contraire à les mieux penser, et à améliorer encore et toujours leur mise en œuvre !).

L'esprit avisé, assisté de sagesse, va calquer et reproduire à la perfection, en y ajoutant avec art et un parfait à propos, les habiletés de sa science, d'expérience personnelle toute pétrie. Les désordres, gaffes, absurdités des gestes déplacés, les maladresses et cocasseries en tout genre, ainsi, ne sont plus des anecdotes, ni l'informe magma d'une masse insondable indécidable, rebelle à toute mesure, échappant à toute critique, étanches impondérables que nulle approche ne parvient à cerner. Mais là, en ces accidents, rédhibitoires ou inoffensifs et indolores, sont donnés ces signaux avertisseurs, et ces preuves (on les cherche souvent où on ne pourra pas les trouver !), qui révèlent le mieux les règles, les conformités, les systèmes intégrés ou partiels (il leur manque une case ?), les bricolages et raccourcis de génie des applications sans cesse réinventées, toujours améliorées.

Tout ce qui ne marche jamais remet le connaisseur avisé sur la voie de la bonne trouvaille heureuse, de ce petit rien qui manquait si cruellement, accommodation qui fait la fortune de l'heure (au moins parce qu'elle évite de plus furieuses dépenses que son astuce économise). Nous vivons encore de la sagesse et de la Métis athénienne, en notre débrouillardise. La culture ne naît pas de rien, mais elle s'épanouit de longue mémoire dans l'accord rétabli avec les choses et les circonstances. Entre des hommes aussi, êtres de

mémoire. Les hommes puisent dans les savoirs du passé, qui les ont formés, et ils adaptent ce qu'elle peut retenir, reconstruisent à partir des vieux moules réorganisés par l'expérience. Mais aussi, très souvent, ils y parviennent moins bien, il faudrait pouvoir oser le dire, chaque fois que l'on est obligé de le constater. Sans craindre d'effaroucher ou de blesser un amour-propre sourcilieux et si facilement ombrageux.

Retrouver les expertises et les tours de main du passé, ce n'est pas passéisme futile, ni se payer de mots. C'est réfléchir de loin et de haut sur des usages que nos habitudes contraignantes, les contingences actuelles, les impasses forcées de notre correction « politique » commune, nous interdisent trop de remettre à l'ouvrage, de réviser. Ne pas se laisser inhiber indûment. Analyser serait-il si imprudent ? Glisses, godilles, accroches, tenues de route. Comparer des coutumes de garde et de passage (la science des bergers pyrénéens est savoir des parcours, art de l'itinéraire) distinctes, c'est opposer des psychologies, voire des métaphysiques. On rapporte ainsi que, chez les Corses, les ânes gardent en son absence la maison vide du maître, qu'ils incarnent, sur le terroir familial qui les nourrit de ses plantes les plus rustiques, les esprits attentifs des défunts vigilants, qu'ils gardent et qui les gardent, en cette belle relation de reconnaissance croissante et réciproque que dispose toujours l'alliance mythologique, l'identification, la rencontre de l'homologue. Il convient donc de ne pas attaquer ni d'abattre l'un des leurs, eut-il l'apparence momentanée, toute provisoire, chacun le sait bien, de cet animal au gris pelage, longues oreilles et bon pied, qui écoute si bien et remarque tout en son intelligence au sabot si sûr... La figure de l'Âne d'Or n'est pas loin. Cette estime bien comptée pour une bête familière mais énigmatique et mystérieuse, honore en premier lieu le discernement du berger corse. Ces étroits passages, entre des terres émergées, poussées traîtresses, ils consentaient donc à en abandonner provisoirement le corridor resserré, et, sous condition de bonne entente préalable obligatoire, où leur primauté de droit triomphât, éclatante, à en concéder le défilé prêté à l'usage, à la circulation d'autrui ou publique, réduite au seul passage (on se débrouillerait pour que les gens soient dissuadés tout à fait de s'arrêter : molosses lâchés, blaireau tenu en laisse, et autres). Faisant ainsi respecter avec une

insistance exagérée, le droit légitime, affirmé tout net et sans nuance aucune, du premier occupant. Ne concédant que sous des conditions de plus en plus draconiennes, un droit de passage antique et coutumier, toujours fort bien reconnu, que cet arrivant crétin croit acquis (pour qui se prend-il ?) de ses seules antériorité et ancienneté à lui.

A moins que ce ne soient plus bientôt seulement que l'usurpation et l'entrave, celles que le brigand mécréant oppose au voyageur à sa merci. Si le droit n'est plus soutenu, relayé, renforcé par les vigilances des usages bienveillants, courtois, mais fermes aussi. Les méandres de l'hospitalité et les détours de la fin de non-recevoir. Fermetures graduelles ou mesurées chichement. Réticences et refus justifiés toujours des mêmes ténébreuses craintes, d'indécrottables prétextes toujours semblables, paranoïa. Une ville rebelle à tout, hérissée de défenses, de regards obliques et fuyants, une atmosphère délétère, un climat de clientèles béates, d'opinions toutes prévues, indiscutables, de muselage de toute discussion ou opposition, font fuir le plus courageux, démoralisent et découragent le plus bienveillant des nouveaux-venus. Le Narbonnais ne gagne rien à cette auto-complaisante mesquinerie qui ne convient ni à sa générosité foncière, ni à son authentique esprit de charité, nullement innocents ni aveugles.

Qualités insignes au contraire, de son caractère fonceur et perspicace, pétulant et ennemi primesautier de toute ostentation. Mais il se laisse quelquefois entraîner... Querelles, forêts, buissons, le paysage se referme sur la ville. Depuis le Haut-Empire, les querelles étaient aussi devenues tellement plus fréquentes, plus lourdes de conséquences, n'étant plus du tout garanties par la stabilité d'institutions civiles désormais plus relâchées, faibles et concurrentes, sous-représentées et impuissantes, depuis longtemps largement incapables d'établir la paix sur ces territoires soudain devenus trop vastes. Cet interlocuteur évoque l'époque des rois mérovingiens, qu'il appelle « fainéants ». Territoires moins peuplés aussi, car moins sûrs. L'église a alors occupé le rôle abandonné par les autorités en titre. Ce trait reviendra régulièrement au cours de nos entretiens et « visites guidées », tours de ville, et en de nombreuses bouches, de divers bord. La forêt regagnait partout, même sur La Clappe, si pelée, qui avait été

si déboisée, sur-pâturée, et raclée jusqu'à l'os depuis si longtemps, par tous les marins qui y faisaient, à l'escale, leur bois (de charpente, de chauffe), leur eau, et le reste, chasse, pêche, cueillettes.

Ses couverts ou enracinements reprenaient, en plus sec, plus épineux, en deux décades, réoccupaient les terres anciennement écobuées, défrichées, essartées, drainées, terrassées et cultivées, durement gagnées sur d'antiques landes stériles (hermes, « terre gaste » du XIII^{ème} siècle, d'usage communautaire), aménagées aux dépens des bois ou des enrochements mêmes, qu'il avait fallu casser, soulever, briser et défaire à force d'homme, émietter, pulvériser (le rôle immémorial du casseur de caillou paléolithique, mémoire toujours en place, habileté de main et de poing du « chopper » - massette). Elle recouvrait tout de buissons, la sylvie, alors, en très peu de temps, et ses enracinements chevelus avalaient illico les riches terroirs labourés profond, terres rouges, noires, fertiles glaises, si durablement améliorées et si patiemment amendées, condamines⁸⁹ ou emblavures, finages aux terrasses bien drainées, anciennement consacrés aux hauts labours céréaliers (péniblement arrachés aux « hermes des étendues désertiques » par l'essartage, les rompudes, noales), ceci, tout aussitôt, dès les premières saisons « libres », de l'abandon des cultures. L'ordre des champs était vite disparu, évanoui en même temps que celui des villes, qu'il nourrissait et alimentait, avec le commerce d'import-export, par l'Annone, service de l'Etat central destiné à contrôler partout la production céréalière, culture, récolte, transport, stockage, distribution, des grains, froments des deltas fertiles.

Nil, Danube, Pô, Rhône, Aude... les transports et la répartition des grains sont d'enjeu stratégique, ces denrées sont trop vitales pour l'entretien de bouche des populations « oisives » de l'Urbs. Il convient de prévenir les troubles toujours menaçants, par le Pain et les Jeux (Paul Veyne ; Panem et Circenses). Les entrepôts à grains étaient probablement ménagés, avec ceux des autres produits du marché, dans les Horrea ou les cryptoportiques publics, ou bien encore, les céréales, hors de la ville, étaient disposées dans des stockages à même le sol, toujours bien gardées, en plein air. Greniers ? Forêts ? En ville, toujours... La forêt est présente à l'orée même de ce centre-ville, à quelques minutes à pied, en suivant les rives de la Robine, trouée

verte. Comme si elle n'était qu'un prolongement logique et tout naturel de ces boulevards qui en donnent une représentation théâtralisée, naturaliste. Bouquets, taillis, sur les hauteurs, des garrigues ou maquis, on les discerne aux premières pentes de la Clappe, à quelques kilomètres, cette fois, ces pauvres tapis de buissons épineux (chêne rabougri, Kermès, pins sylvestres) sur des sols en partie anciennement épuisés, desséchés, peu profonds. Lamentable et historique résultat des écobuages trop répétés ou / et de l'abandon des cultures. Milieux aujourd'hui protégés, en voie d'amélioration et d'embellissement (réserve naturelle sauvage, parc naturel).

Musiques autour du théâtre... Vers l'aval de la Robine, après le tout nouveau et futuriste théâtre, son escalier, ses portes vitrées, ses baies, ses pistes de skate et de roller improvisées, un parking est occupé ce printemps par un cirque ambulante. Quelques centaines de pas plus loin, des haies buissonnantes ou arborées s'alignent au bord des fonds humides, levées de canalettes plus petites, berges des rives de la Robine elle-même. Végétations et avifaunes des ripisylves ? Limicoles chanteurs. Des rossignols (Turdidés, Luscinia Megarhynchos) se signalent par leurs trilles, roulades et expressions mélodieuses et finement modulées de leurs chants si reconnaissables.

« Toutes les villas des lotissements en sont harmonisées, en un magnifique concert gratuit, un merveilleux fond sonore. On entend leurs chants beaucoup plus distinctement le matin au petit jour, et le soir, au crépuscule, lorsque tout est calme et silencieux. On reste admiratif devant la liberté de leurs compositions, leur variété rythmique et mélodique. Tout saisi, à croire que l'oiseau ne s'adresserait qu'à nous seul, à chacun de nous en particulier. Comme si cette bête, amoureuse, inspirée, capable de faire vibrer tant de subtile beauté aérienne (acoustique, poétique), nous adressait un puissant et merveilleux message humain ».

Chambres acoustiques. Les chants de la ville, étaient-ils des signes de la nature « extérieure », des dehors, comme le voudraient une convention de mots, et une facilité logique, paresse de l'esprit ? Ou plutôt, cette réalité tangible et si esthétiquement sensible, perçante, aiguë (plus encore par l'effet de surprise divine que par le

spectre sonore), l’empreinte mentale et sonore de ces cris, ces chants, ces trilles, plus souvent oubliée ou goûtée tout inconsciemment et sans y prendre aucunement garde (ce qui explique pourquoi les citoyens ne pensent même pas à s’en vanter auprès des visiteurs à qui ils dissimulent les beautés cachées et secrètes de leur belle ville, qu’ils se réservent) ne personnifierait-elle pas Narbonne ? Beaucoup plus et bien mieux que tous les monuments ou bâtiments, originaux, singuliers, au demeurant, remarquables pour et par eux-mêmes (comme le seront, avec eux, de nombreuses autres curiosités, trouvailles, ou aménagements et divertissements, décors de la ville « dure », pétrée).

Sa légèreté musicale, son royal symbole d’harmonie céleste, ne convenaient-ils pas, mieux que tout autre, à la bienveillance paisible de ce centre-ville, qui se berçait et charmait, durant les longues veilles claires de la nuit estivale, berçait doucement mais avec brillant les rêves de ses heureux habitants. Car le chant nocturne du rossignol porte loin, et ses notes exaltent les silences, ponctuent les frémissants soupirs des places et des terrasses des toits. Un de ces petits volatiles, perché place Bistan, s’entend, en chaque roulade, modulation à peine gommée par la distance, qui place un effet de mince ouaté, tout autour des ondes sonores, qu’elle enroule d’un amorti acoustique, halo qui souligne de sa netteté surprenante et délicate les pics et creuse les reliefs des notes, boulevard Ferroul.

Les boulevards, chambres de ces résonances, se magnifient de ces échos des lointains qui les habitent, ululements, en fond, des chouettes et des grands ducs. Les toits décrochés, multipliés, pentes cassées, découpes absurdes, de la ville, chiens assis, mansardes, tourelles, dômes, ces pleins et ces vides, renvoient aux oreilles des habitants, rêveurs, endormis du sommeil du juste, attendris, enlacés, les sons, les voix secrètes et mystérieusement sacrées, chères à leurs cœurs. Musique éternelle, inspiration qui remonte à l’âme, du fond des âges. Ce sont ces célestes vibrations qui éveillent de leurs sortilèges impalpables les véritables textures, les chairs mêmes, sensuelles, et les vifs esprits de ce centre-ville. Ces échos nocturnes, trémolos, aux accents nostalgiques ou plaintifs, en accord avec nos dispositions poétiques intérieures, et d’apparence si éloignés de nos

œuvres prosaïquement humaines, utiles, nous servent, dans les méandres et détours de nos ordinaires, de mesure et de guide.

Leur souvenir nous assure et nous repère durant les heures ralenties des journées lourdes des chaleurs sahariennes de juillet, les atmosphères étouffantes, tropicales, de l'été africain narbonnais (il paraît qu'existe même une réserve africaine, non loin, tout exprès pour confirmer cette remarque d'un ancien des Bat' d'AF). C'est à de tels critères d'agréments que sera appréciée demain comme hier cette ville, qu'elle obtiendra de séduire ceux qui la découvrent par une belle nuit de l'été. Par des exercices discrets et invisibles, elle parviendra à continuer de toucher tous ceux qui la connaissent déjà, qui lui garderont, quoi qu'il puisse arriver, toujours, aveuglément, à jamais leur estime fidèle et constante. Leur amour pour elle grandira de ces notes modestes, inaperçues, légères, sentimentales, que nous avons l'heur de cacher d'ordinaire en notre plus belle pudeur. C'est notre privilège, un refuge de notre quant-à-soi. Accessible aux seuls attentifs qui l'auront par-là tout mérité.

C'est par le goût, la culture, la jouissance célébrée de ces merveilles de la vie urbaine, qui sont les qualités premières de la nature dans la ville : musicales, poétiques, gratuites et premières, c'est par elles aussi, peut-être d'abord, que le centre conservera et transformera en bien, au mieux de ses possibles, sa vie. Et non par des débauches de démolitions, de tables rases, de projets grandiloquents ou magnanimes. Savoir reconnaître avec sensibilité les perfections discrètes mais indispensables du présent, et tout ce qu'il conviendra de ne pas injurier. Nous en avons essayé un modeste premier catalogue. Au long des ripisylves, les tremblantes chevelures des roseaux, *Arundo donax*, ou, *Phragmites communis*, des rangées d'arbres, saulaies : *Salix alba*, *Salix purpurea* ; de ces arbres qui frétilent de toutes leurs frémissantes feuilles blanches, qui accordent à l'œil des sortes de clignotements pâles, du vert le plus tendre, argenté. Marcher dans la direction de l'étang de Bages, sur quelques centaines de pas, en nous éloignant de la ville. Le centre, derrière nous, disparaît vite, mais reste toujours avec nous, puisque nous voilà déjà en pleine nature. C'est exactement cela, le paradoxe narbonnais, cette ville de grand vent et de vaste ciel, d'eaux courantes ou stagnantes, de feuillages, d'oiseaux de mer et de passereaux, de fleurs, de buissons,

de haies, de fruitiers, de vignes, exotique et familière, si naturelle enfin.

Le haut feuillu tremblant s'appelle, en bas-languedocien : « Auba » : peuplier, *Populus alba* (d'où il ressort que « Les Aubes », nom d'un quartier montpelliérain, signifie quartier des peupliers). La nature se rapprochait déjà du centre (l'historien personnifie la nature sans qu'il ne s'en rende compte, sans parvenir à consentir de se l'avouer, facilement et sans y relever malice), aux temps difficiles d'autrefois. De la même façon qu'elle buissonne aujourd'hui, mais pour d'autres raisons, de plus en plus près des fossés et des murs des enceintes, aux limites inconscientes de la ville, elle fait revivre les invisibles frontières supposées du centre ville, que le subconscient rétablit et retrouve sans effort, mentalement, tout autour d'elle. La disparition moderne des ouvrages des enceintes a fait s'ouvrir au XIX^{ème} siècle ces accès larges et rectilignes, qui contrastent si fort avec le vieux noyau central, cœur du cœur, médiéval d'esprit et d'allure (à préserver par tout moyen, à nos yeux), resserré et intime, villageois de manières, de rythmes, de proportions.

Se tracer, sur ces vastes terre-pleins propices aux courses et galops des cavaliers du cadre, longer avec une heureuse nonchalance, un abandon aux délices hors école d'un style redevenu tout personnel, ces avenues de ciels et d'arbres, ensemble coordonnés, en belles rangées régulières (à la française), qui se terminent ou se continuent sans transition à la campagne, à la mer toute voisine, par leurs hautes lignes de fuite. Nîmes ni Montpellier, Sète ni Béziers sur leurs collines et rochers, ne possèdent de telles envolées, si imposantes que celles de Narbonne. Elle est cousine d'Arles et d'Avignon, de Toulouse ou de Bordeaux, de Vienne et de Lyon, de Cahors et de Montauban, comme elles, ville des berges d'un grand fleuve méridional, sarcastique, trompeur, triomphant, matinal et brutalement inondant. Au chapitre du boulevard au bord de l'eau (1900, Art Nouveau, Nouille), Narbonne rivalise, aux côtés de Perpignan, partagée par la Têt, de Béziers avec l'Orb, avec rien moins que Toulouse et Garonne, que Bordeaux et Gironde. Nîmes la Romaine, ses Gardons résurgents, La Fontaine, avec ses boulevards élancés : Jean Jaurès, une longue ligne droite entrecoupée, à intervalle régulier, de vastes places circulaires (Séverine), démarre devant les Jardins de la Fontaine, dans la

perspective du petit mont sous lequel sourd la puissante Foux (vaclusienne) de Nemausus (près de là, le Temple de Diane), Talabot-sergent Triaire, devant la Gare, ancienne route N. 113, Gambetta, aux pieds de la tour Magne, de la Maison Carrée toute proche, aux quais abondamment boisés, plantés de hautes frondaisons bien fournies, de la Fontaine. Cette autre capitale romaine, non plus que Montpellier la jeune médiévale et classique, au demeurant de fort belles villes elles aussi, ne peuvent toutes deux se targuer d'exhiber de tels cours, mails (le mot est celui de la région montpelliéraine et biterroise) si grandioses d'allure que sont ces avenues de Narbonne. Ces lumières lui donnent ses équilibres. Le voyageur qui la traverserait en train, et ne prendrait point la peine de descendre pour en faire le tour, passerait à côté sans même les soupçonner. Il lui faudra, pour en mériter les beautés, ou, plus courageux, ou, plus passionné de chasse urbaine, décider tout à coup cette halte, au dernier moment, sur un coup de tête dont il ne s'explique bientôt plus les raisons secrètes, par un enchaînement d'infimes et imperceptibles changements de son attitude, sous l'effet de signaux « magnétiques » qu'il reste incapable d'expliquer.

S'y attarder pour des explorations approfondies, de celles qui lassent et fatiguent les plus prolifiques et les plus patients des guides, qui découragent et qui laissent sans réplique les plus attentifs des maniaques compilateurs, archéologues ou historiens amateurs. Face aux 89, à l'aval du pont des Marchands et de la place de L'hôtel de Ville, les quais de la Robine présentent une ouverture de respectables dimensions, sorte d'esplanade de promenade, de cours, de rassemblement populaire. Du côté du Palais du Travail, autre axe ouvert des narbonnais, au nord du centre, en vue de la gare, s'étend le théâtre historique des grands meetings d'avant-guerre, du temps de Léon Blum député de Narbonne. Avant lui, pavé des grandes foules des grèves de 1907, de Marcelin Albert, du grand Maire le bon Docteur Ferroul, de Jean Jaurès.

Plus en arrière dans un passé plus profond, récit de tête, mémoire d'ouvrier et de vieux socialiste (il ne l'est peut-être plus mais ne le dira pas), places immenses des marées humaines serrées de la commune de Narbonne, seule avec Paris et Lyon, à avoir pris son Hôtel de Ville et tenu sa « commune », en 1871. Foules vibrantes,

enthousiastes aux accents enflammés des orateurs, tribuns. Agitées de mouvements menaçants, sous l'opposition de l'avance des troupes montées. Fuyant en désordre sous les charges des grands et hauts chevaux des lanciers, grenadiers, voltigeurs, dragons cuirassés, bondissant et se cabrant au-dessus des têtes. Envolées des chapeaux, canotiers, feutres, claques, hauts de forme. De panique, de liesse. Les boulevards, toute une histoire populaire, mesquine et grandiose, épopée et mythologie, obséquieuse et naïve, innocente, honnête. Cette mémoire est présente aussi, expérience vécue ou presque, si nous suivons un informateur, assez exceptionnel de jeunesse, de quatre-vingt printemps. Perspectives, lignes de fuite ? Fenêtres du centre, baies largement ouvertes sur la Clappe, la mer, les scies (Serres) des Corbières. Symbiose totale.

Ville aérée, par ces visions d'amphithéâtre, plus que par ses vents remarquables et célèbres, continuels, infatigables, inextinguibles. Grâce à quoi elle ne connaît guère, ou point du tout, les miasmes naturels, à l'ordinaire propres aux Maremmes et lagunes. Cers, Mistral, Largade, courants vifs et lestes, d'un enlevé de leur souffle si puissant, que l'étang de Gruissan en est un des premiers spots, des meilleurs de France, pour tous les véliplanchistes européens (la glisse : d'un vocabulaire insolite, le Board, ou planche, le « bréchet » que l'on se croit tenu d'appeler Wish-Bone, ou « Os du souhait », par effet de superficielle complaisance pro-anglo-saxonne, que l'on veut croire intraduisible). Airs qui lui valent aussi de ne jamais voir de brouillards. Au pire, de rares brumes de chaleur, ou quelques désagréables rentrées maritimes, qui poissent les vêtements sur la peau, et, l'hiver, vous glacent. Elle, la ville, est alors toute suintante, comme Venise, quand l'hiver de l'Adriatique remonte la brume marine, toute dégoulinante, dégouttante de toute cette eau qui ruisselle. Ses crépis, ses murs, leurs lézardes, les boursouflures, plaques détachées des ciments claqués, les pulvérulences sableuses, les farinantes poudres qui s'en écoulent, témoignent de ces agressions contrastées des sécheresses estivales et de ces froidures humides. Les façades et les corridors, les piles des ponts s'en garnissent. Les marches des escaliers deviennent des patinoires traîtresses. Les peintures sont diluées à l'huile, obligatoirement à l'huile, même sur les façades, et il est conseillé de les recouvrir encore de laque ou de vernis solides, à

moins d'accepter qu'elles ne tiennent qu'une seule saison. Pourtant il serait préférable de laisser respirer les fonds des supports en employant des émulsions micro-poreuses, aux Alkydes, pour regarnir et ravalier les parois des façades.⁹⁰

Elle semble physiquement animée par ces « vents africains » (Baron Trouvé) d'une suée immense. Comme si elle avait toujours eu une peau, rugueuse et sèche à l'ordinaire et qui, tout soudain, délivrait, douce muqueuse, mais débordante, ses entêtants mucus lessivants les plus secrets. La paume de la main, caressant d'un geste équivoque, indécent, les murs de la rue, se mouille, s'englue d'une buée épaisse, se crème de cette sudation froide, qu'elle ressuie. On redit alors, c'est ici de circonstance, qu'elle fut construite comme sa voisine plus jeune, sa cadette de l'Adriatique, sur les eaux instables. Qu'un jour fatal, pas si lointain, elle s'y enfoncera à nouveau insensiblement, sans que personne ne puisse, pour elle, plus rien tenter. Mais les Narbonnais ne se racontent ces fausses légendes que pour s'amuser et s'en entre-distraire. Ils n'en croient pas un mot. Pourtant, l'histoire n'en est-elle pas jolie ? Les rives aval et amont de la Robine, pistes de jogging, jardins ouvriers, anciens chemins de halage, pistes de sorties à vélo. Point besoin de pistes cyclables, sauf pour aider, de place en place, les usagers à cohabiter. Ces longues allées, bien damées, se déroulent sous des frondaisons centenaires, magnifiques, fraîches en été. Un véritable luxe, qui ne coûte que les frais de son entretien. Et on atteint ces beautés depuis le centre.

Entre les quais de Lorraine au septentrion, et le boulevard des 89, au miejour (le midi, qui ne tombe jamais pile), porter le vélo ou rouler sur les trottoirs. C'est interdit, bien sûr, mais c'est tellement moins dangereux que d'affronter, en bas, sur la chaussée, les monstres avides de leur précipitation obsédée, pétaradants, enfumant de leurs oxydes de carbone au plomb, suaves nuées noires, les petits peuples des trottoirs. Leurs tout jeunes hôtes, citoyens (en herbe, espérons-le) pilotes ou capitaines des landaus et des frêles poussettes, ne comprennent pas ces empressements de chars d'assaut de leurs aînés « blindés », eux qui fleurent bon les odeurs nouvelles, au ras du bitume : les bébés. Ils apprécient, depuis leur silence d'enfant, le cadeau.

Boîtes tintinnabulantes, aveugles, sourdes et stupides, des assis des voitures. Dans ces épaisseurs végétales enchevêtrées, des bords de ville, est-on bien loin du centre ? Oui, si le centre signifie la compagnie, la présence d'autres êtres, nos semblables ou que nous voulons croire tels. En ces solitudes, ils sont perdus, absents, au loin. Trop loin pour appeler. Hors de notre portée. Ces feuillages de mystère, même en plein jour, restent impénétrables et propices aux embuscades de pauvres hères, brigands ou bandits, soldats perdus, vagabonds. Surveiller du coin de l'œil, tout seul, les alentours. Tenir en garde. Une seconde nature approfondit en nous et creuse notre vigilance. Courir rassure, alors que marcher lentement rend plus timide. Ralentir est se faire plus vulnérable. S'asseoir, bien débayer des yeux les territoires en vue. Prendre possession de ces lieux. Leur demander amicalement la bonne hospitalité. En une prière silencieuse, l'invocation muette les touche et les atteint. Le calme se fait. Le bruissement du vent nous répond seul, plongeant notre cœur dans sa paix.

Sortir solitaire était, en une autre ville, devenu de moins en moins facile, de plus en plus périlleux ou, plus modestement dit, hasardeux. Mais les jeunes ne s'en apercevaient pas, qui n'avaient jamais connu les temps anciens, et seuls les « vieux », ceux qui ne sortaient plus, s'en inquiétaient, du fond de leur sécurité acquise, et, en partie, essentiellement, maniaque. Cultiver la terre, à moins de demeurer au jardin proche, c'était d'abord s'éloigner des maisons fortes et de la sécurité des murs, et cela devenait de plus en plus dangereux, nécessitait donc une solide protection, ou encore une organisation collective. Ce n'était plus guère lucratif non plus, à ce compte. La reconstruction au milieu des déblais et des ruines. Les villes, vidées de leurs habitants, se reconstituaient lentement d'âge en âge, autour de ce qui restait de construction en dur, à l'abri du plus solide et confortable : pans de mur, de muraille ou de rempart, fossés, barrages, tours, ponts, citadelles élevées, églises ou antiques temples, tombeaux monumentaux. Réutilisant sur place les pièces de pierre les plus belles.

« Ce qui explique combien Narbonne s'est élevée, sur 250 cm de terre, on le voit bien ici, en cette fouille. Il en a fallu, des résidus d'anciennes fondations rasées, détruites, et des reconstructions sur

place, répétées d'âge en âge, élevées sans enlèvement ni dégagement des gravats, dans l'urgence, sur les épaisseurs stratifiées, pour accumuler tous ces planchers de plus en plus hauts ».

Tel sont les parcours partagés, les excursus de nos pensées. Qu'évoque encore la proximité de ce pont ? En ces temps d'insécurité, les gens quittaient ces villes des fonds de cuvette, marécageux, mal drainés. L'antique réseau de drainage et d'écoulement devait impérativement être entretenu. Les cunettes, rigoles, faute d'être curées de période en période, et depuis qu'elles ne pouvaient plus l'être, se bouchaient, se remplissaient d'objets et effluents solides divers. Plaidoyer pour la récupération. La végétation, sur ces boues, gagnait vite, et envahissait tout, bouchait de nœuds de racines échevelées et puissantes les rares sorties, entravait et envasait les flux, ce qui augmentait la stagnation et ralentissait toujours plus la percolation. Larves dans les stagnantes. Les moucheron (oc. Arabi) se déplacent en nuages (Chironomes, ne piquent pas). Les moustiques (oc. Moissa, famille des Culicidae, Anopheles⁹¹ anopheles, A. maculipennis, messae, subalpinus, atroparvus, labreanchiae, sacharovi ou elutus, Aedes⁹² caspius, A. detritus, A. Mariae étudiés par les culicidologistes...) voraces, les inlassables.

La démoustication du littoral régional, sélective et biologique, les contenait sans chercher à les éliminer totalement, entre autres pour garantir la stabilité des approvisionnements nécessaires aux oiseaux, passereaux, petits migrateurs. Justement ceux des taillis et des haies. Contagions, épidémies « cholériques », malariennes, paludéennes, se développaient en conséquence, à proportion, les uns supports ou intermédiaires, porteurs, des autres, virulences en chaîne. Le contrôle étroit de la petite faune sauvage était devenu affaire sérieuse de santé publique. Il n'en fallait pas pour autant oublier les aspects picturaux (beauté de ces oiseaux en vol, au nid, surpris sur le perchoir d'un branchage, mobiles, vifs, alertes, actifs), ni éteindre leurs accents poétiques et musicaux, car ce qui soutient le moral fait aussi partie de la salubrité communautaire. Par ces ponts sur le cours d'eau du milieu de ville, « ...entre deux villes » disait le nom de la passerelle, quai Dillon, les gens que la ville ne retenait plus traversaient et remontaient comme toujours se réfugier à nouveau sur les hauteurs des montagnes, comme ils l'avaient fait d'âge en âge, se regroupant en

pareille circonstance, passant aux Baléares, ou se dirigeant au sud des Pyrénées, vers l'Andalousie et l'Aragon, pour peupler avec exemptions et franchises des étendues dépourvues de tout peuplement, pays neufs, où tout était à faire. Narbonne, réserve et bassin de réservoir démographique. Terre, aussi, et parfois simultanément, de peuplement.

Ces peuplements d'émigration vivaient en partie aujourd'hui dans les quartiers populaires, modestes et populeux, animés, de Razimbaud et de Saint-Jean-Saint-Pierre, comme dans le « vieux » bâti du centre, quartiers de la ville que beaucoup de jeunes comptaient bien quitter bientôt, pour suivre des formations ou continuer des études, et, certains ne le cachaient pas, au final, essayer de vivre ailleurs. Même si ceux qui parlaient ainsi ne trahissaient pas, en énonçant ce rêve ou ce projet, et ne déconsidéraient pas du tout leur quartier bien-aimé. Châteaux, groupements autour d'une aristocratie ou hiérarchie militaire, abbayes, autour de l'organisation des clercs et moines : communautés ou, civiles ou, ecclésiastiques, bientôt en concurrence. Il fallait à nouveau inventer des pôles communautaires dynamiques et actifs, créatifs et propices à la mise sur pied de nouveaux espaces de liberté.

En ceci, la mémoire longue, attentive à désigner et reconnaître de près leur ancienne sociologie, à prospecter et construire la future et nouvelle société, se montrait toujours bien présente, compilant à loisir ses recoins, énonçant trop vite en son impatience et sa pétulance ses nuances. Cultivée avec soin et détermination, oralement et par la pratique. Conservée et mise en évidence, démontrée et enseignée, exposée et contestée, discutée de toutes les manières possibles. Cette mémoire politique, ce savoir de la protection, de la forme prise par la cité, gouvernait en quelque sorte tous les autres domaines de la connaissance et de l'action, les informait, les organisait de ses notions fondamentales, toutes sous-tendues des mêmes buts. Buissonnement foisonnant des masures, cabanes...

Les ponts, les rues, les passages, entre les maisons, étaient encombrés, occupés partout par des substructions plus ou moins adventices ou parasites, cabanes multiples et bâtisses de toute espèce, abris précaires, inflammables, constituées de bois, troncs, planches,

branchages, mal équarris, grossièrement sciés, entrelacés, attachés ou bridés ensemble, assemblés par des liens de fibre ou de cuir, rustiquement ou maladroitement chevillés, séchés aux vents, blanchis de sels, pièces disparates, d'origine incertaine, de ramassage, de remploi. Ces cahutes étaient si souvent percées, se trouvaient mal garanties des pluies et moins encore des vents, mal plantées, sans fondation ni drainage des fonds, toujours à demi-démolies. Elles se multipliaient en désordre, poussées et construites à volonté, sans plan d'ensemble ni ordre, abris précaires et fragiles, ateliers, clapiers ou granges (on les appelle « grangeots » dans la région). Leurs pauvres effets, souvent dressés en pleine rue, pour profiter d'un élargissement supposé, s'étaient sur le devant de l'entrée de la maison principale, ruelle qu'ils réoccupaient aussitôt et transformaient derechef, en y créant une rencoignure supplémentaire, bouchon d'un boyau plus étroit, coincé.

Toutes ces voies redevenaient ruelles et chemins creux, aux cheminements difficiles et lents, de plus en plus tortueux, ambiances aléatoires, mais qui prenaient de nos jours un charme et revêtaient un agrément tout particuliers, avec la grâce d'un minimum de police urbaine, par un semblant d'ordre (une piétonnisation bien tempérée pourrait améliorer encore cet ordre de choses), une attention discrète à l'ordonnance, à la coexistence bien réglée des êtres (cet art ne se confondrait jamais avec le laisser-faire, il y faudrait toujours trouver la juste tonalité). La dégradation des sols des voies allait en empirant, par l'absence de tout dallage systématique, dont les travaux nécessiteraient de puissantes structures bien organisées, bien dirigées et gérées, bien financées, donc protégées des pouvoirs, garanties et continûment développées par eux. En évoquant ce passé, nous ne faisons qu'admirer et examiner par contraste notre présent. Révision de nos principes communs.

De tels ouvrages d'ampleur, de planification longue, étaient devenus bien trop coûteux, en ces périodes critiques, avec la répartition nouvelle de la richesse qui dépossédait les plus pauvres, en les plaçant à la merci des plus riches, dont ils étaient forcés dès lors de rejoindre les bandes, clientèles, îlots de stabilité temporaire, d'un équilibre toujours plus précaire, sous peine pour eux de dépérir trop prématurément dans la solitude et se perdre dans l'isolement. Les

chefs de ces « tribus » refusaient d'entretenir désormais un Etat, loin d'eux, dont ils soulignaient à l'envi la déliquescence, et supputaient les travers, mais parce qu'il ne les servirait plus eux-mêmes suffisamment : ils avaient déjà pris goût à des formes nouvelles de domination et d'exercice plus arbitraire, plus solitaire, plus franc que romain, plus barbare que latin, du pouvoir. L'esprit de magistère, parmi ces grands, de responsabilité vis-à-vis du domaine commun, n'était plus le même et se transformait.

Cette dernière opposition (de l'ordre romain, des désordres barbares) ne relevait que de son opinion personnelle, concédait aisément notre ami, voulant par-là nous laisser libres de ne pas partager entièrement ce point de vue, qu'il reconnaissait à la fois classique, dit-il et, au demeurant, chez lui, fortement affirmatif. Presque péremptoire, mais nous comprenions ce qu'il voulait faire voir, de sa conviction intime. Nous répondîmes sans entrer en diatribe, fort évasivement, désireux de poursuivre. Mais cet avis n'était pas si caricatural, quoique abandonné et déjà dédaigneusement daté de ces spécialistes qui croient toujours déclarer caduc ce qui les remet eux-mêmes en cause, directement, sans ménagement ni détour.

Il pouvait se faire aussi que les avis de ces éminents scientifiques plus occupés de stérile recherche que s'inquiétant de s'adonner à la diffusion, à l'enseignement ou à la propagation la plus large de la bonne parole, qu'il fallait souvent retraduire pour eux. Il arrivait que leurs doctes oracles restaient trop ignorés du grand et vaste public, qu'ils ne soient plus parvenu à trouver désormais auprès de lui aucune prise, depuis bien longtemps. Glissant sur des auditoires ou blasés ou désintéressés, mais point ignorants pour autant et conservant avec vigueur leurs propres idées. Campant les uns et les autres sur des positions fortes, abritées, peut-être excessivement, par faiblesse ou fainéantise, des mises en cause et des incertitudes du doute.

Ils échouaient encore à convaincre des groupes aux divisions rigides, trop fermement appuyés sur leurs certitudes, et qui ne parvenaient point à partager plus largement, chez d'autres, par idéologie, les mêmes idées générales et cadres de pensée que les leurs propres. Ou bien fallait-il, avec le marais des pessimistes, invoquer la

perte totale, vite qualifiée d'irréversible, de notre belle culture classique ? Voilà que cette fouille, terre et caillasses remuées, bougeait encore et faisait bouger, beaucoup et vigoureusement.

Il nous fallait bien, tout-à-coup, encaisser ces dividendes à l'impromptu, et assumer ces éruptions de spéculatives passions et imaginations de nos esprits enfiévrés. Émiettement des pouvoirs, cercles des cours. La notion d'autorité légitime, liée à une perception positive et responsable des valeurs d'effort, de courage, de dévouement à la cause collective commune, qui avaient assuré les beaux jours de la civilisation passée, se perdait, oubliée et déshonorée, flétrie, méprisée et corrompue, supplantée par celle de la puissance dernière et unique de la force et de la pure violence brute, qui suppléait insensiblement le droit dont elle confisquait les oripeaux pour s'en affubler en guise de décorum burlesque. Le pouvoir s'absolutisait ainsi peu à peu et comme insensiblement. Tout concourait, en ces temps nouveaux, à affaiblir ce peu qui avait péniblement subsisté des institutions centrales anciennes, réduites à quelques signes ou lieux (agora, forum...), ou symboles pompeux et de noble étiquette mais vidées comme telles de tout sens, incapables d'innover, de redresser, de dynamiser et d'harmoniser à nouveau les usages, de vivifier les pratiques publiques ou privées.

Le réseau de circulation devenu trop incertain réduisait soudain la liberté de voyager, d'aller et venir, de transporter en sécurité bagages et marchandises, à l'image d'une société repliée sur elle-même, sur un petit cercle local, aux échappées réduites, aux horizons bas, voisinage proche propice aux menées troubles de mini-potentats d'arrière province, s'entendant entre eux et par la seule force sur le dos du plus grand nombre des dépossédés réduits à l'impuissance, et individuellement privés des justes et légitimes moyens de se défendre par eux-mêmes. Le labyrinthe des routes sinueuses, tortueuses, incertaines, était à l'image du nouveau paysage social, sectorisé, mal relié, enfoncé dans des logiques locales aux patois et aux pathos inintelligibles.

Le creusement de profondes rigoles et d'ornières perpétuellement fangeuses par les orages, les pluies, les tempêtes, un empierrement rare, mal réalisé, sans méthode ni plan d'ensemble, toutes ces causes, sociales et économiques, politiques et morales,

psychologiques et sociologiques cumulées confectionnaient des chemins cahotiques et fatigants, plutôt des pistes, incertains, dangereux, perdus, détournés ou se démultipliant et foisonnant sans indication sûre de direction, ce qui rendait aléatoire toute orientation. Travers contournés et retors, là où les terres largement ouvertes et dégagées avaient connu de belles avenues, des strades rapides, des routes larges, planes et plates, uniformément planes, soigneusement re-surfacées et régulièrement entretenues, sur des territoires immenses, reliant les unes aux autres de prospères provinces bien gérées et approvisionnées, toujours égales.

Ils s'étendent, ces réseaux routiers rapides, et multiplient les dalles (deux coudées de large par dix au moins de long, épaisses d'une coudée, taillées droit et impeccablement alignées bord à bord, comme on peut le voir au fond de cette « découverte », au sens premier du mot : de ce qui se trouve mis à découvert, exposé à l'air libre), solides et égales, soutien sans défaillance, même de nuit, sous la cadence frappée en cascade quatre temps des sabots bien ferrés des chevaux rapides, et le roulement de tempête, derrière les oreilles des cochers, des hautes roues de fer, soigneusement et artistement cerclées (au feu), aux rayons de bois dur et raide, bien équilibrées pour ne pas voiler, qui assurent, avec le soutien des ressorts à lames, formant suspension, la stabilité de l'engin, bien chevillé, dans sa course. La vitesse élevée est obtenue grâce aux essieux, de bois durissime, raidis au feu, bien suiffés et graissés de belle graisse blanche ou rouge, lourde. Ces mécaniques gyroscopiques sont bien maîtrisées à Rome, en Arles, à Narbonne, où les courses de char (ancêtres de nos actuels Grands Prix automobiles) attirent les plus grandes foules dans les hippodromes, comme cela se continuera tout autour de cette mer méditerranéenne, et à Byzance-Constantinople.

Narbonne, port et carrefour occidental de lointaines contrées méditerranéennes. Depuis le pays des Parthes (la Bithynie, conquise en 74 av. J. C., l'Arménie, la Bactriane) à celui des peuples belges, voyageurs cavalant partout ou cavalcadant par les voies bien dallées, de Byzance, du Pont-Euxin, des portes du Danube, jusqu'au fond des Grandes Grèces, dans les Cantabriques celtoligures et carthaginoises (aussi en 74 av. J. C.). De l'Arménie (et l'Ibérie, sa voisine caucasienne, auprès des Colchis du royaume de Lasichia) aux pays des

Frisons, des Angles, des Jutes, des Franks, des Pictes, des Cimbres et Teutons (230 ap. J. C.). D’Égypte en Mauritanie, par la Cyrénaïque (où vivent de nombreux crétois), et l’Afrique (Ifrikia, future Carthage, Tanger-Tingis), de l’Indus à la Bactriane et de là vers les gaules, les espagnes. Ces itinéraires prestigieux ou obscurs, mythiques, étaient désormais si souvent encombrés, cependant que la circulation, moindre en volume, était aussi devenue plus rare. Le peuplement avait diminué, l’insécurité décourageait le commerce. Des bandes incontrôlées couraient par tout le territoire hors des villes, menaçant les voyageurs. Les cités se repliaient dans leurs remparts reconstruits au milieu des ruines antérieures.

Narbonne était partie de cet immense réseau. Une station mémorable, renommée. Ville légendaire. La conclusion tombait, reliant cet exorde à ce spectacle. « Narbonne aurait dû conserver un beaucoup plus grand nombre de ses imposants et magnifiques monuments antiques, comme ont pu le faire Arles ou Nîmes ». Cette remarque coûtait visiblement beaucoup à notre interlocuteur, car il lui répugnait visiblement de devoir paraître en vouloir à sa cité. Il ne voulait lui vouer nul reproche, et de toute sa réticence, se défendait de la mettre le moins du monde à mal. Mais il lui fallait bien tenir cette émouvante remarque de bon sens, corroborée par ce qu’il connaissait d’archéologie ou d’histoire.

Les mures de la ville. Il continuait le récit des chroniques de Narbonne, qu’il tenait à nous résumer, à sa manière, pour mieux expliciter ses pensées et nous confier comment il essayait de voir et comprendre mieux le présent (qu’il disait aussi impénétrable que le passé, ce qui le laissait perplexe). Les sièges de cette place forte, notamment ceux des Francs, qui reprirent la ville aux arabes (758, Charles Martel ; l’historien doit maintenant en concéder le fait), détruisirent une grande partie encore du peu qui avait subsisté de la Narbo Martius romaine (que les Goths, et même les Vandales avaient relativement peu détruite et donc, plus respectée de ce point de vue des monuments matériels de la ville), et de tout ce qui était réchappé à grand-peine des destructions des guerres ou raids antérieurs.

« Ce contexte souligne et marque donc l’extrême importance pour les Narbonnais, qui en connaissent presque tous très bien les

épisodes, qu'ils révisent d'ailleurs dare-dare, en ce moment même (il doit se vendre des livres d'archéologie et d'histoire) en cette occasion, pour ne pas paraître idiot, et pour le plaisir, l'attachement très fort au prestigieux passé romain, dont on aurait bien voulu connaître mieux encore tous les détails », m'explique avec retenue et une grande élégance d'expression un quadragénaire obligeant, accoudé à côté de nous sur la rambarde qui surplombe la fouille. C'est lui qui commente, avec notre ami, et je me suis efforcé de suivre autant que possible ici les observations « savantes » qu'il a bien voulu nous donner.

L'usure, visible à la profondeur des ornières, montre qu'elle a été utilisée et réutilisée, cette route, roulée de toutes sortes de véhicules légers et rapides ou bien plus lents car lourdement chargés, chars et charrettes à simple ou double essieu, roues cerclées de fer. A un cheval, attelage de deux animaux tracteurs, de trois ou de quatre de front. Chariots bâchés, attelages de bœufs. Par paire, au joug. Une et jusqu'à huit paires, l'une derrière l'autre, au total. Échelles des temps. Nous sommes ici au pied du donjon, soudain tout petit et tout jeunot devant le « joker » historique du gros calibre romain, qui en réduit tout à coup les dimensions. Il fallait prendre de l'élan, avant de franchir les treize arches du Pont sur l'Atax. On en compte encore sept, dont trois seulement restent visibles. Le reste est pris dans les fondations et soubassements des chaussées.

« Si l'on cassait tout, pour voir, on trouverait certainement beaucoup plus de choses et d'éléments ou de restes de la ville antique. Mais doit-on pour autant faire sauter et détruire toute la ville actuelle pour parvenir à mettre en œuvre de telles recherches ? »

Ici transparait, au détour d'une remarque, presque anodine, en quoi consiste exactement ce centre. Vécu, imaginé, acquis. Expérience et mémoire. On imagine toute cette circulation. Jusqu'à ce que, plus personne n'assurant son entretien, elle ne fut, un beau jour, abandonnée, et peut-être même, à la suite d'une inondation, qui l'avait toute remplie, sur des milles et des milles (les Grecs comptent en stades et stades), de gluantes boues, de dangereux troncs d'arbres, géants immenses, réchappés des « roules », ces trains de bois que les hommes de la région de Quillan (cette localité portait alors un autre nom, que nous ne connaissons plus), déjà, flottaient, auxquels ils

faisaient descendre les eaux de l'Aude jusqu'à la mer, où elles seraient alors prises en remorque derrière des navires et ainsi acheminées vers leur destination. Ils étaient producteurs de bois d'ouvrage, de chêne, de pin noir, bois de faitage, de charpente de marine, de tonnellerie. Ils approvisionnaient de nombreux artisans charpentiers, tonneliers, ici même, en ville, et loin au-delà, par le port de mer, tout proche, aux lisières de la ville. Au XIX^{ème} siècle encore, les embarquements sur des navettes vers ce port s'effectuent quai d'Alsace, d'un côté de la Robine ou, quai de Lorraine, sur l'autre rive. Une crue dévastatrice, symbole même des tumultes furieux de l'histoire, avait emporté une arche de son pont ou, avait détourné, tout soudain, tellement en amont son cours, que le tronçon de route précédent, en venant de Cessero, n'était plus du tout praticable. Isolement-surprise. Ceci interrompait toute circulation par ici et la détournait tout par le nord, par la route de la montagne, plus sûre, au large du bassin et de la plaine de l'étang rouge (rubrensis, rougeoyant, rougissant, pourpre), plus tard Capestang, lequel est maintenant, tout autour de Narbonne, du nord-est au sud-est, tout asséché, mais pas bien haut ni trop élevé au-dessus du niveau de la mer. Il surnage de peu, de ses « basses terres » artificielles, laborieusement mais approximativement calé sur une importante nappe phréatique sous-jacente. Le plat pays, ici, n'a jamais pu être définitivement drainé, ni par les romains, ni avant eux, ni ensuite par les wisigoths, ni par les moines bénédictins du haut et « moyen », mal dit comme tel, « moyen-âge ». Cet âge qui n'a rien de « moyen » (ordinaire, médiocre) revêt tous les caractères d'une époque-charnière décisive, hautement positive, et n'arbore pas ceux d'une simple transition, fade, sans relief, dépourvue des sauts ou des transformations de forte conséquence qui paraissent marquer les âges qui lui sont antérieurs ou ceux qui la suivent. Cette eau affleure bientôt, en cas de forte pluie, recouvrant et noyant tout. Sans compter, plus globalement parlant, l'élévation continue pour la période actuelle, du niveau de la mer.

Il reste, en ce paysage au milieu de quoi la ville est plantée, cette immense plaine – ce n'est cependant pas celle de la Volga, ni celle des terres noires de l'Ukraine, grenier à blé des steppes centrales que contemplèrent, disaient-ils, les soldats narbonnais, de retour de Sébastopol (bataille de la guerre de Crimée, 1855–1856) – ce grand

bassin. Ce beau cirque n'est remué que des orages et des soleils, des eaux et des vents jour après jour alternants, du Cers, du nord, et de la mer, qui s'en disputent tour à tour les (dé)pressions. Combe, que d'aucuns désignent, aux flancs de la Clappe, leur familière et commune montagne sacrée, jardin collectif des gens de cette ville, surmontée tout alentour, des innombrables cirques : serres, valats et pechs des Corbières. Ils la disent analogue à la flamande Waterloo : « morne plaine » (Victor Hugo). Ce qui n'explique aucunement pourquoi les moules frites y sont si bien servies, plaisanterons-nous, parlant peu de temps après, par une irrépressible et soudaine association d'idée, des restaurants (Le Capitole s'en est fait une spécialité merveilleuse, le connaissez-vous ? Me sourit, gourmand, mon interlocuteur). Il reprend, après cet éclat, le cours de son raisonnement-rêverie.

L'esprit ici se tourne plutôt vers le grand souvenir des fabuleux ouvrages colossaux de drainage et d'assèchement des âges laborieux (annonçant les « polders » de nos âges modernes). Campagnes d'ouvrages ambitieux, mobilisant les grands nombres, toujours arrêtés net par les troubles et les guerres, repris aux périodes de calme relatif ou de paix. Un programme complet d'ingénierie agronomique de mise en valeur, orienté vers la production prioritaire de céréales pour fournir en abondance le pain du castrum devenu grande et belle cité, ornée d'aqueducs, de monuments et d'ouvrages prestigieux, décorés, de places, de statues et de sculptures, de temples et de thermes, d'entrepôts et de marchés couverts (Horrea), de riches tombeaux et de catacombes, de théâtres, et peut-être d'un grand amphithéâtre de style grec, ce plan de grands travaux fut lancé avec le perfectionnement incessant de sa cadastration, colonisation des campagnes environnantes par centuriation, démarrée à partir du Decumanus-Cardo primitif du premier Castrum fortifié. Il fut développé sans relâche durant quatre siècles par les romains ou leurs successeurs ensuite, lorsque ceux-ci avaient pu se permettre de les imiter ou de suivre leurs modèles. Ils appliquaient ici ce qu'ils savaient, transformant toujours des emprunts plus anciens.

Les légions avaient vu bien des pays et territoires, de l'Égypte et de la Grèce, civilisations dont ces hommes avaient copié, reçu et perfectionné les techniques et machines : engins de creusage, de

puisage, de levage (Tympana), moulins, façons de creuser les puits, les citernes, d'exploiter les mines, de bâtir les bassins étanches, cuves, piscines, fossés, et planter ou soutenir les talus des tranchées, d'étayer, de fonder et de construire, de fondre les métaux, de tailler les pierres, de sculpter et de décorer finement au ciseau, au gouge, au stylet (frises, colonnes...). Le génie romain⁹³, d'abord celui d'une remarquable administration militaire, est un art complet, de culture (en tous les sens du terme) et de mise en valeur des sols (jachère, gestion des friches), d'inventaire des ressources, de stockage, de gestion avancée et programmée des approvisionnements, et d'abord de la plus essentielle : l'eau potable, l'eau d'irrigation, l'eau de navigation. Telle est la ville romaine : elle organise autour d'elle l'exploitation raisonnée d'un territoire (une Colonia... le terme désigne un tel système d'exploitation ordonnée, systématique : l'agriculture pratiquée comme l'art d'un méticuleux jardinage), pour garantir à la population de bons approvisionnements, en eau potable (aqueducs, canaux d'adduction), en céréales (blé et autres), viandes, légumes nourrissières (fruits, légumes), vins, épices, et toutes les marchandises souhaitables. Traiter correctement voire rationnellement les effluents (évacuations, eaux dites grasses). Assurer le chauffage des bâtiments (fours à bois). Le domaine rural est une résidence d'été, un palais (appelé villa, d'où sera dérivé le mot « ville ») de vacances, dirions-nous aujourd'hui, de plaisir. Il est voulu comme une paisible retraite loin des affaires bruyantes de la trop puissante Urbs, intrigues politiques, délations et autres. Relire Cicéron, Strabon, Pline le Jeune, Sidoine Apollinaire.

Trois déclinaisons narbonnaises : la Clappe, mont des sources, le fleuve côtier, les graus, les étangs et leurs ports, la mer, son rivage, ses courants, ses hauts fonds, non loin de ce lido de sable. Les hauts navires jettent l'ancre non loin de la côte, et déchargent leurs marchandises par des barques à fond plat, de faible tirant d'eau, à voiles triangulaires, « latines », et à rames, embarcations permettant de manœuvrer court, par les passes et passages, de louvoyer aisément entre les bancs de sable, d'aller et de venir en navette par les graus des étangs, ces étendues de faible profondeur, et de remonter les embouchures, deltas, estuaires des fleuves côtiers. Elle fut délaissée, cette antique voie, comme l'avait été la Voie Hérakléenne fréquentée

et connue des Hellènes (Rhodiens, Phocéens-Massaliotes) sur ces mêmes rivages ibères (les côtes prenaient ce nom depuis le Rhône, venant de Rome), elle aussi abandonnée par places, pour un temps, mais retrouvée, peu de temps après, ré-ouverte, modifiée, doublée par moments d'une autre route, plus loin, moins abîmée, plus rapide, piste nouvelle, plus haut, plus épaisse de sol, plus au sec, sur des fossés, talus ou chaussées mieux protégés des furies de l'Atax ou de ce fleuve côtier capricieux lui aussi qui prendrait plus tard, au levant (à l'est), le nom de l'Orb.

Les ponts résistaient longtemps, vaille que vaille, jusqu'à céder un jour, à force d'ébranlements invisibles (pour résister aux imprégnations, les ingénieurs romains pratiquaient des assemblages aussi secs que possible, très pauvres en mortier de sable et de ciment, ce qui impliquait une taille très droite des appareils), et se perdre aux poussées de furie d'une inondation plus longue, plus haute ou plus brutale, plus puissante, qui en emportait, en une heure, et dispersait au loin une ou deux des arches, crevant les routes et contraignant les circulations au tout terrain le plus incertain.

Ce que nous avons aujourd'hui sous les yeux ? Un beau tronçon de la Via Domitia, bien entière : belle chaussée, et bien en place, à 250 cm de profondeur, sous l'argile sèche et tassée maintenant toute remuée et découpée, ouverte. Une belle portion, complète, est ici exhibée. Soulever cette terre, déterrer les morts, faire revenir seulement quelques-uns de tous les disparus, dont la plupart ne reverront plus, même à l'état de dépouille, ni à celui de la plus minuscule bribe, le jour de ce soleil. Ils furent broyés à jamais, dissous, en cendres, pulvérisés, et ne reparaitront plus du tout en cette vie, ni leur enveloppe, ni leur personnalité, ni un humble bijou à eux, ni même, encore moins, leur modeste et discret souvenir ému.

« Voici ce que réveille aussi ce creusement du cœur ou du ventre secret de cette ville, dont l'âme même est déterrée ».

Spleen un rien métaphysique, qu'une humeur rhétorique ne devrait point négliger néanmoins : le public, électeur ou non, aime l'évocation historique bien sentie, un poil romanesque, dans le style d'un récit véridique (fondé sur des faits avérés), dont il est très friand, et que la « sécheresse des dépliants touristiques ou la froideur

« pasteurisée » des interprétations des guides agréés » (entretien) ne fait que décevoir, sans plus de profit pour la cause de l'histoire, qui se déconsidère toujours plus si elle persiste à ne pas relever ces défis. Il confirme l'aveu de son échec relatif à atteindre les grandes masses populaires (plus simplement dit : le public), soupçonnées à tort d'une imbécillité définitive, par le fait de cette résistance. Parler des romains, c'est comme évoquer la vie de quelque lointaine peuplade de sauvages, étranges ancêtres, dont il convient de louer le haut degré de civilisation, malgré tout. Comme si nous étions les seuls ou les premiers à avoir inventé, fort tardivement, ainsi que l'exemple romain nous le manifeste et le rappelle justement de façon si éclatante, le réseau d'assainissement bien pensé, d'écoulement des eaux pluviales et grasses, d'approvisionnement en eau toujours et en toute saison potable, qu'une cité bien organisée et policée, moderne ou civilisée, n'eut jamais dû cesser d'entretenir et de développer alentour. Ce paradoxe ne nous effraie pas.

A regarder les larges dalles, qu'on imagine avoir été transportées par chars à bœufs, dans des attelages longs et difficiles à guider, on revoit en pensée la circulation de ces temps. Il suffit de quelques mètres d'une antique voie... Parler d'« époques romaines » cumule et culbute les temps, brouille l'ordre apparent que cherche en vain à isoler l'artifice de la distinction entre les « périodes », comme si un partage des temps artificiellement découpés, ou d'événements jugés décisifs de notre point de vue de modernes, pouvait tout à coup, par un miracle commode, dissocier ce que chaque épisode des temps emmêle et relie intimement, à cœur, en une continuité chaotique.

Le masque romain, vite caricaturé, devient poncif, glisse et cache ou fait trop prestement oublier une diversité insondable : comment imaginer ce que l'on n'a point appris dans les manuels, parce que cela n'y figure que de façon tout elliptique, tronquée, qu'il faut, à force de méditation, de rêverie, de réflexion, de sensibilité, de raisonnement, de poésie, ressentir et faire revivre en imagination ? Ce qu'était l'état de la civilisation au Bas-Empire, peu prestigieuse et jugée moins digne d'être enseignée aux jeunes gens que celle du beau siècle d'Auguste ? Ce premier siècle, d'Octave-Auguste et de Marc Antoine (et Cléopâtre), à cheval sur la date-phare de l'ère, entre le premier siècle avant J. C. et le premier siècle après J. C., ce siècle

éclipsait cet autre et premier « beau siècle », qu'avait été le « beau » V^{ème}, « avant » J.C., ou (comme on écrit en anglais) V^{ème} B. C., de quatre cent ans son prédécesseur : celui de Périclès, en Attique... Cette culture méditerranéenne, syncrétique, complexe, compartimentée, peut-être, issue de l'Empire des Romains, et de ceux qui en avaient précédé les successifs gouvernements, reste toujours bien vivace encore, dans cette grande région « tombée » sous l'empire des Wisigoths, des Goths « Byzantins » de Narbonnaise (cette expression paradoxale et osée fait ressortir leur empreinte « orientale » et (re-) grecque/hellénistique aussi, ou alexandrine, byzantine...), puis, ensuite appelée royaume de Septimanie, marche d'Espagne (selon les Carolingiens), Marquisat de Gothie ? Tels sont, nombreux, ces rappels, ces évolutions insensibles, tous à garder simultanément en tête.

Ces heurts, ces voyages, ces échanges, ces incessantes circulations d'idées, diatribes, dialogues, oppositions, de religions, de prophéties, d'enthousiasme et de foi. Ces traductions, déchiffrements, secrets arrachés, pillages. Ces illuminations et révélations, visions et projets, milléniums ou messianismes indissolublement liés, faits de même matière, d'une sensibilité souvent unanime, derrière la diversité apparente des expressions en apparence contradictoires. Après la fin (en 476) de l'empire d'occident, sous le règne des Wisigoths de Tolosa, Tolède, Cordoue, Grenade, Séville, la Septimanie, protectorat des Ostrogoths (Hérules d'Odoacre qu'il venait de vaincre) et Wisigoths réunis de Théodoric et donc par-là, réchappé aux Franks, Narbonne suit son propre destin, n'est reprise par les Franks aux Wisigoths qu'en 711 seulement,⁹⁴ avant d'être prise par les arabes, juste après, en 720, et gardée par eux jusqu'en 758, reprise encore par Pépin (Le-Bref), le fils de Charles Martel⁹⁵ : cette période, chrétienne, certes, mais encore peu romaine ni catholique (elle n'est plus, elle n'est pas encore ; le sens des mots change avec chaque période, où il revêt des significations nouvelles et renvoie à des paradigmes différents), est toute pénétrée, dans la région d'une universelle dominante arienne, de la doctrine en laquelle les Goths triomphants, de passage en Cappadoce, avaient été très tôt (III^{ème} siècle) évangélisés et convertis par leurs captifs « romains », c'est-à-dire Constantinopolitains ou byzantins. L'arianisme met en doute, suivant

les conciles « orthodoxes », la consubstantialité des trois espèces ; le Verbe est inférieur au Père, le Fils est plus humain que divin ; plus homme que Dieu. Cette doctrine met en position de faiblesse, parce qu'elle l'atténue, un dogme trinitaire strict et fermé, qui aura d'ailleurs été imposé par un tardif Concile, très politique, celui de Nicée, en 325, réuni neuf années seulement après celui d'Arles, qui avait pu se rassembler en cette ville impériale, au cours de l'an 314, pour lutter contre le donatisme. Ce dogme trinitaire nouvellement édicté par Nicée sera confirmé et renforcé par le Concile de Chalcédoine, resté plus connu sur ce point.⁹⁶

Périodes de luttes et d'émergences, où des notions pour nous capitales et devenues lieux communs indiscutables (dont nous avons perdu les sources ou oublié les origines, sauf de trop rares spécialistes⁹⁷), se sont formées, lentement et par brusques à-coups, avant d'être finalement fixées (par les lignes militaires ou diplomatiques victorieuses, l'inertie du fait établi, légitimées de force par les chroniques ou cartulaires, leurs copies revues et corrigées, la continuité institutionnelle, aussi), mais à travers bien des incertitudes, des nuances que notre empressement à condamner et à trancher rétrospectivement, fut-ce au nom de la science et de l'objectivité historique bien comprises, nous conduisent à perdre et méconnaître. Une relecture plus avertie de théologie scientifique fera un jour ressortir une remarquable continuité de doctrine sinon de canon des pays narbonnais, aquitains ou, plus largement dit, pyrénéens. Ce n'est que plus tard que l'on s'est habitué à les appeler languedociens : ces appellations relatives sont donc révisables et ne correspondent, au-delà des réalités géographiques physiques premières, qu'à des entités toujours re-découpées selon un certain modèle administratif, temporaire et éphémère par définition. Cette tranche (chronique) de civilisation, tenue pour une césure, une transition, un entre-deux, on en distinguait si peu de traces probantes, qu'elle serait dite âge barbare, ou de décadence, car elle paraissait trop confuse, désordonnée, foisonnante, fourmillante.

N'était pas, par-là, jugée assez digne, ni estimée aussi glorieuse que d'autres, jugées plus reluisantes qu'elle. Tant son unité, au moins de façade, était mise en avant et dans le même mouvement leur plurielle diversité rejetée et ignorée. Elles auraient mérité pourtant,

beaucoup plus qu'elle, d'être célébrées et relevées à maints égards. Difficultés à assumer des prises de position trop tranchées, conduisant à des impasses contradictoires. A l'issue de ces longs calculs historiques, qui visent à re-situer devant nous, comme pour en ressusciter toutes les émanations encore présentes, cette capitale de la Narbonnaise en ses différentes époques, évitons donc de trop rapidement résumer les mésaventures tragiques, victoires ou tracas, qu'elle a connus et traversés. Antique sagesse. Il fallait bien cependant en passer par ces écarts-là aussi. Pour en apprécier à nouveau les étendues et surprises présentes, voyager d'abord dans le passé. Mettre le présent à l'épreuve, et d'abord interroger celui de l'écriture même de l'histoire. Afin d'en ressentir les vertiges, d'en secouer les indécisions, pour en oublier enfin les sortilèges et se consoler mieux encore dans les sensualités présentes. Goûter les fines ou fortes épaisseurs charnelles de la vie d'aujourd'hui, en respirer de près les effluents, en ressentir et palper, à fleur, au ras de notre propre peau les énergiques influx.

Narbonne, ses lumières, ses avenues de soleil, ses boulevards d'ombrage, ses nuits de reflets et d'orages. Ses vents en ouragan, ses ciels lavés, grands, bleus. Ses quais, ses docks, ses citernes, ses caves géantes, ses péniches, ses voiliers, son air de fête foraine, son marché, son allure de village tranquille, ses facéties de gamin, ses jeux, ses sports, son rugby, son ballon rond, ses boules (de pétanque), ses landaus et poussettes, ses étudiants animés, ses jeunes qui émigrent, ses airs de place arrêtée, grillée, éclair de feu sous le blanc du ciel. Son odeur de mer et d'eau douce, de canaux et de graus, de moules, de cannes à pêche, ses couleurs et parfums d'ombres, de glacière, de parasol et de caldos. Une ville de pliants, de promeneurs, rentiers, vieillards, retraités, et maintenant, comme nous l'avait jeté un homme jeune, faite exprès (il avait souligné le terme) pour eux.

Envols, tire-d'aile et trilles. Ses mouettes (*Larus ridibundus*, « Babièta », ou rieuse ; rissa tridactyla, tridactyle), ses sternes (hirondelle de mer, sterna ; Guifète ou *Chlidonias*), ses hérons cendrés (*Ardea Cinerea* ; bihoreau : *Nycticorax nycticorax*, qui est, en languedocien : « Lou Charpentier »), ses hirondelles (*Riparia Riparia*) avides de moustiques, ses martinets (soit *Apus Apus*, Martinet noir, soit, le plus côtier, *Apus pallidus*, pâle). Ils crient, les martinets

rapides, planant sur des ailes roides, droites, précises à tailler les airs, freiner et voler court, d'un frémissement. Ils piaillent, de joie, leur jaillissante jubilation ou pour éviter les collisions (les deux ?), quand ils se frôlent à toute vitesse, sautant du haut des toits d'où ils débouchent en la plongée d'un imprévisible survol, dessinant en arrière-fond l'arabesque des gouttières, des tuiles, des pignons, des terrasses, des tonnelles, des marquises, des gloriottes, des flèches et des clochers. Ils se rendent maîtres de ces formes et étendues aériennes, de leurs courants d'air, ascendants en volutes, hélicoïdes, rafraîchissants.

Ils rattrapent de vitesse, noir et blanc, ailes pointues, lancés du haut des ascendants d'où ils se laissent tomber comme des fusées, à la course, les insectes succulents, retraversent, plus rapides, en torpille, les touffus nuages ailés des moucheron sucrés, bouche grande ouverte, chargeant cette grasse nourriture de bel appétit et sans retenue à pleines becquées. La ville vibre et siffle en ses myriades d'oiseaux. Ses squares et jardins, ses pistes cyclables, ses larges cours tout plantés de platanes. Ses canards apprivoisés, aux ailes coupées : « on leur enlève une grande rémige de chaque côté, ou deux plumes du gouvernail de la queue, et l'animal défiguré, estropié, ne peut plus voler assez longtemps pour migrer, ou bien ne peut plus même se diriger », nous explique cet horticulteur, ornithologue amateur occupé à la taille d'un massif, qui passe sans transition des proches étangs aux plans d'eau des jardins de la ville. Comme quoi la pensée de la ville accompagne ou précède ses représentations les plus sensibles.

Où en étaient donc tous les centres ? Ni dans le cœur historique, pittoresque mais un peu resserré. Ni dans les monuments du Moyen-âge, revus Viollet-le-Duc, un rien vieillots, quoique grands. Ni sur les placettes, dans les angles des plans, le long des cours de promenade (ils leur sont dédiés, comme des couloirs ou pistes officielles, mais c'est pour qu'on se promène encore plus partout ailleurs), où l'on se fait voir, en attente (la mostra). Dont on se cache, habile à en éviter la place trop exhibée-voyeuse, par un cérémonieux détour. Tour à tour, elle fut très peuplée ou vidée soudain de la plupart de ses habitants. Elle reprend et rejoue chaque jour ses vieux rythmes, ses morceaux ressassés, qui la secouent et la rajeunissent. Ses sources, ainsi rafraîchies, ne tarissent pas. La constance, en eux-mêmes entêtés, des lieux, qui persistent à persévérer dans ce qu'ils

sont, quoiqu'il nous arrive, ramène le temps à sa véritable dimension dérisoire et faite de rien. La ville nous fait revivre dans le tumulte et le vacarme qui nous accueillent en nous assommant, le bruit inchangé de notre propre jeunesse. Le mémorialiste amateur, tout narbonnais est un peu historien, se ressouvient et récite en pensée, bercé par le rythme de son pas, tonique et heureux ou alenti et maussade.

Alternativement, romaine (capitale de la Narbonnaise), gothe, septimaniennne, carolingienne (Marquisat de Gothie, sous Louis Le Pieux, roi ou duc d'Aquitaine), toulousaine, la ville ne peut être détachée des bouleversements du monde. Combien de mutations n'a-t-elle pas connues ? Que de passes traversées, si nombreuses qu'elles forcent à l'oubli. Les statuts « légitimes » semblent se succéder, qui masquent ou habillent les permanences et continuités profondes dans les mœurs suivant les réformes et usages. Les Réformes s'enchaînent, des X^{ème} et XI^{ème} siècles. Le coup de force de Hildebrand devenu le Pape Grégoire VII en 1073 décrète toute indépendance dorénavant dans la nomination d'un Pape par seulement un collège de cardinaux, et institue par ce décret si unilatéral toute pleine indépendance souveraine de la seule Eglise. Le Pape sera dorénavant nommé et désigné par la seule autorité d'un Collège de Cardinaux, ce qui veut dire hors de tout avis ou de toute intervention de l'empereur jusque-là pleinement et toujours associé à cette éminente désignation. Ce Pape sera, en réponse, bientôt destitué et remplacé par un Pape favorable à l'empereur Henri IV, en 1084. Là réside l'une des origines de la querelle des deux règnes ou encore querelle des investitures (les deux querelles, distinctes pour les historiens, se révèlent identiques, par leur même fonds commun théologico-politique, comme l'ont bien montré les travaux de Ernst Kantorowics⁹⁸, Ralph Gisey, son élève et bien d'autres encore), qui connaîtra d'autres suites et rebondissements, récurrences ou résurgences de l'histoire-palimpseste. Puis, jugée indigne, cette Regio (Principauté, état souverain) sera bientôt (le prétexte en est facilement trouvé en un argumentaire tout plein de formalisme juridique obtus) déclarée « albigeoise », déloyale et « hérétique » (XII^{ème} et XIII^{ème} s.). A ces nobles titres, elle est mise au ban, puis combattue, vaincue, finalement soumise et (re- ?) conquise par les croisades albigeoises successives. Sa conquête, son humiliation définitive, après la bataille de Muret (1210, près de Toulouse), sa mise

en tutelle, se trouvent parachevés par le très cynique et hypocrite traité de Paris (1229) et les suites que ses stipulations draconiennes auront entraînées in fine.⁹⁹

Ce douloureux passé chante encore parfois, aux heures graves, pas si souvent. Narbonne danse, et ses coquettes frénésies sages ont l'allure paisible des voltes des passionnées, qui se tiennent, savent se retenir, qui réfrènent leurs trop dévorantes flammes. Pour ne point exploser à nouveau en de bien inutiles dommages. C'est une ville en chanson, par la voix, l'esprit des poèmes de Charles Trenet. La France entière, par ce poète, est de Narbonne. Les quais de la Robine lui sont ce pèlerinage où les souvenirs d'enfance du grand homme, toujours fou et toujours chantant, ont conquis et charmé les Lillois, les Belges, les Parisiens, les gens des Ardennes, de Dieppe, d'Amiens, qui en connaissent les textes, qu'ils fredonnent ici et partout. Trenet, guide touristique et ambassadeur hors pair de sa ville natale. Le grand homme toujours bon enfant leur en a communiqué les secrets bonheurs, les petits riens essentiels, les merveilles de son cœur.

Les pouvoirs miraculeux des ombres. Après avoir médité un moment, nous opinons ensemble, en dodelinant de la tête, pour ramener nos idées et les rassembler, les fixer à nouveau sur le spectacle qui va maintenant nous occuper, tout autour de nous. Nos regards examinent la place retrouvée, au sortir de ces songeuses et quelquefois ténébreuses réflexions. Sombra, soleil pur. Querencia, murmure notre ami, qui nous désigne les ombres, les éclairs éblouissants, les recoins et cachettes de la place déchirée, sous ce midi défoncée. Il nous a transportés, tout subito, dans l'arène d'une corrida. Nous désignant ainsi les quartiers de cette Plaza, bien visibles, sur cette arène carrée, et que confirme une fréquentation qui vit cette perception comme une seconde nature. « Marche à l'ombre », vieux conseil de prudence, de dissimulation, contradictoire avec des aptitudes d'accès au soleil bien en face, des facultés de résister à l'éblouissement, au risque de se brûler les yeux ou l'esprit. Refuge, ombre salvatrice, coups de feu de surabondante lumière. Le Narbonnais marche sa ville en expert. L'hiver, il recherche les soleils, l'été, les fraîches obscurités. De là, que les véritables centres seraient les boulevards, et les cours arborés, l'un à l'autre enfilés, cette large et longue ceinture, ruban de verdure, de joie, de découverte, de paix, de

randonnée à petits pas, de stations assises comme celles que décrit finement Annie Honnorat (infra), près de la passerelle qui traverse la Robine en permettant d'admirer le pont vieux des marchands, depuis l'aval, depuis ces larges avenues piétonnes. A cause de leurs surfaces et de leur nombre, exceptionnels pour une telle ville, la piétonnisation à la mode, et depuis longtemps dans l'air, n'avait pas eu à être précipitée : pourquoi se promener « dans le vieux », étroit et malodorant (ce n'était depuis longtemps plus du tout le cas, mais beaucoup s'en souvenaient encore et y croyaient toujours, la mémoire trompe), alors que ces corridors, aérés de belles verdure, tout bruisants d'odorantes forêts en pleine ville, larges perspectives, majestueux horizons et plaisante diversification des points de vue, s'offraient au promeneur amateur et averti de ces beautés simples, mais précieuses à ses sens et chères à son cœur.

Ils sont la première ceinture, qui enferme le « centre antique », et telle est sa limite, de marque et d'empreinte, haussmanienne. Du neuf ou du vieux ? Du neuf avec du vieux... Prestige médiéval ou rétro imperceptiblement dépassé ? Qui supplante qui ? Le contraste effraie tout autre que le Narbonnais, qui aime voir sa ville se reconstruire de neuf. Même au prix d'un désordre formel : ainsi nous montre-t-on une faute grotesque de perspective, d'un architecte dont on se moque aujourd'hui sans retenue, avec une certaine honte pourtant, d'avoir à l'avouer, de dévoiler tant de candeur provinciale. Un alignement de fenêtre décalé, de travers, à côté, qui aurait dû tomber pile en face de l'échappée de cette petite rue du centre ancien. A deux mètres près, les gens, au lieu de lumière, tombent face au mur : toute la masse est de travers. Seul un débutant irréfléchi ou un irresponsable peut faire cela.

Et cet ancien est jugé cependant, de bien loin, largement mieux, s'il était un peu réhabilité, plus vivable, possédant plus de caractère, de charme, que ces immeubles d'apparat ou modernes, qui prospèrent aux dépens des « ruines » de ce centre, bâtiments neufs que l'on prétend, comme une chose allant de soi, plus fonctionnels, plus vite bâtis, plus confortables. Il vaut mieux faire du neuf, s'obsèdent certains entrepreneurs dont les marchés sont exclusifs... En été, ils s'avèrent pourtant invivables, point de volets, ni de contrevents, ni de volets roulants, ni de double vitrage iso-thermique et iso-phonique...

Cet indispensable équipement n'est pas monté d'origine : il faut tout ajouter soi-même en option, une fois que l'on devient propriétaire. Ce qui en décuple le prix de revient réel. Les murs ne sont pas assez épais, les isolations au vent, sensible en cette ville, sont inexistantes. Il faut encore les équiper tous, ces logements neufs, de la climatisation, qui coûte cher en entretien, eau, électricité, et qui donne, au total, peu d'ouvrage aux installateurs, alors que les structures des bâtiments anciens dispenseraient les habitants de cette coûteuse et inutile dépense qui, en leur cas est superflue, mais, un jour, ne sera pas inutile. Les artisans entrepreneurs soumissionnaires sont-ils si mendicants qu'ils désespèrent à ce point de trouver un autre et plus lucratif marché au lieu de céder à cette consternante facilité ?

La fraîcheur est en effet livrée d'origine, avec les hauteurs de plafond, les fenêtres étroites mais d'une ouverture élevée, les pas de porte, les courettes, le micocoulier ou l'acacia, le figuier, le vieux puits en pierre qui a subsisté, en ses usages, au moins jusqu'au XVII^{ème}, le lierre, la tonnelle commune de la cour, les tuiles anciennes, canala, romaine, les volets de larges et épaisses planches, bien à plat rabotées, de pin des Landes ou de chêne de Quillan (le meilleur). Réhabiliter ces immeubles, il est trop tard pour ceux qui sont maintenant démolis, dont beaucoup étaient pleins de charme et dénotaient un style aujourd'hui des plus recherchés, qui fut cassé, dispersé et saccagé dans une aveugle euphorie et avec allégresse, il y a vingt ans. Rêve rétrospectif. Même si ce qui reste sort réhabilité des prochaines années, les pertes sont déjà irrémédiables.

« Il fallait à tout prix construire du neuf, quoi qu'il arrive. Tout était donc derechef déclaré insalubre, et on cassait tout. Tout le monde faisait n'importe quoi, et construisait comme il voulait, n'importe comment ».

Les services publics, la poste, les banques, les grands hôtels, les vieilles demeures bourgeoises, les maisons de maîtres, prennent tous ici un air jeunot, vert et gaillard, dans leurs bâtiments de ce siècle. Elles sont affublées dans le contexte et par le contraste, d'un look déclassé, dévalué, avec, au-dessus d'elles, l'ombre, soit tragi-comique, soit lugubre, soit grandiose mais surannée, de ce haut donjon carré, au

demeurant magnifique par lui-même mais auquel le reste de la ville s'accommode avec peine.

« C'est une des curiosités de la ville. Cet Hôtel de Ville s'entête à se tenir dans un palais fortifié du XIII^{ème}, de l'âge féodal : il faut quand même oser ! ».

Situation que certains, très épris de vieilles pierres, et fort attachés à cette tour massive, pas peu fiers de leur donjon chevaleresque, trouvent néanmoins anachronique et cocasse. Il y aurait bien une raison, parmi d'autres... la nostalgie de l'ancienne rivalité entre les Vicomtes et les Archevêques, dont les Palais rivaux se faisaient face, de part et d'autre de cette place aux Herbes. Faut-il toujours que le présent continue les ritualités obscures, mystérieusement figées d'un passé arriéré ? Allons donc. Je vais vous montrer ce qui existe aujourd'hui, sur l'emplacement de ce qui fut longtemps le Palais du Vicomte, dont rien ne subsiste, tant la victoire des ecclésiastiques fut radicale. Dans les coulisses des Dames de France.

« Narbonne avait ici en face son palais vicomtal, aujourd'hui emplacement des Dames de France (Monoprix), place de l'hôtel de ville. Il n'en reste plus rien du tout. Venez, nous y allons voir. Je vous emmène ».

Nous entrons dans une sorte de cour pavée, une fois franchie une grande porte, haute grille de fer, qui ferme toute l'arcade de ce porche élevé, qui n'est autre que l'accès des transporteurs-livreurs aux magasins, aux stocks secrets (jamais vus de la clientèle, nous sommes dans un saint des saints), la porte de service de ce grand Magasin (1900) des Dames de France. Rien ne rappelle, en effet, en ce beau Grand Magasin, le Palais vicomtal d'antan. Cet accès, d'habitude dissimulé par derrière, se fait ici, c'est remarquable, par la façade maîtresse, sur le devant de la place. La vitrine prestigieuse n'en est pas dépareillée, prodige du trait de crayon du styliste-architecte façadier. Et nous comprenons alors les difficultés rencontrées par le projet de piétonnisation qui est en train de se mettre en place : il fallait assurer des passages faciles et aisés pour les livraisons et approvisionnements des magasins, Dames de France et autres. Organiser des horaires

d'accès, en bonne concertation préalable avec tous les intéressés. Mémoire du pavé, le marché aux herbes.

« Il y avait ici, entre l'hôtel de Ville et les Dames de France, le marché aux viandes, poissons et légumes : le marché de Narbonne, qui se tenait en plein air, avant la construction des Halles, du marché couvert, donc avant 1900. C'était « La Place aux Herbes ».

C'était là que l'on venait se presser, là où l'on se rencontrait. On y commerçait, pour les légumes, appelés « herbes », on y trouvait aussi les épices, les poissons, les laitages, les viandes ». Tout le marché !

De cette évocation, venant des Barques, en longeant la terrasse des 89, on passe en plein chantier. On traverse ce qui reste maintenant de la place, dans ce remue-ménage, cette place que l'on ne reconnaît plus et qui est toute oubliée, avançant dans ce tohu-bohu avec prudence et d'un pas précautionneux, au milieu des poussières, des bruits, attentivement. Il est bon de contourner et d'éviter, de justesse, tracto-pelles, pelles mécaniques, scrapers miniaturisés, qui avancent et reculent sans avertir (à part l'émission d'un avertissement sonore caractéristique, et d'une stridulation voulue « énervante »), évoluant à vue. Ils percent et poussent, traînent et aplanissent, compactent. Petits engins très mobiles et agiles, ils s'agitent en tous sens. Il y a en effet les engins surdimensionnés : bulldozers, niveleuses, lisseuses-fini-seuses, rouleaux-compresseurs, disqueuses à découper sur chenilles, marteaux à air comprimé, perforatrices, montés sur des tracteurs, pelles excavatrices, en grandeur réelle, de la taille de ceux qui travaillent sur les chantiers des terrassements géants des autoroutes, mais dont les plus grands seraient ici hors de proportion ou écraseraient les sols de la place. Seuls parmi ces monstres accèdent ici les grands camions, qui enlèvent la terre, servent les engins sur pneu ou à chenille, qu'ils approvisionnent en sable, matériels divers, ciments, machines, outils.

Et puis on voit travailler ici tout ce qu'on trouve à louer, le plus souvent chez des loueurs d'engins spéciaux, toutes ces mécaniques « miniatures » qui sont adaptées aux travaux sur petite surface, très maniables, au travail très précis, les mêmes en plus petit que les gros « monstres surdimensionnés »,¹⁰⁰ qui avancent et reculent, rouleaux-compresseurs, lisseuses, motos-compresseurs assourdissants,

mardeaux-piqueurs rythmiques, armés de diverses lames, pointes, piques ou couteaux.

La foule des badauds et curieux, passe et stationne, repasse et revient, examine et détaille tout à loisir, suit chaque fragment, commente et suggère à la ronde, faconde bon enfant. Tous ces engins travaillent au beau milieu de la foule exercée, à moins que la foule n'envahisse elle-même, familièrement, cette place qui est la sienne et que nulle barrière ne saurait lui interdire. Elle est attirée par le bruit, fascinée par les volutes des poussières, qui s'élèvent en nuages, que soulèvent les engins tressautants qui font trembler le sol et vibrer les airs, résonnant dans les hautes cloisons des murailles fortifiées (tour Aycelin, Mairie, Dames de France / Monoprix).

Il se trouve beaucoup de barrières métalliques de fer blanc, amovibles, mais, puisqu'elles ne sont pas soudées ni attachées ensemble l'une à l'autre, chacun les contourne vite, les enjambe avec componction, comme s'il était lui-même ici la personnalité la plus indispensable, et que son passage en ces lieux revêtait la plus extrême importance. Ce promeneur considérable ¹⁰¹ met une révérende attention, toute feinte, à transgresser le plus noblement possible une consigne relâchée, que personne, pas même les agents municipaux de la paix publique, ne parvient à prendre tout à fait au sérieux.

« Cette permission, par parenthèse, relève d'instructions descendues de très haut lieu, car si M. le Maire voulait faire tenir ce chantier vraiment hors de la venue des passants, il ne tiendrait qu'à lui ! Il prendrait à coup sûr toutes les mesures utiles : comment nous y reconnaître ? Mais c'est la nouvelle mode, d'exhiber la moindre des actions que l'on entreprend, c'est là la transparence qui tient lieu de démocratie », nous souffle un des curieux, prolix, un rien perfide en son insolence.

Il y a ici, dans cette tranquille agitation attirée par les bruits de l'action, bien trop d'anciens, des retraités des travaux publics, pour que quelque clôture soit installée et puisse leur être opposée. Les édiles le savent bien. Et, d'ailleurs, en ces circonstances où se montre activement l'activité des équipes élues, c'est ici un marché public d'importance qu'il convient de laisser admirer à tous. Tous sont élevés par-là à la dignité d'anciens travailleurs ou fanatiques de technique,

auteurs d'ouvrages mémorables, de ceux de la vigne, des routes, de l'ancien tramway, nostalgiques ou philosophes, qui se souviennent des labeurs de leur jeunesse, s'émerveillent des nouvelles techniques, apprécient et glorifient directement et sans fausse pudeur les savoir-faire mis en œuvre.

La solidarité des mêmes travaux a composé leur commune condition, une mémoire sensitive, tactile, épidermique, « ils s'y reconnaissent », expertise de deuxième sens qu'ils partagent, à demimot, d'un regard, d'une réflexion, d'un trait d'esprit, vif, malicieux. Leur bonhomie, si naturelle, s'exprime dans leur fraternelle appropriation des espaces, visibles ou imperceptibles, elle se laisse ressentir encore à quelques signes modestes, qu'il ne leur viendra pas à l'idée de devoir prendre la peine de relever ou de mettre en avant, qu'il serait malséant d'exhiber ou, pire, de devoir prétendre expliquer.

S'excusant (l'accent chante) : « Il faut le savoir. Permettez ? ». Cette délicieuse politesse, vis-à-vis de cet étranger que nous sommes, dont la docte ignorance leur fait, du fond du cœur, tout-à-coup grand-pitié. « C'est que nous ne partagerons pas tout de même immédiatement toutes les expériences... comment dire ? dit-on les connivences ? Comment, en effet, cela serait-il possible ? » Il faut avoir vécu ensemble longtemps et cela ne s'improvise point. Le face-à-face avec sa ville se continue de jour en jour : en guetter comme d'une femme aimée, le moindre changement d'humeur, la moindre nuance du caractère, tout à coup révélée, tel est le point aigu. Sourire entendu, qui clôt toute discussion par cet accès-là, définitivement fermé, qu'il faudra donc retrouver par une autre ouverture. Calcul savant, patiences laborieuses, nobles feintes. Prévenances. Ceux-là se savent toujours chez eux sur un chantier qui se réalise avec leurs deniers, où ils ne pourraient pas, chaque jour, éviter de venir traîner leurs pieds.

« Il faut bien savoir ce qui se passe ! » Avec ce savoureux mélange de vocalisations nasales et gutturales qui aide à transmettre l'esprit des doubles paradoxes dont le Narbonnais est fier de composer une dialectique raffinée (comme par une réminiscence d'esprit oriental, de byzantinisme ?). D'un esprit loin de celui de la Rome antique, pour le coup, et fort peu latin, mais bien grec. Les

mécaniques fument et toussent, leurs échappements crachotent un gas-oil brûlé, dans des odeurs d'huiles lourdes, grillées, au milieu des poussières. De temps à autre, dans la terre claire, argilo-marneuse, des soubassements bouleversés, en cours de remise en place, matière qui boira sans retard le rebut de l'épais liquide, afin qu'il ne laisse pas de trace, un homme, torse nu pour profiter de ce soleil estival de début juin, blue-jean riveté fermé d'un ceinturon de lourd cuir clouté, bottes américaines, « western », de cuir aussi, avachies, fatiguées, vide rapidement à terre, en un trou, un pli, une fissure du sol inégal, où ce jet noirâtre part se perdre illico, le contenu entier d'un bidon gras. Il jette, et se débarrasse ainsi d'une huile brûlée, un fond de carter moteur qu'il vient de vidanger, comme on élimine un trop-plein, avec le plus parfait naturel... Son réglage est maintenant terminé, à l'issue de ce petit ménage. Les roulements sont graissés. Il rattache le nouveau godet, « tout neuf tout propre » sans aucune rayure sur ses surfaces lustrées, qui vient d'être livré, et qui sert pour la première fois. Il le fixe à l'extrémité du bras télécommandé hydraulique. La pelle poursuit, plus étroit maintenant, sa tranchée, à deux mètres cinquante de fond, bien égale et droite. Le vieux godet, posé sur l'argile jaune, attend d'être emmené, chargé sur un camion, au soir ou à la fin du chantier, s'il doit encore resservir.

Ayant fait sauter un solide goujon, une tige d'acier de 40 mille de diamètre, de deux cents de long, à coups bien frappés et redoublés de sa massette, en s'aidant d'un bon chasse-goupille, il a guidé par gestes, entre-temps, son collègue conducteur qui approchait tendrement, en artiste, son bras articulé, d'abord pour délester au sol le « vieux », et puis à côté, pour arrimer le « neuf ». Ce travail, précis, amical, doux, fait le bonheur de tous ceux qui ne passent par ici que pour regarder, et apprécier en fins connaisseurs. Les gens passent, s'attardent un peu, et, pour ne pas déranger trop longtemps, s'en vont au bout d'un moment, ayant tout vu, constaté les changements, inventorié les progrès obtenus depuis leur venue de la veille. Le bruit assourdissant ne les empêche pas de commenter, de parler au voisin que l'on côtoie, que l'on voit ici pour la première fois, de poser des questions à quelque travailleur, connu ou inconnu, d'une voix forte, habituée à couvrir les chocs des ferrailles, à percer les tintamarres des vrombissements mécaniques, à dominer les sifflements, chuintements,

crapotements, trépidations, pulsations, explosions d'un grand chantier qui résonne et toque sourd au loin alentour, enfermé entre les falaises des murs, tout autour.

« Comme ils ont du retard, il va falloir qu'ils rattrapent en travaillant de nuit », commente notre ami.

« La place prend toutes ses dimensions, trouée, car il faut contourner les excavations et fouilles : attention à ne pas tomber dans les bouches de ces cheminées souterraines ».

Les engins de travail appartiennent tous, sauf les gros et hauts camions-bennes, à une société locale. Ils sont tous revêtus d'un logo de plastique adhésif, qui énonce avec calme la mention explicite, un tantinet surprenante en ces parages si « catholiques » : « C.a.t.h.a.r. », en belles lettres de plastique, bleu sur fond blanc, autocollant, bien lisibles. Je demande en vain quelque explication à mon guide-mentor, qui opine du bonnet, faisant mine de n'avoir rien vu, ni entendu, et qui reste muet, refusant ostensiblement de répondre. Si innocente, cette appellation significative, qu'elle passe parfaitement inaperçue, pourtant elle sonne ici, si pleine de sel, de force, et même, tout à coup, d'une impertinence ouverte, mais avec une telle exquise gentillesse et discrétion... Encore un de ces noms, un de ces sigles d'évidence, qui passent tranquillement et sans coup férir dans un paysage mental ou visuel uni, uniformément calme, sans émotion ni tapage. Le logo subtil de cette entreprise de louage d'engins ne peut pas s'énoncer autrement que comme claque un vaillant étendard, mais il est impossible de coincer le patron, qui aura retenu, sans malice aucune, bien sûr, dit-il, un nom que nul autre ne revendique, qui n'a pas de copyright, qui n'est réservé à personne et qui lui est venu complètement par hasard.

Il n'a donc fait qu'une bonne affaire involontaire... La massivité énorme du bâtiment met son ombre au-dessus de ce chantier, qui paraît immense, car il encombre soudain une place principale, maîtresse, d'ordinaire toujours dégagée, réservée au ballet des voitures officielles, ou au parking fort sélectif et exclusif de quelques chanceux. Sa hauteur surplombe, mi-château fort (le donjon dit Gilles Aycelin, 1295-1340, pour se prémunir de qui, menacer qui ?), mi-cathédrale. L'un, relié à l'autre par un cloître deux fois

mitoyen, redouble le voisinage d'une monumentalité pompeuse, qui s'est autrefois voulue redoutable, vaniteux décor d'une vie princière. Son plan désordre, inachevé de tous côtés, mais patchwork de splendides architectures « gothiques » (entretien), exercices de styles, d'époque Treizième-Quatorzième (XIII et XIV^{ème} siècles), majoritairement, cet ensemble resté en chantier ne fut jamais terminé, ni non plus ruiné. Il fut toujours repris, souvent réemployé, comme si le temps avait épuisé la verve et les forces des bâtisseurs languissants, stoppant net leurs chantiers délaissés, de plus en plus désertés de leurs ouvriers que personne ne parvenait plus à retenir. Les travaux s'arrêtent lorsque les ouvriers ne sont plus payés, et le pays ne pouvait plus mettre les montagnes à feu et à sang pour alimenter les caisses de dépenses si somptuaires, au luxe déraisonnable. Le pouvoir dut se trouver dorénavant d'autres théâtres de cérémonies pour les démonstrations de sa prestigieuse mais vaine gloriole.

Forteresse, lieu des apparats ecclésiastiques, et théâtre prétentieux, arrogant ou altier, sérénissime scène des fastes des pouvoirs, civil ou religieux, monastère et lieu de recueillement et d'étude à la fois, cette monumentalité doublement massive laisse perplexe : elle demeure inintelligible, tant et si bien qu'aucun guide, si savant serait-il, et tout « agréé par les monuments historiques », ne saurait clairement s'y retrouver lui-même. Les faits, reconnus au mieux, que les résumés, tous sans exception aucune, injurient et déforment de manière criminelle, sont dicibles, du bout des lèvres, prononçables à contrecœur, de honte bue. Ils sont si contradictoires, d'apparence, qui pourtant, furent obtenus à force de tant de sang, d'excès si démesurés, tout noircis du feu torride des carnages, des hurlements des victimes passées à la question au fond des cachots, culs de basse fosse¹⁰², et empuantis, tout frémissants des odeurs lancinantes des « créматы » en plein air (les « bûchers », comme dit Zoé Oldenburg).¹⁰³

Ils doivent, pour espérer se rendre crédibles, faire taire des clameurs rugissantes, entendre de loin, étouffés, les hurlements des barbaries, mêlées aux poignants et admirables silences stoïques des victimes chantant dans les flammes. Ce reflet qu'on ne devrait plus dissimuler, de l'innommé-innommable Moloch ou Léviathan, pas si lointain, réveille la passion d'histoire, invoque la folie des divisions et

des horreurs du passé, suscite une sorte de tremblement sacré, que l'historien (qui se voudrait froid professionnel) se brûle, se discrédite lui-même à vouloir trop vite refroidir ou calmer, pour ménager les susceptibilités, il l'espère, de quels fautifs présents, blanchir quels héritiers, qui seraient encore à ménager, de ces crimes anciens, d'allumeurs de bûchers malheureusement absous en leur temps, mais graciés par les trêves de la péremption, enragés contre les chairs et contre les esprits ?

Cherchant par tout moyen à faire taire, à étouffer encore, à dissoudre et à vouer au silence éternel le peu des mémoires officieuses, à demi-secrètes, subsistantes, au fond de la rumeur et de l'âme populaire des communautés de ces pays du narbonnais aussi, il ne peut, ce zéléteur, malgré ses efforts (il ne faudrait fâcher personne, dit-il), en réduire au silence les trop puissantes fureurs, dont les clameurs inextinguibles le débordent, le dépassent en un instant, le balayent et le submergent aussitôt.

D'ailleurs, la brebis de Toulouse et d'esprit johannique,¹⁰⁴ ne trouve-t-elle pas dans ce silence et ce renoncement aux vengeances, jusque même dans le devoir de défendre à titre posthume son honneur intact, immaculé, une signature supplémentaire de sa noblesse d'âme, une justification qui lui est caractéristique car elle exprime avec la meilleure précision le cœur de son approche des questions civiles (et spirituelles) ?

Il s'impose de ne la plus comprendre, cette rupture des durées, des continuités des temps pacifiques, dont ces guerres, à toujours, avaient déchiré le fragile mais précieux voile. Traitements irrémédiables. On n'en parlerait pas. Tellement il cherche, cet hypocrite descendant des inquisiteurs, à faire taire les échos, les fracas, les horreurs cachées mais toujours suffocantes des bestialités de ce passé trop troublé, qui conditionnent aussi le présent et ses prudences, du plus profond. Cette population des campagnes et des bois a gardé en elle mémoire des refuges des landes et montagnes ingrates mais simples et pauvres, douces aux dures vertus des « retirés de la foi ». Les prêcheurs itinérants ruraux,¹⁰⁵ y ont été pourchassés, forcés, et finalement vaincus physiquement, mais leurs idées morales et une partie notable de leur enseignement, sa douceur persuasive, sa

sagesse, certaines valeurs, sont durablement passées dans la psychologie collective et, quoique la reconnaissance active de ces filiations reste profondément refoulée, elles sont toujours bien là, au creux le plus intime et secret de cette langue et de cette culture, de cette psychologie. Sensibles dans la poétique des usages des communautés de ce peuple.

Discrètement conservées, au fond des plus grandes profondeurs, au socle invisible, sont restées communes des idées de communion dans l'esprit, et une sensibilité à la nature « pacifiée ». Tout autre chose que le prétendu dualisme, ce manichéisme caricatural de polémique, qui n'est que le masque dont le subterfuge sert de prétexte pour justifier l'extermination de fidèles et pieux chrétiens qui se voulaient seulement libres de croire à la manière dont Dieu les inspirait.

Présents en ville et en narbonnais par les continuels déplacements de domaine en domaine, de ferme en ferme, de borde en jasse, de grange en grangeot, de métairie en métairie¹⁰⁶, le long des circuits ou réseaux coutumiers (cercles de solidarité d'ouvrage) de ces milieux ruraux des « pagès », tout à la fois et tour à tour laboureurs, viticulteurs, arboriculteurs, ramasseurs de plantes, cueilleurs, chasseurs, pêcheurs, ils sont demeurés d'âge en âge des femmes et des hommes simples, qui connaissent les ressources « pauvres » ou naturelles les plus misérables, qui honorent et glorifient les grâces les plus minuscules, qu'ils tiennent pour mineures en effet, mais merveilleuses aussi, de ces cossus pays « toulousains ». Travailleurs de la terre rompus à tous les ouvrages des bois, des étangs, de la forêt, ils ne possèdent guère que leurs bras, et l'ardeur de leur cœur. Leur âme est souvent très fine. Leur savoir-faire se fera, quoique largement exploité, de plus en plus indispensable. Science appliquée, de brassiers ou de travailleurs teinturiers (tisserands¹⁰⁷ comme ceux de Lavelanet, Laroque d'Olmès, et partout, jusque par ici en Narbonès, quoique ce mouvement n'a été majoritaire, unanime, que, seulement dans la Haute-Ariège), et expertises de bien d'autres disciplines manuelles, de fabrications ou techniques, ceux qui les exercent naviguent de place en place, de terroir en fonds particulier, de domaine privé en seigneurie, de métayage en ferme, de terre bourgeoise ou nobiliaire en ancien castel roman, de pays en pays, d'atelier en atelier.

Ils finissent aussi quelquefois dans les villes, où parfois ils se fixent. Les divers quartiers de Bourg,¹⁰⁸ sorte de gros village, en rive droite de la Robine¹⁰⁹ (ex-Atax-Aude) contiennent ou ont contenu, après avoir accueilli les habitations-ateliers des teinturiers, pélissiers, meuniers, les maisons-mères des principaux ordres ecclésiastiques de la ville, par ailleurs parmi les plus gros propriétaires des terres domaniales des pays environnants. Ceci, depuis les redistributions des grands domaines aristocratiques ou civils au profit des ordres religieux catholiques (encore un « détail » occulté), qui a augmenté tellement la propriété déguisée ou directe du Saint Siège ou de l'Archevêque, par l'intermédiaire des remaniements opérés par le Sénéchal du Roi, qui siégea à Carcassonne (ville des bourreaux, puisque s'y exécutaient la plupart des condamnations capitales), en récompense des bons offices opérés par l'Inquisition et/ou par Simon de Montfort (le vainqueur de Muret). Récompenses des traîtres, des lâches, des délateurs.

L'épisode (XII^{ème} et XIII^{ème}) est plus qu'avéré pour toute la région, mais passé ici sous un silence poli, ou gêné, en raison ou sous le prétexte de l'« absence de sources crédibles »,¹¹⁰ par les mieux intentionnés des historiens narbonnais, travaillant à écrire eux-mêmes l'histoire de leur ville, mieux servie, et qui sera écrite, selon toute apparence, de façon plus impartiale, moins polémique ou orientée, par des chercheurs ou auteurs, historiens, étrangers, nord-américains par exemple, ne pouvant pas être accusés, eux, de se trouver encore (idéologiquement) partie prenante.¹¹¹

Narbonne, aux XIII et XIV^{èmes} siècles (choisir l'étude de ces deux siècles est faire soigneuse impasse sur les troubles dérangeants et impudiques du sanguinaire début du XIII^{ème}, apogée de l'Inquisition cruelle, illégitime, sournoise et déloyale, qui ne mérite ni excuse ni absolution, mais qui attend toujours une approche enfin un peu impartiale et mieux éclairée), est rapidement et durablement organisée en centre de conversion (ou d'« éducation », donc de rééducation ou de redressement), visant à favoriser par tout moyen, le retour à la « vraie foi » des égarés, hérétiques, foi officiellement devenue obligatoire et Catholique,¹¹² de par la Loi (la Loi du Nord abolit alors toutes les antiques libertés du Midi), par l'emploi de méthodes de gouvernement musclé, dont se souviendront, peu d'années plus tard, les Intendants de Languedoc, au XVII^{ème} siècle, à l'encontre des

« prétendus réformés » (« protestants », selon l'expression même qui fut forgée par les persécuteurs eux-mêmes, reprise de la rumeur, et amplifiée par elle, avant que de passer à la postérité). Machine à convertir, de gré ou, trop souvent, de force.

Notamment insufflée, cette politique, sous couvert de scolarisation et d'« œuvres sociales », avec les enrôlements massifs, obligatoires et souvent par la contrainte, en cas de comportement suspect des parents, des tout jeunes enfants, placés manu militari sous la garde de religieux, et pour les jeunes filles, de religieuses, « pour y être élevés dans les commandements de la Vraye Religion » (De Lamoignon de Basville, reprenant, trois siècles plus tard les mêmes méthodes, en exprime l'idéologie, 1694). Les couvents et œuvres se multiplient, nouvelle industrie qui répond à une si pressante demande, appuyée de si haut. Ils sont fréquemment créés et richement dotés aux dépens des dépouilles arrachées aux fugitifs relaps (déclarés hors-la-loi, pour ne s'être point soumis, qui avaient fui devant l'ardeur de la persécution, sous les mesures vexatoires, diffamantes, de rétorsion, le déni de tout droit, et autres dragonnades), que la Loi qualifiait de traîtres au pays pour mieux les dépouiller.¹¹³

La mémoire de ces sombres périodes d'insécurité civile successives est encore inscrite dans la tradition de ces terres, de ces villes et villages. Ces faits historiques expliquent, aujourd'hui encore, pour tout le périmètre de ce centre-ville de Narbonne, l'importance des emprises des propriétés ecclésiastiques, nombreuses et étendues en cette ville, notamment les parties qui furent embellies, agrandies ou acquises au XVII^{ème} siècle. Œuvres, soit hospitalières, soit scolaires, et, du coup, en réaction, se trouve mieux illustrée la force, la vivacité et les caractères très particuliers de la résistance laïque antireligieuse, à Narbonne, voire ardemment anticléricale chez certains, des narbonnais en général et des habitants de la ville en particulier.¹¹⁴ Cette histoire marque jusqu'aux formes très caractéristiques que prennent ici les idées « laïques », anticléricales, plus qu'ailleurs, mais aussi fixées, figées (en des postures arrêtées) en une série de faux débats, de fallacieuses alternatives où se perd le débat de fonds.

Suivant le parti ou le milieu d'origine ou d'appartenance, l'écriture de l'histoire n'est pas tracée de la même encre. Il est flagrant

de voir aujourd'hui encore triompher dans les grimoires écrits officiels et académiques, qui, tout remplis et pleins de demi-vérités, fourmillent de pieux mensonges arrangés. Étonnant d'y lire une pseudo chronique expurgée et toute innocentée, qui se fait une loi d'embellir sans vergogne la gloire rétrospective des vainqueurs, au récit non pas historique mais le plus basement partisan. Et, par un contraste saisissant, tenace à lui répondre, en un murmure tacite, quasi inaudible mais toujours, presque muette, transmise seulement par l'exemple des usages du cœur et par la mémoire orale, cette histoire, l'histoire tragique, meurtrie, qui redit doucement et humblement les crimes (ce que Peyrat appelle avec raison le martyrologe du Midi), pour parvenir à remonter à rebours de ce hautain opprobre officiel qui tombe sur leur postérité même, et faire revivre la geste des martyres glorieux des vaincus pitoyables.¹¹⁵

Mémoire sainte des écrasés et des petits. Certes, les virulences anciennes se sont graduellement calmées, les diatribes théologiques ou casuistiques se sont presque éteintes, pour aller ensemble à un heureux *modus vivendi* retrouvé, plus respectueux d'autrui et plus tolérant. Les déchirements du passé sont porteurs, pourtant, de mémoire et d'enseignement. Cependant, on se fréquente bien peu, car on se connaît mal (et vice-versa), et les relations de parti à parti restent trop souvent l'apanage des responsables ou le privilège des élites, sans parvenir à toucher ni atteindre les « petits peuples », de part en part séparés. Ils se transforment lentement, les uns et les autres, avec le progrès des savoirs,¹¹⁶ l'ouverture imperceptible mais inexorable de la tolérance historique (le pardon des hommes a son prix). La capacité à entendre sans violence tout ce qui gêne, et mettrait mal à l'aise, grandit et se renforce heureusement.

Sortir des amnésies est à ce prix-là, et non pas au travers d'un oubli injuste et menteur, facile mais dangereux, dans lequel la paix ne serait qu'illusion. Ces traditions restent très profondément inscrites, elles demeurent et se manifestent de part et d'autre de mille manières. Distinctions fines de cultures parallèles, « non congruentes ». En parler librement, c'est toujours néanmoins s'exposer encore à se retrouver accusé de vouloir rallumer les diatribes ou de remuer stérilement de vieux contentieux. Comme si cette histoire fort ancienne était encore sensible (c'est bien là que s'en trouve en effet la

preuve exacte, indirecte). Énoncer ce jugement hâtif pousse et encourage à cesser de spéculer sur ces faits troublants, dont le romantisme dissimule, et recouvre mal, quantité de questions philosophiques qu'un important public attentif estime profondément actuelles et essentielles.

Ce gauchissement porte aussi et surtout à ne pas voir et à gravement méconnaître les traits principaux des caractères de la psychologie locale collective, prise comme un tout, une culture (qui n'est plus si dominée qu'elle ne le fut jadis). A s'efforcer contre toute logique d'en gommer toutes les aspérités et d'en négliger les saveurs particulières, pour en fuir les éléments critiques, on en arrive à abandonner même les jeux d'esprit, les esquives savantes, l'humour. Le gai savoir n'est pas innocent du point de vue de ces remarques, et il ne se laisse pas non plus ramener à un vulgaire naturalisme ni en un paganisme (nous y revenons ailleurs).¹¹⁷

Jusqu'en de tout petits détails d'apparence mineure, il se laisse reconnaître : expressions des parlers, tournures d'esprit, bonhomie souriante et malicieuse (idem). Ou encore, dans une douceur des formes architecturales, en apparence muettes, mais surchargées de petits signes ignorés de tous, car ils n'ont rien d'ostentatoire, mais se font visibles aux bons observateurs, tous éléments qui entrent pour beaucoup dans ce mélange singulier d'art et de manière de vivre, de plaisir et de sociabilité, et aussi façon de construire ou de démolir (on y voit trop souvent et, un peu paresseusement, une mission sacrée), qui fait l'attraction et la « touche » (tant sa dégaine, son look, que ses feelings, pour parler comme des rappeurs) originale de cette ville.

Dans cette séculaire irréductible opposition avec Carcassonne, on retrouve, sans beaucoup chercher, beaucoup plus qu'un banal chauvinisme en apparence sans intérêt, mais il convient de parvenir à en faire le tour sans passion excessive. De beaucoup suivre et écouter les uns et les autres, en alternance. Dans Narbonne même, où les travailleurs laboureurs seront, de tradition, très nombreux, et même au-delà de la majorité (XIV^{ème} siècle), pour y occuper avec les artisans-patrons des emplois de service (le change des montures, qui s'épuisent à courir les routes, au relais), ou de réalisation (fabrique), dans la domesticité directe ou dans l'artisanat mobilisé par l'intendance des

domaines et leurs « nécessités », ou encore gens de maison (les hommes savent tout faire) des grands « propriétaires » (y compris, au premier rang, les ordres ecclésiastiques ou le haut clergé), la partition traditionnelle des classes sociales en ville est bien claire.

Cette culture des labradors (lauradors) ou des pagès est pourtant tôt habituée à demeurer dans l'indécidable des ombres, comme en résistance permanente. C'est l'un des principaux traits qui demeure aujourd'hui, de cette histoire contrastée du (païs) narbonès. Il s'agira donc de ne pas sous-estimer la valeur, la portée, les sous-assertions continues. Il conviendra de prêter plus et de distinguer une meilleure lisibilité, d'accorder plus de foi (en s'engageant soi-même), aux demi-confidences, aux récits. La pudeur est certaine, attestée, encore mal connue, jamais étudiée comme telle, ni en histoire, ni en psychosociologie, ni en ethnologie ou anthropologie. Quelques allusions littéraires, quelques bribes de discours fameux qui ne furent point transcrits par écrit... ne sont pas nécessaires à l'établir. Sa force, ses retenues, écartent tout propos trop direct ou l'estompent et l'atténuent. Il convient donc d'y revenir toujours adroitement, avec légèreté, à la plus petite occasion, de profiter avec la même courtoisie de retenue, de chaque ouverture, la plus minime soit-elle.

Cette attention extrême à la réciprocité de la rencontre, au partage à deux, aux prévenances du face-à-face, à la sympathie des mêmes aperçus, sentiments et idées ressentis de concert, nous frappe et nous retient d'emblée. Le Narbonnais, simple et sans fausse vanité, ne se prend pas trop au sérieux, mais il sait avec une virulente fierté se dégager, si telle limite infranchissable est frôlée par son interlocuteur imprudent. Il cherche à convaincre celui qu'il a pris pour son partenaire, cet interlocuteur qu'il sait et veut reconnaître en vous, mais il avance sans insister, en étudiant patiemment vos réactions et atermoiements, pour deviner les positions qu'il sent être les vôtres, et il veut vous gagner par patience à ses vues.

Par ailleurs, et comme sans s'en apercevoir, il ne cède rien sur le fond et se dirige entièrement d'après le rapport de force, systématiquement favorable, hors duquel il ne s'aventure pas. C'est ici l'indice de la stratégie d'une opinion réglée sur les pouvoirs

incontestables, mais qui ne trouve pas en elle-même les ressorts de ses prises de position, et qui reste au bout du compte peu soucieuse des véritables points de vue d'autrui. On ne veut connaître que ce qui nous arrange. Ainsi, il fait toujours passer en premier la bonne qualité diplomatique de la relation qui vient d'être établie, à laquelle il attache, quelle que soit la circonstance, toujours la première place. Telle est l'une des plus remarquables règles de conduite¹¹⁸ partagée par tous ceux que nous avons rencontrés. Des plus dignes d'éloge.

Ou bien ce diagnostic ne reflète-t-il que les formes attentives, attentionnées, polies que nous nous sommes efforcés de respecter à tout moment avec nos interlocuteurs successifs ? Nous ne croyons pas que ce puisse être seulement cela. Car plusieurs nuances, contradictions, petits conflits, inconséquences de forme et de fond, nous sont apparues, confirmées par les « retours » en double aveugle de confirmations obtenues dans les conditions de vérification et de « bouclage double » les plus classiques. Les gens d'église, le haut clergé surtout, sont gens cosmopolites, à leur manière. Le dernier archevêque, Monseigneur Dillon, est irlandais de naissance et restera citoyen (de nationalité) britannique jusqu'au bout, irréductiblement, ce qui provoquera par-devers lui bien des déceptions pour les Narbonnais ses ouailles, car il réagira, dans les crises, plus en britannique qu'en languedocien. Ces ecclésiastiques de plus ou moins haut rang relaient ou servent des influences extérieures. Ils seront longtemps fortement ouverts aux influences italiennes, puisque la ville est longtemps frontière d'Espagne.

La Liturgie narbonnaise, partagée avec de nombreux évêchés espagnols, reçoit un traitement qui aboutit à sa disparition par abrogation du Rituel de Narbonne (Jacqueline Caillé étudie cet épisode).¹¹⁹ A cette classe des religieux (chanoines du chapitre, moines...), qui connaît ses propres subdivisions internes et ses luttes et tractations permanentes (conflits, rivalités entre les ordres, intérêts), est accolée une classe, laïque et laborieuse, qui vit avec elle ou plutôt à côté d'elle, mais qui dispose de ses propres réseaux, de ses langages, de ses stratégies, au demeurant assez différents des représentations que les clercs veulent bien consentir à s'en faire et à laisser écrire d'elle.

Elle est constituée par les ressorts de communautés et de parentèles, de réseaux de sociabilité, et de cultures, encore largement villageoises, ou même montagnardes, ce que la fin, par épuisement des réservoirs démographiques, de l'exode rural, achèvera de liquider, au tournant de la première moitié du XX^{ème} siècle. 1950, c'est une date nationale, et cela se retrouve en Narbonne comme ailleurs, il n'y aura plus de classe paysanne : tous les derniers des journaliers, mésadiers, petits métayers, se sont tellement raréfiés que ne demeurent plus que quelques rares ouvriers agricoles ou régisseurs (surveillants ou chefs de culture, contremaîtres, les vocabulaires varient) de domaines. L'ancienne masse de manœuvre populaire des travaux grands employeurs de main-d'œuvre s'est fondue.

Sa culture représente toujours, immémoriale, peu changée, derrière les manières, les vernis et solides apports, aussi, de l'éducation scolaire (qu'il ne saurait être question de minimiser) l'univers moral et mental d'une majorité, en dépit des redistributions géographiques nouvelles, des domiciles des enfants et des reclassements ou déclassés professionnels de tous. Cette population laborieuse, modeste, mais qui ne courbe pas facilement l'échine, est celle de travailleurs, attachés, par une certaine rotation, aux divers terroirs des domaines d'exploitation. Elle est nombreuse, populeuse, renouvelée par une mobilité et un exode constamment pris en un mouvement perpétuel, articulant dispersion et retrouvailles, aux grés des carrières et trajectoires professionnelles, ballottée aux aléas et soubresauts de la grande histoire.

Lorsque les limites locales des pratiques sociales, un jour, se trouvent outrepassées, un certain seuil, très personnel, de liberté, est transgressé. S'installe alors un sentiment indéfinissable, officiellement du moins, de bonne entente rompue, de connivence avec la ville, évanouie, de complicité trahie, par la mort de l'ami très cher ou toute autre cause, si personnelle, secrète. Lorsque l'un de ces paroxysmes est franchi, le cœur est trop atteint alors, la famille quittera donc la ville, pour rejoindre un terroir, d'origine ou d'espoir, de renaissance, accueillant ou ami. Le groupe remontera se retirer dans les refuges accueillants des Aspres, dans les Corbières, le Quercorb, les Fenouillèdes, la Montagne Noire, les monts d'Alaric, la haute vallée de l'Aude ou, ira encore, descendant toujours, se rendre en une autre

ville, Foix, Castelnaudary, Limoux, Carcassonne, Toulouse, Revel, Castres, Albi, Agen, Béziers, Montpellier, Perpignan.

« Baixar, siempre, Mountar, no ! » disait bien le montagnard du Capcir, en catalan. Il ne précisait sur quelle pente se laisser aller, ni par quelle vallée, choix de route (comme on le dit en mer) éminemment stratégique... Descendre toujours, monter jamais. En dépit de l'exégèse donnée par Maximilien Sorre, quand il rapporte cette expression, et cette sienne interprétation, valide, à bien cours elle aussi, qui confirme le refuge par la descente dans la ville d'accueil, mais plutôt, à côté d'elle, de cette lecture, sans la remplacer, ni la renier, nous est imposée et non pas suggérée ni soufflée, celle-ci, qui la complète et en amplifie les échos : par extension du sens premier : c'est, surtout et avant tout, à notre sens, dit notre informateur, une antique technique de marche, de se laisser couler, pour le baile-berger, le « maïstre » (mestre), de guidance adroite et souple mais très décidée du troupeau, en toute la montagne pyrénéenne, béarnaise, basque, landaise, aquitaine, cévenole, caussenarde, languedocienne.

Cette stratégie de marche suivant la plus faible pente, plus économique et épargnant les agneaux et les bêtes les plus faibles ou fatiguées était très certainement la même dans le Béarn, la Navarre, le Pays Basque, les Landes, la Montagne Noire, le Caroux, l'Espinouse, identique à celle pratiquée dans les Causses et dans les Cévennes, à proximité de là. Elle se distingue peut-être des ordres de marche connus et utilisés des bergers de Camargue, de Provence, des Alpes. Ces observations repèrent d'antiques usages coutumiers qui imprimèrent aussi un esprit, une psychologie, des valeurs, un complexe culturel subtil et mentalement ou spirituellement très ramifié, hautement raffiné, dont on opposera sans polémique l'aristocratique fierté aux pompeuses étiquettes des administrations « curiales » des pouvoirs officiels, si souvent croquées par la verve et la facétie populaire (le folklore « libertaire » de Carnaval-anarchiste). Une démarche se propage par l'exemple : le corps a des gestes coulés, sensibles, lestes, agiles, avisés, rapides, instinctifs, réflexes. L'œil anticipe et esquive, la démarche est une danse, élégante, jamais ostentatoire ni pompeuse, ni brutale, mais toujours de bon aloi.

Cela, qui s'apprend par la pratique et selon l'usage (d'une expérience répétée et approfondie sans cesse) ne se théorise point, ni ne se transmet hors situation. Il n'est donc pas étonnant de n'en pas trouver de trace dans les ouvrages des savants et érudits, comme il en va de la plupart des usages et savoirs populaires, faits d'expérience, de sensibilité et de finesse, non énonçables, et qui ne s'y trouvent pas non plus, sauf par fragments, méconnaissables au néophyte (le plus averti des savants restera tel à moins d'avoir lui aussi participé, c'est-à-dire acquis lui aussi cette expérience directe, qu'il est nécessaire d'avoir éprouvé pour la comprendre)¹²⁰. Il en va de même des faits des expériences des vécus des villes et de leurs habitants, par ceux qui les parcourent.

C'est en ce sens particulier que les villes sont bien du sensible, de part en part. Faute de quoi, nous ne vivrions que des reproductions toutes calquées au même modèle uniforme, de ces habitus (concept dont est ainsi dénaturé ou contrefait le sens exact), que bien des sociologues confondent avec les modèles « pratiques » qu'ils croient avoir détectés naïvement et d'emblée, d'un simple coup d'œil. Les praxis sont bien, de part en part, mémoires, mais mémoires vives (comme Paul Ricœur parle de « métaphore vive »). Elles s'inscrivent à la manière de créations nouvelles et renouvelant toutes leurs références, objets de leurs savoirs connexes. De plus, on sait que les bons bergers, recherchés pour leur art, choisissaient de s'établir sur des itinéraires aimés d'eux et préférés, mais là où ils le voulaient (ils choisissaient leurs étapes et pauses, en tenant compte aussi bien de ce paysage-ci que de l'état de fatigue du troupeau), ce qui implique une migration, durant leurs années de jeunesse et d'apprentissage du métier, qui se montrait utile ensuite, l'âge venu des responsabilités, par la bonne connaissance acquise de plusieurs montagnes, qui rendait les comparaisons possibles.¹²¹

« Baixar sempre ». Il s'agit de savoir marcher à flanc, à la montée, en traçant de grandes pistes diagonales, de façon à monter le moins de pente que possible à la fois. Par le plus petit pourcentage, comme on dit aujourd'hui. En « prenant le bon biais », comme on le dit toujours et partout dans le pays. Cette pente la plus douce possible qu'empruntent toutes seules les bêtes âgées, fatiguées ou les femelles pleines (ou en espérance, selon), que les soubresauts fatiguent. Chose

qui avait de longtemps été observée des bergers. Mais, comme on le sait, un savant ne se croit pas tenu de comprendre ce que lui disent, dans la gêne apparente de leurs manières discrètes, des hommes qu'il croit simples (exception pour Jean Poueigh, Louis Lambert et quelques autres lucides de robuste bon sens) parce qu'ils savent parfaitement, au rebours de son caractère à lui, retenir de longtemps leur verbe. Ici comme ailleurs, le savoir, ses gestuelles, survivent à la disparition des termes et expressions qui datent et restent attachés à une certaine époque, dès lors révolue. Pour épargner par-là les fatigues et économiser le souffle. Par tournure d'esprit paradoxale, par amour des métaphores les plus raffinées, par une invincible passion pour les rhétoriques de l'herméneutique la plus affûtée, et parce que les mots ne disent que le minimum et taisent toujours l'essentiel, qui est à apprendre par soi-même sur le tas, par la pratique, sur le terrain – ce qui est autre chose que bien parler – le verbe dit « descendre », alors que ce qui est évidemment sous-entendu ici, c'est le sens du mouvement, la direction générale de la progression sur le terrain, qui est celle, présumée et non-dite, de la montée, contre laquelle on sait faire faire le gros dos à la pente, trop forte ou trop abrupte, ou trop fatigante, de la montagne, qui serait épuisante si elle était attaquée de face par de tout jeunes agneaux et leurs mères.

Le paysage est ainsi apprivoisé, humanisé par les chemins tracés des bêtes et des gens mêlés. Les itinéraires sont révélateurs, sous leurs airs de fausse équivalence. Ils révèlent, à l'œuvre, les gens. De même de ceux parcourus dans les villes, ici encore. Il y a, au cours d'une transhumance, bien des moments où cet adage et sa stratégie de grimpe s'appliquent derechef. Et il en résulte donc que descendre ou monter à la ville est la même chose, mais en une différence, de style, de formule et d'intention, qui reste fort subtilement dite. Il s'y retrouve toujours quelque double jeu, quelque jeu de mot et d'esprit, comme il est fréquent dans les proverbes, et dans les trésors de la culture populaire tout entière. L'attraction de la ville, restée assez faible au XIX^{ème} siècle, s'affirme pour tout le pays narbonnais le plus large, qui, quoique dépeuplé au profit des autres villes régionales, maintient toujours le profil d'une population largement rurale, directement liée par d'antiques relations de clientèle (on pourrait prononcer le terme de paternalisme), à une classe commerçante, à une

bourgeoisie du pays qui occupe les rangs des dirigeants des secteurs des transports, de la construction, des services du tertiaire, et à une administration locale et micro-régionale, dont l'élite représente aussi en ville les administrations centrales, classe intermédiaire qui en relaie les instances en facilitant les relations avec les capitales régionales ou nationales, proches ou plus lointaines.

Le géographe Jules Sion¹²² note, d'après des observations directes, les traits ou caractères majeurs de ces villes du littoral bas-languedocien, proches de la mer, dont le littoral s'éloigne, à cause du comblement régulier des lagunes formées par les apports en alluvions et vases des jeux alternés des fleuves,¹²³ des courants marins du golfe du Lion, et des vents, qui en remplissent et ensablent peu à peu les mouillages (toujours cependant plus pratiqués, ancestralement, par approche au plus près du rivage, plutôt que par appontage sur des quais, difficiles à établir et surtout à maintenir en usage), flux et reflux des tempêtes, raz-de-marée, inondations, qui en bouchent par envasement et ensablement les graus.

La plage de cette lagune s'est donc graduellement éloignée, en s'avancant aux dépens de la mer, loin des sites des cités antiques, établies au sec, mais comptoirs à proximité des ports intérieurs, de déchargement des marchandises flottées sur les hauts-fonds des lagunes, depuis les emporions ou accostages de fondation phénicienne, pré-phocéenne, puis massaliote (leurs emplacements se succèdent dans le temps, avec les reculs et avancées tantôt de la mer, tantôt des eaux continentales : les unes ou les autres bouleversent de loin en loin le cordon lagunaire). Moins défensives que les anciennes oppida (Montlaurès, ici, au nord-ouest de la ville, l'antique Naro, ou Pech Maho, près de Bages, sont de telles villes hautes), mais elles aussi fondées sur des hauteurs ou éminences plus modestes, suffisamment hors d'atteinte néanmoins et abritées des plus hautes eaux.

Villes, dont les accès par eau à la mer s'ouvrent par des graus (« Gradus » latin : « passe », « passage »), ou par une navigation à travers les étangs (Etangs de Bages : Anse de Galère, Prat-de-Cest, Pech Rasclas, les Pesquis, de Campagnol, Grand Mandirac, Petit Mandirac, de l'Estarac, du Dou, de Peyriac-de-mer : le Lac, de Sigean : les Cabanes... de l'Ayrolle, de Gruissan, de Mateille, Grau de

la Vieille Nouvelle, Port de la Nautique, île de l'Aute, île Saint-Martin, île Sainte-Lucie),¹²⁴ en cette longue évolution, rivages de plus en plus éloignés des quais « des Barques » ou des 89, du fleuve-Robine, cours canalisé, en plein centre-ville. Au bord de ce canal, qui entre en ville par les quais d'Alsace et de Lorraine (domaines des grands noms du gros négoce des vins qui y entretenaient leurs chais et comptoirs tout proches des quais), et n'accède au centre qu'après l'écluse du Pont Voltaire (ancien pont prolongement de la rue des Carmes, après les « Trois-Ponts »), glisser en silence, flotter sous la « passerelle entre deux villes », face à l'emplacement de l'ancien bateau-lavoir, devenu Bibliothèque et Archives municipales.

Par-là naviguent en plein centre-ville, maintenant, hiver comme été, des plaisanciers. Des bateaux de location, mais tous ne le sont pas, accostent en pleine ville, venant du Canal du Midi ou du canal du Rhône à Sète, d'Aigues-Mortes, de Villeneuve-lès-Maguelone, Mèze, Marseillan, Agde, Villeneuve-lès-Béziers, Capestang ou Larédorte, Puichéric, Marseillette, Villemoustaussou, trouvant là bonne halte.

En Narbonne, à quai, après bien des escales, certes plus rudimentaires ou rustiques, au chevet des écluses du Midi ou de Béziers, ou de Naurouze, accostages de pleine nature, ils trouvent le repos différent, ici, à quai, en Narbonne, de cette installation d'un stationnement urbain, tout confort, de calme et de culture, mais, de surcroît, dans le cadre de la pleine ville. Eau, gaz, électricité, courses faciles, magasins, amis. Après les privations, l'abondance. Après les coins de campagne, le centre-ville. Après les verdure et les bois, la pleine ville, le cœur de cité. Les activités, les commerces, les promenades, la lecture, les terrasses. « Les Barques » (on appelait de ce nom les catalanes, à voile, assez grosses, qui déchargeaient en navettes les grands navires de haute mer, amarrés à l'ancre au large des hauts fonds et bancs sablonneux des traîtres rivages côtiers ; elles remontaient l'Aude-Atax, robine d'aujourd'hui, jusqu'en pleine ville) c'est donc tout à la fois, d'un mot, un quai et une avenue, le boulevard principal de la ville, qui est aussi la ceinture de Cité sur sa rive fluviale, du côté de la Robine. Rue centrale s'il en est, elle est le principal accès automobile du centre, la traversée en son plein cœur de ce « centre du centre », qui est si solidement et si visiblement agrippé, arrimé tout autour de la toute-puissante place de l'hôtel de Ville, qui hérite du

lustre du Palais vicomtal, qui se trouvait là où se tient maintenant le Monoprix, ex-Dames de France.

Place majeure de la Mairie qui ouvre sur les deux artères de la vieille ville que sont la rue droite et la rue de l'ancien courrier, sanctuaire commerçant qui culmine et conflue dans le mystère épique et charmant de la rue du pont des marchands. Cette place commande encore par le passage de l'Ancre un des principaux passages d'entrée par le cloître vers le jardin des archevêques et Saint-Just. Et, par le boulevard Jean Jaurès, vers le nord-ouest, au Palais du travail. Au nord-est, par la route de Coursan, Ensérune, Vias, Béziers, dite route de Béziers, vers la gare. Aux trois-ponts et, au plein ouest, vers la place des Pyrénées (confluent des routes Perpignan au sud, et Toulouse-Bordeaux, à l'ouest).

Accès à entrées multiples, à ce centre, qui, depuis toutes ces provenances, ou directions, est aussi l'entrée d'une cité de commandement, très rapidement atteinte depuis la bretelle d'autoroute venant de Béziers-Montpellier. Ce nom des Barques le résume, qui évoque une curieuse idée de la navigation, et conserve par l'appellation ce souvenir vivace d'un embarcadère, qui fut, sinon de mer (un Bichambis, très autorisé, pensait que le port de la ville antique jouxtait peut-être « Cité », sur la bien nommée « anse des galères »), au moins, beaucoup plus proche de la pleine mer qu'il n'est aujourd'hui de sa lointaine lagune, à plusieurs kilomètres de là. De là, à cause de cette rémanence maritime attestée dans la mémoire des narbonnais, même lorsqu'ils n'en veulent pas reconnaître, par prudence, la lettre, la très grande importance, beaucoup retournée en tous sens dans la presse locale quotidienne de l'époque, que revêtit en son temps (1988) la reprise (la passation de propriété) d'un célèbre café second empire ou plutôt art nouveau, 1900, dit « des 89 ». Les 89 et les allées des Barques. Sa magnifique verrière, en structure de fonte de fer, d'une architecture métallique superbe (qui serait à classer, si ce n'était pas déjà fait), recouvrait certainement la plus belle des terrasses de la ville. Ce café des 89, objet de tous ces commentaires dans la presse locale, était racheté par un grand distributeur de restauration rapide anglo-saxon bien connu, une très grande enseigne, le leader-spécialiste mondial du hamburger-frites, d'un nom américain célèbre, à consonance écossaise.

Ce « monstre » du secteur du Fast-Food lançait d'ailleurs une vigoureuse campagne d'occupation des meilleures fenêtres urbaines de toutes les villes de France, la même année, en une colossale et inexorable offensive commerciale, d'investissement et de création de richesse, de très grande ampleur, dont l'animation fut rondement menée. Cette stratégie bien conçue assurait derechef à ce groupe l'accès aux clientèles des nombreux passants et des promeneurs de centre-ville, multipliés dans tous les centres piétonnés, surtout, récemment rendus sensibles, par des campagnes publicitaires ad hoc, particulièrement friands de casse-croûte et de sandwiches, mais aussi de saucisses-frites, de hamburgers-frites, de boissons gazeuses, de douces mousses glacées crémeuses, un marché en pleine expansion, sur lequel cet opérateur s'implantait en tête.

Par ses achats opportuns et bien choisis des plus belles terrasses, les mieux placées, par cette intelligente mainmise sur les meilleurs emplacements, par l'achat des plus belles vitrines partout à la fois, il assurait sans conteste à son enseigne le brillant leadership si convoité. Celle des 89 commandait la plus belle allée de promenade centrale des narbonnais : les Barques, avec vue sur Bourg, de l'autre côté de la Robine, et cette fabuleuse échappée en direction de la Clappe, des étangs (Bages-Sigean) et de la mer, à la merveilleuse ouverture, qui s'épanouissait à partir du Pont de la Liberté. Au premier plan, vus depuis la terrasse elle-même qui semblait toute appartenir comme son prolongement au seul Café des 89, la double rangée des Platanes feuillus reverdissants de ces allées, sur quinze mètres d'une largeur à l'emprise entièrement piétonne et sur au moins deux cents mètres de long, d'un seul tenant, ce cours ombragé et bien abrité mais ouvert sur le ciel et l'horizon, étendait on aire, avant le prochain trottoir, sa limite. Cette allée donnait, comme une terrasse surélevée, sur le courant, quelques mètres en contrebas, des eaux de la Robine.

Sur le trottoir, côté ville (en cité) un ou deux magasins d'importance, des agences de banques, avec des distributeurs de billets ou G.a.b. (guichets automatés), occasionnant un va-et-vient continu, à cette heure d'affluence. Le siège d'un grand quotidien local (l'Indépendant), exactement à côté de son « concurrent » (?), appartenant au même groupe de presse, le Midi Libre. D'autres cafés,

plus discrets, de moindre importance, profitant pour y étaler leur propre terrasse, plus petite, d'un élargissement opportun du trottoir, de ce côté. Un restaurant, avec une avancée vitrée empiétant sur la rue. Une rangée, et une seule, sur un seul des deux côtés, celui des banques et du Journal, de voitures en stationnement. Parcmètres de la compagnie Schlumberger, bornes, monnayeurs pour obtenir son ticket de stationnement. Paiement par pièce uniquement. Acquitter son parcmètre par carte bancaire, perfectionnement à venir ?

Côté Robine, la large terrasse déjà dite, d'un pavé antidérapant rose bien égal, surplombant en contrebas les allées bordant le quai, embellies de massifs fleuris du plus bel effet de couleurs, de parfums et de formes, très agréables à l'œil. Puis, la Robine elle-même, large d'à peu près sept mètres, aux eaux vertes, garnies d'algues, donc bien oxygénées, mais peu translucides en cette époque de pluies de printemps. La même allée de l'autre côté sur une rive toute semblable à celle-ci, mais encore plus large et plus longue. Mais, au-dessus, à hauteur de cette terrasse-ci, un grand jardin aménagé, de plates-bandes larges et élevées de beaux gradins cultivés, ornés de fontaines et jeux d'eau. Des allées, aussi, alentour de ces terrasses formant de grands massifs surplombant les sols des promenades, toutes embroussaillées de parterres fleuris et odorants, ombragées de hauts platanes semblables, aux branches élancées et élevées, composant tout ensemble le tableau généreux d'une grande avenue, d'un double vaste boulevard, chacun de ceux-ci garni d'une double allée, autour, de part et d'autre du cours d'eau central.

Axe majeur et première direction suivie des yeux, en rive droite et en rive gauche, de la Robine, occupant la perspective et imprimant vers l'horizon, vers le sud-est, la tension toute statique de son jet immobile, expédiant sa ligne de fuite, envahie par cette « immense échappée » (pour Pierre Sansot, elle serait presque lancinante, tellement son appel est du plus profond en lui impressionné : elle est là, car nous en attendons la survenue, à mesure que nous marchons), toute respirante de lumière, en position centrale. Vers l'amont et la ville, matérialisée par les hautes façades, à l'aplomb au-dessus de l'eau du majestueux canal, les fenêtres, rares, des maisons à colombages, peu mis en valeur ni trop soulignés du Pont des marchands. Les toits

de faible pente, tuiles canales ou à la romaine, du pays, roses et de diverses nuances de couleur.

Quelques pignons ou petites tourelles (il subsiste aussi un oriel, rue Droite), et des avancées assez nombreuses en raison d'un beau coup d'œil présumé, vu d'ici en bas, de plusieurs terrasses au-dessus de ces toits, discrètes, la Robine à leur pied, que l'on ne pouvait redistinguer qu'après en avoir noté, soigneusement repérés, les emplacements exacts et les positions précises, tâche bien facilitée grâce à la visite préalable de la tour surplombant de sa hauteur déjà considérable (trente-sept mètres ; le maintien d'un bon C.o.s révèle ici son intérêt) tous ces parages, la tour carrée de ce donjon de la Mairie, appelé de Gilles Aycelin.

Arrêts de bus, le long des trottoirs sous les platanes, bien à l'ombre des vastes feuilles de cet arbre qui en est toujours hérissé et bien pourvu d'abondance. Les stations les plus importantes des trois lignes du réseau de la ville, dénommé T.U.N. (je n'ai pas de thune, répond un rappeur, hip-hop), se trouvent ici, avec leurs abris de verre et panneaux publicitaires discrets. Préfabriqué solitaire d'un discret marchand ambulant. Kiosque, tout près du débouché du pont de la Liberté, d'achat des carnets de tickets de bus, par dix, à l'unité. Préfabriqué, encore d'un petit marchand de grillades fumantes et grésillantes, à consommer sur place ou emporter. Cabines téléphoniques, regroupées par grappes de trois accolées, toutes à carte. Passerelle sur la Robine, non loin de la terrasse des 89 et par conséquent sous le regard des consommateurs installés, bien au large, sous les platanes dehors, en ce passage le plus fréquenté. L'espace laissé libre par les fauteuils de la terrasse est juste assez large pour consentir à la circulation du public piéton le chemin étroit d'un petit passage resserré.

Exigu, à dessein, pour ralentir et retenir, si possible, dans ce flux presque immobilisé par le subterfuge, arrêter quelques consommateurs éventuels, décidés par cet arrêt inopiné et découvrant à la faveur de ce freinage de leur course, la beauté de la perspective, depuis ce point en particulier et justement élu. L'exiguïté retient ou dégoûte le passant de s'attabler, c'est selon, de crainte d'être envahi de ces encombrements. Entonnoir qui amène les marcheurs rassemblés

par les rétrécissements des trottoirs sur les deux côtés, dirigés jusqu'ici, depuis les dallages de la place de l'hôtel de ville, par l'angle des 89 et le long de sa façade toute vitrée, il faut se faire admirer, et interroger de l'œil les passants en sélectionnant à sa guise les plus considérables, les plus beaux, les plus curieux, les plus remarquables. Œillades, appels silencieux des regards, un instant entrecroisés, des yeux qui se sont tout soudain caressés, des visages, troublés, illuminés ou touchés l'un en l'autre. Passerelle de fer, fine et étroite, juste assez large pourtant pour permettre la traversée de la Robine, aisément, de front, d'un beau couple, guère plus. Se croiser avec ceux venant de l'autre rive donne donc lieu à des esquives, des frôlements, des politesses gracieuses. Beaucoup de salutations, car Narbonne est-elle si grande que l'on s'y perde vraiment de vue ? Et permettant la communication avec l'autre rive. On pouvait donc aller et venir, successivement sur une rive puis sur l'autre. Revenir, s'arrêter et s'asseoir. Histoires d'eaux, de port de mer.

La question de la datation de la fondation de Narbonne est discutée, à cette époque du second empire, et jusqu'à la belle époque, suite aux travaux des « ingénieurs maritimes » ou hydrauliciens, qui s'intéressent aux ports et rivages, aux cours d'eau navigables, aux graus, aux canaux d'eau douce, dans une approche scientifique en vogue (Charles Lenthéric, et d'autres, dans la lignée des Ferdinand de Lesseps, Charles De Saulses de Freycinet...). Au Second Empire, l'heure est au « retour », dans les suites tumultueuses des impulsions fortes des précédentes vagues romantiques, à l'approfondissement des connaissances romaines et latines, aux sciences grecques et hellénistiques, à l'égyptologie, à l'étude des agronomies antiques, des techniques de drainage, d'engrais naturel par immersion, des références touristiques et savantes des deltas du Nil, du Pô, des Maremmes de Toscane, des Marais-Pontins, aux technologies carthaginoises. Narbonne, sur l'ancien delta de l'Aude. Ce sont des études, anciennes, dont on essaie de repartir, pour en dépasser ou en renouveler les perspectives, par de nouvelles applications adaptées aux conditions locales, à côté du goût pour les observations de terrain, qui sont stimulées par le positivisme, la foi en la science porteuse des « progrès », par ses lumières. Tous ces mouvements, ensemble, poussent, avec le saint-simonisme (parmi d'autres

mouvements d'idées qui atteignent au même moment les bourgeoisies locales éclairées), à chercher toujours pour trouver des industries nouvelles et développer des inventions, qui apporteront la prospérité par « l'ouvrage », le bon travail.

C'est ce temps, le XIX^{ème} siècle de Prosper Mérimée (1845), puis de Eugène Viollet-Le-Duc dont la période (1875) est marquée, place de l'hôtel de Ville, par les travaux que le célèbre architecte inspire et dirige, en même temps qu'il entreprend ou poursuit de travailler au même moment à Carcassonne et à Aigues-Mortes ou au Palais des Papes à Avignon et ailleurs en France. Ouvrages d'ampleur, de retouche et de correction, par des « embellissements » sur ces vestiges des constructions « médiévales », qui seront, à Narbonne comme ailleurs, remises au goût du jour en style « néogothique », de la tour « donjon », appelée Gilles ou Gui Aycelin, et sur ce qui devient alors la façade de l'hôtel de Ville, après avoir fini de servir comme Palais des Archevêques.

Du haut du donjon. La célébration néo-historisante remplace et retarde la redécouverte des sources historiques, leur dépouillement systématique se fait donc attendre, de bonne raison en atermoiement, et cette exégèse s'éternise à se trouver reportée, qui viendra encore, par la suite, mais bien plus tard. La chose elle-même, encore sensible, est en effet toujours et encore là, toute récente et fort fraîche. Le monument de pierre occulte et mythifie ainsi fortement la perception de l'énonciation historique, quand celle-ci parvient à se trouver dite à peu près justement et légitimement, au-delà des faibles résumés précaires et indécis des notices officielles, si prolixes pour redire tout ce qui touche aux périodes gréco-romaines, vues à tort comme plus consensuelles, mais toujours si taciturnes et timorées ou retenues, autocensurées, sur ce qui touche aux détails des événements des périodes sombres et troublées de l'Inquisition « albigeoise », et, nous l'avons suggéré, narbonnaise.

Programme historique chargé, lesté en nombreux Casus Belli fratricides, donc facilement relégué aux oubliettes. Un Jacques Le Goff (son récent ouvrage sur le roi Saint-Louis) soi-même peut s'y laisser induire en erreur, par une ignorance, si bien et si loin partagée, des ressorts spirituels et théologiques exacts de ces temps. Relire les

textes apportés par Anne Brenon et les éclairages très démonstratifs, preuves, difficiles à nier, qu'elle apporte, historienne, avec ses collègues René Nelli, Jean Duvernoy, et d'autres, au dossier ; mais les écrans de fumée ont si longtemps fait leur œuvre de camouflage, de caviardage odieux et d'oubli sélectif.

Occlusion encore, tant parle aux yeux et au corps la qualité massive et haute de cette architecture majestueuse, impressionnante, presque vertigineuse, surplombante « montagne » (entretien), sommet en pleine ville. C'est un effort, un exercice physique, musculaire et cardiaque, que de gravir une à une les marches innombrables (que les guides ont fort obligeamment comptées, et dont elles vous disent au départ le nombre, pour vous encourager) de l'escalier en colimaçon du donjon. On y retrouve le pas, et le double compas, la longueur du pied, la largeur des épaules, la taille du chef sous la voûte qui se déroule, au-dessus de la tête, l'ouverture de cuisse et le lever de pied des anciens qui montaient là lourdement revêtus de leur pesante et serrée cote de maille.

Celui qui monte se serre du côté du pilier, qui fait office d'axe central, pour abandonner à celui qui descend, la piste plus large, et l'appui de coude, du mur extérieur, où la marche est plus profonde, plus stable. Et, quand on est arrivé en haut, on se prend pour une vigie des temps anciens, cherchant à énumérer les sommets, d'un coup d'œil circulaire parfait, surveillant d'un regard panoramique, aux quatre coins de la puissante tour, frappée de plein fouet, de tous les vents. Au-dessus de la ville, toute petite, blottie, là, au pied de cette terrasse tourbillonnante,¹²⁵ cette étroite place en gradins est remuée et agitée par les remous des vents violents, qui, subito, vous emporteraient au loin ou vous jetteraient, plus prosaïquement, tout en bas de cette dangereuse falaise.

Cette circonstance rendait sans doute la surveillance assez inconfortable et périlleuse par elle-même. L'œil embrasse, et l'homme tourne tout autour de ce carré organisé en escaliers profonds, qui montent vers les créneaux des rebords, au-dessus du vide, pour que l'homme précipité à terre en ce périmètre étroit réchappé du précipice vertigineux du grand saut, puisse se laisser glisser de lui-même sans grand effort, retomber à couvert, en bas des marches, bien à l'abri au

centre de la terrasse, bien en sécurité. Et puis, cette disposition permet de s'abriter du vent qui frappe fort sur le haut du créneau, et relâche derechef sa poussée, sitôt retrouvé l'abri des murs. Tournant et retournant tout autour sur lui-même, parcourant au bord des créneaux vertigineux tout le pourtour d'horizon du théâtre des montagnes sacrées, inconnues, si lointaines et secrètes, menaçantes, vues d'ici, jusqu'à se perdre dans les nuées de fond de ciel, le veilleur contemple en plein jour, perçant les nuages qui fuient au loin : Albères, « Serres » des Fenouillèdes, « Pechs » des Corbières (Pech Orre, Pech de Bugarach...), visée au plein ouest vers les lointains du Quercorb, qui est l'entrée des pays plus élevés de Foix-Mirepoix, en direction de Montségur, ces grands monts avant-postes toujours dominés par les sommets hauts pyrénéens des « Pics » (Puigs, Puy... Pogs, comme préfère dire N. Peyrat, comme pour mieux nous le remettre en bouche, qu'on prononcera Podges ou Potchs), Carlit, Canigou, des Py-rénées, Montagne d'Alaric (Roc de l'Aigle), Montagne Noire (Pic de Nore), Espinouse (Caroux), Grands Causses, Serres des Cévennes. Narbonne, si elle n'est pas catalane, est bien une cité pyrénéenne. Cette chaîne couverte de neige en illumine les couchants de printemps, presque à contre-jour, sur l'occident.

Narbonne se tient ici en sa majesté suprême, nid d'aigle impérial, cœur d'un grand pays, loin au-delà de Capestang (localité célèbre grâce à Alexandre Dumas et son épopée des trois mousquetaires, des Pardaillan, Vicomte de Bragelonne, et de ce capitaine, nobliau ruiné, mais fougueux, hobereau que sa maigre fortune conduisit à s'enrôler au service de son roi : le généreux et courtois « noble » d'Artagnan, « né à Capestang, en Gascogne»).¹²⁶ Narbonne, pays d'aïstocratique (réservé aux meilleurs !) Cassoulet d'excellence, pays de gras, de terrines (les cassolettes), de canards, de confits « de foie et de foi¹²⁷ » (de Foix ?), de persuasion et de conviction, de fougueuse rhétorique esthète, le bien-parler est le sport national narbonnais, devant même le ballon rond (rien ne saurait devancer l'ovale), par la table et le vin, par la langue et par les esprits labiles et vifs, rapides à passer d'un paradoxe, d'une métaphore ou d'un calembour à l'autre, par tout cela ensemble, pays albigeois, pays gascon, dans les meilleurs sens des termes.

Cela même, cette culture restée si rurale, « paysanne », les villages sont autant d'agoras, de petites républiques « de style hellène » (nous acquiesçons avec déférence à cette estimation que nous croyons, avec Denis Fonquerle, Camille Jullian, Maurice Chauvet, Maurice Pezet, Napoléon Peyrat, et tant d'autres, tout à fait judicieuse, idée maîtresse de Fernand Benoît), leur réapparaît toujours plus anachronique, à ceux qui se voient eux-mêmes comme aristocratiques descendants des premiers gallo-romains de la gaule transalpine¹²⁸, issus ou sortis des grands oppida de Montlaurès, d'Ensérune, de Baetterae ou citoyens venus de Rome, de Cisalpine, des vallées des Alpes, de retour d'Égypte, voyageant le long des grandes voies.

Ils sont là, re-transportés en esprit dans cette fantasmagorie collective si familière, anciens marins, soldats, esclaves affranchis, artisans, commerçants, servants des Mutationes de Substantio ou Sextantio (Castelnau-le-Lez), de Cessero (Saint-Thibéry) et son pont majestueux sur les flots tumultueux de l'Arauris (Hérault), plus loin, Pont de Tibère, à Sommières, de Domitius à Ambrussum (sur le Vidourle, Viturlus, près Lunel), de la grande civitas de Nemausus (Nîmes), d'Urginum (Beaucaire), de Glanum (Saint-Rémy), Rhodanousia, d'Arelate (Arles), des antiques ports, comptoirs massaliotes (après avoir été phéniciens), de Emporiae (Ampurias), Portus Veneris (Vendres), Agathè polis (Agde), Lattara (Lattes). Maguelone, Mauguio, Lunel-Viel, Psalmodi, Chaberton, Anglas, Vauvert-Posquières (Poschères = Peschar, soit : la Pâques), Franquevaux, Espeyran, Saint-Gilles. Un paysage mystique, revers du réel, qu'opportunément il redouble et dope).

Colons, certes, mais, qu'ils soient détenteurs du titre envié de citoyen romain ou non, habitants qui connaissent toutes les escales et relais de ces contrées. Citoyens romains, « Cives », ils obtiennent les privilèges et avantages dévolus aux maîtres gallo-romains de cette Narbonnaise première, précoce siège archiépiscopal, avec Arles, et antique primatiale des gaules (avant d'être détrônée par Vigenna¹²⁹ – Vienne et Lugdunum – Lyon), Septimanie, Gothie... Bois et montagnes, serres, tout alentour de ce point panoramique, où grouillaient autrefois, il n'y a pas si longtemps – et comment savoir qu'ils n'y seraient plus de nos jours ? – les proscrits, faidits et séditieux, hors-la-loi mais nobles robins des Bois, que ce donjon

prétendit assujettir, ne serait-ce qu'à son panoptique suspicieux, tout infatué de sa majestueuse grandeur militaire. Si les montagnes, éternelles insoumises, ne pourraient jamais être gagnées, ni conquis non plus les tréfonds des cœurs, qu'au moins, ici, le respect et le silence, la règle de la juste étiquette, règnent à toujours ! Telle en semble l'intention architecturale, frappée aux quatre coins carrés des angles, bien alignés. Symbolique qui dure encore.

« Le Palais (des Papes), l'une des constructions les plus immenses, les plus complètes et les plus étonnantes du moyen-âge. Ce colossal édifice de style gothique, masse sinistre ressemblant plutôt à un formidable repaire de seigneur féodal qu'à la demeure du vicaire d'un Dieu de paix, est un type achevé de l'architecture militaire du XIV^{ème} siècle, avec ses murailles massives, festonnées de machicoulis, et percées de meurtrières, ses tours menaçantes, ses souterrains et ses couloirs mystérieux.

« Rien de curieux à visiter comme cet édifice étrange, dit M. de Laincel, et sans équivalent dans le monde entier ; moitié palais ou monastère, moitié forteresse féodale, le tout dans de formidables proportions : c'est un labyrinthe immense où se perd l'imagination ».

Par de longs corridors voûtés qui ont l'allure de cloîtres, tantôt on arrive à des appartements vastes, somptueux, dignes d'un souverain, tantôt à des salles d'armes, tantôt à une chapelle grande comme une cathédrale. On se fatigue à monter par des escaliers en colimaçon, creusés dans les murs, sinueux, faiblement éclairés par les meurtrières.

Le style ogival prend des allures bizarres dans ces constructions gigantesques ; il semble qu'on a voulu donner aux fenêtres la forme des mitres pontificales ; la sévérité y est à peine tempérée par le génie¹³⁰ ».

L'auteur décrivait par ces lignes la ville des Papes : Avignon. Mais la description, saisissante, correspond trait pour trait aux défilés gothiques de Narbonne, de son bloc médiéval insigne, que forment, groupés, serrés les uns contre les autres, concentrés, comme pour affronter de terribles combats encore à venir, l'enceinte féodale, ecclésiastique, dominatrice, centre de direction et de pouvoir, qui

englobe, conjoints, mitoyens, les sanctuaires civil et religieux accolés des salles grandioses du Palais des Archevêques, et de la Cathédrale Saint-Just et Saint-Pasteur.

Tout entouré, cet ensemble, en Cité, des ruelles sinueuses (le prototype en est la bien nommée « rue Droite ») des tracés d'époque médiévale, c'est au total, ce « bourg castral », enchevêtré, qui ne connaît pas d'alignement, sinon fortuit. Ce groupe massif du Palais-donjon se trouve, pourtant, à bonne distance de Lamourguier, qui est l'antique église d'un périmètre qu'il conviendrait de rattacher à Bourg, et non à Cité comme on le doit avec le Palais, surtout, fort à l'écart de la première et la plus ancienne de toutes les saintes églises de cette ville : la Basilique Saint-Paul ou Saint-Paul-Serge, quelques-uns confondent ou déclinent avec à propos. Ces deux édifices premiers se trouvent tous deux à Bourg, et il conviendra de revenir sur cette remarque de topographie, de disposition majeure dans le plan « sacré » de la ville.

Saint-Paul, l'une des églises les plus antiques de l'ancienne Gothie, ou Septimanie, encore debout sur ses fondations archaïques, l'un des plus vénérables sièges de toutes les églises paléochrétiennes de France (Saint-Jean à Lyon, Autun, Saint-Trophime en Arles...).

Narbonne-Narbo fut la capitale de la Transalpine, puis la rivale, un rien seconde ensuite, après avoir été la première, de Tolosa (qu'avaient magnifiée les Volques de l'Ouest, Tectosages),¹³¹ cette brillante capitale souveraine du vaste royaume Wisigoth de Septimanie, toutes deux longtemps de rite et de conviction ariennes. Le monumental hôtel de Ville/Cathédrale, à la fois médiéval et néo-roman, marque le sommet renaissant, le chef médiéval tardif de cette ville, pointant ses flèches, d'abord et de très loin, dès l'autoroute, que l'on arrive de Toulouse, de Perpignan ou bien de Montpellier. Ce signe fort et central est-il pour autant narbonnais ? Le cœur chrétien n'est-il pas Saint-Paul, d'abord, Lamourguier ensuite ?

Le cours de l'histoire semble relu tout à l'envers, non en suivant le cours descendant du temps, comme il conviendrait de le faire, mais en privilégiant toujours la légitimité perdue la plus récente... Saint-Just a ainsi détrôné depuis longtemps Saint-Paul, et plus personne ne sait où, comment, ni quand, à l'occasion de quelles ruptures, de

quelles crises. De là que l'histoire gît encore où personne ne la cherche plus, toujours à l'écart des communiqués officiels et autres gazettes journalistiques. Les tours crénelées de la haute flèche double de Saint-Just, où tournoient les choucas des clochers, d'allure sinistre ou encore, « historique », selon le poncif en usage (ce vague très opportun), sont à la fois trop hautes et trop froides. L'épaisseur des murs abrupts, écrasantes falaises au milieu de la ville, au-dessus de la rue qu'elles réduisent en proportion, à la façon d'un gratte-ciel anachronique, sans égard aucun, divisent la vie des trottoirs, des piétons qui courent leurs promenades ou galopent aux affaires, se précipitent aux soldes, se pressent aux rendez-vous galants, pleurent leurs morts, se hâtent aux démarches administratives tardives, comme toujours, tout en bas, et les nuages, que cachent les créneaux surélevés, en l'air, flottent ou s'éloignent en glissant lentement, au-dessus.

Ces hautes murailles, et c'est le principal de leurs effets, tout spectaculaire, mettent à l'ombre tout ce « petit monde » alentour, à leur pied, et définissent ainsi, de leurs ombres portées, quotidiennement tournoyantes, les périmètres d'un microcosme. Comme le fait, à Paris, l'obélisque de la Concorde. Ou encore, la Tour Eiffel. Forteresse qui se défend, au débouché de son Pont couvert antique, « pont des marchands », habillé de boutiques actives et pimpantes, bruissantes, mais aussi très bien remplies, aussi bien en étagères qu'en présentoirs, autant des horizontales que des verticales, et qui, à force d'entassement et de bourrage de l'espace le plus petit, ne laissent qu'épisodiquement traverser le regard librement, sans nul écran, sur les perspectives de la Robine, là, en dessous, que leurs surfaces-planchers enjambent, comme si de rien n'était, car ce cours d'eau demeure invisible depuis le dedans de la « rue des Marchands ». Si on ne savait pas que la rue saute d'un bord à l'autre, et traverse les eaux de la Robine sur le Pont, on ne le croirait pas. Et puis, savoir aussi que ce sont là des Arches de pont qui datent sinon d'Ahenobarbus Domitius lui-même, du moins, peut-être de Tibère, çà, alors...

Le bon narbonnais, notre ami, plus vrai que nature, qui nous accompagne, le sait bien, mais ne saura préciser par cœur ce détail chronologique, auquel il tient fort, qu'après avoir revu quelques-uns

de ses livres et relu ses archives personnelles, qui commencent avec les grottes des basses Corbières, de Pech Maho, au chasséen, acheuléen, magdalénien, récite-t-il en désordre, et ne se terminent qu'avec les chroniques des temps présents, articles de journaux, photos anciennes, cartes postales de la ville, glanées au cours des voyages touristiques des vacances, trouvées dans le Morbihan (à Saint-Malo), en Alsace (à Colmar, Riquewihr ou Rouffach), dans les Flandres, à Nice, Bayonne, dans les villes d'eau et les stations climatiques d'altitude, pyrénéennes ou alpines. C'est que, cette ville lui colle aux pieds et à la rétine. Il en connaît tout le sensible, odeurs, saveurs, couleurs... secrets. Les ombres lui en susurrent les transformations successives. Il se passionne à en retrouver des séquences graphiques, visuelles. Arpente sur ses vieux jours les manuscrits et plans, déchiffre les toponymes allusifs des antiques capbreaux¹³², terroir par terroir, s'effraie par avance de la magique puissance de la redoutable archive.

« Je collectionne tout ce qui concerne Narbonne. Partout où je séjourne avec mon épouse, nous descendons dans des hôtels trois étoiles, toujours de la même façon, il faut profiter du confort. Elle fait, elle, les boutiques. Nous visitons ce qu'il y a à voir, et puis, moi, je vais aux Puces ou chez les brocanteurs, et aussi les bouquinistes. Je regarde les cartes postales anciennes, de Narbonne (et des environs), et j'en débarrasse le marchand qui souvent n'en connaît pas la cote exacte ou fait gentiment mine de ne la point connaître. Celle-là, donnez-m'en cinq francs, et vous m'en débarrasserez, me dit-il. Or, je connais bien les prix et elle en vaut au moins huit mille, de francs ! C'est souvent comme ça. Alors, je n'hésite pas longtemps. Donc, ce sont des aubaines, et j'agrandis ma collection, que je ne revends pas. On m'en a pourtant déjà proposé des fortunes. Elle a aidé à composer plusieurs ouvrages sur la ville, dont un tout récent, dont l'auteur ne m'a même pas remercié (il suffisait pour cela d'une simple mention marginale) » (M. Fernand Fages, 1997).

Et il se souvient, de tête, de tout ce qu'il possède déjà, de presque tout, car il lui arrive cependant de racheter parfois le même document. Il aura alors, dit-il, un double, monnaie de troc, pour échanger avec un comparse, un camarade, un collègue collectionneur ou revendre. Pour un cadeau. Bel exercice de mémorisation, belle

adresse de calcul mental. Sa hauteur et sa puissance, de ce Palais des Archevêques, cette énergie inerte qui est la sienne, en font un lieu de magnanimes célébrations, d'auguste étiquette. Le municipal républicain a hérité de ce siège des foudres de l'Inquisition, qu'il a progressivement apprivoisé, domestiqué, humanisé. Tout en paraissant toujours se donner l'air de revêtir des vêtements d'un autre âge, oripeaux taillés pour un autre. Car il reste, ce bloc de construction palatiale médiévale, en ses épaisseurs aux allures gothiques. Il n'abrite nul Frankenstein, un jeune câblé me le précise obligeamment et en riant, ni Nosferatu, ni vampire, ni Dracula, d'un ton de regret. Un rien tragique, sombre et noir, impénétrable et renfermé, voire renfrogné (entretien), malgré cette familiarité insouciante qui l'a désormais consacré.

C'est un palais curial, formidable vitrine, plus approprié à l'étalage des fastes d'un musée d'art antique ou médiéval ou encore à de grandioses réceptions, qu'aux efficacités toutes fonctionnelles d'une moderne administration municipale contemporaine, qui y trouve pourtant des locaux prestigieux, et relativement confortables, à laquelle sans doute des bâtiments d'architecture contemporaine, eussent, plus fonctionnels et aux rangements plus spacieux, probablement mieux convenu. Ce déménagement des services de la Mairie, aujourd'hui fort à l'étroit, rêvé de nombreux de nos informateurs, permettrait au musée archéologique actuel de s'agrandir sur place. Son intégration dans la ville en tant que Mairie, achevée et pourtant toujours incertaine, le temps de l'histoire est si long à passer, à la redire, il faudrait d'abord recommencer le cycle épique de l'adoption familière, dire la consécration profane des menues histoires de chaque heure, gravées dans les têtes et les cœurs, retrouver la vérification des galéjades oubliées ou retrouvées, le rappel involontaire des accointances mineures de la toute petite histoire, faire revivre la rumeur répétitive des faits divers, évoquer la sympathie de tous les secrets de seconde importance, on le croira, de ceux qui ne sont ni convenables ni à exhiber ou bien qu'on ne raconterait pas, de honte ou de timidité, même à ses plus proches.

Revenir par-là, repasser par la place, et se recroiser devant ces murs altiers. S'asseoir pour un repos des jambes, sur la margelle circulaire de cette jolie fontaine demi-circulaire, qui s'appuie

surajoutée, contre l'un des murs de la façade, au pied du donjon. Bavarder calmement, avec aménité, prudence et tempérance, avec son voisin ou sa voisine de siège ou séance. Choisir ses mots. S'approcher d'autrui avec prévenance et discrétion. Partager la douceur de ce ciel lavé de vent, déplorer ensemble les à-coups meurtriers des sautes de chaleur des soleils de mi-journée, quand, par juillet (prononcer « julhette », et accentuer le « L » mouillé ; savourer que, dans la belle langue d'oc, les consonnes finales sont toujours prononcées, et non pas « coincées » – entretien – douce et humble fierté de cette explication discrète), il devient pesant et presque périlleux de traverser la place, blanchie de cette écrasante lumière, dont l'embrasement de chalumeau du soleil irradie les pierres majestueuses, mais dissoutes dans les flamboiements éblouissants de cette clarté d'aveugle.

Chercher à en démêler les sortilèges trompeurs, à en déjouer les mirages. Retrouver, par cette parole amie, le sens d'une présence, d'un rapport au monde, enfin rejoint au calme d'une étape franchie. La légitimité, de cette autorité architecturale et mystique, lui fut-elle acquise par ces précieux héritages emmurés, au service des forces et puissances que re-projetaient ces tours, épaisses et carrées, sur la ville, et sur Cité et sur Bourg à la fois, villes jumelles écrasées toutes deux ensemble par leur taille prestigieuse, subjuguées par leur prestance, impressionnées de leur force défensive, terrifiées de leur aspect effrayant ? Leur altièrè pompe a-t-elle eu raison des ferveurs de l'âme populaire, de ses émotions simples, premières, et des piétés ordinaires des rites profanes, voire des pieuses accointances, tournures et manières, qu'en son plus intime secret, son rire, son humour, elle cultive toujours avec tout son amour ? Le symbole de pierre, en tout cas, écrase les plus anciens lieux consacrés de Saint-Paul et de Lamourguier, sanctuaires que l'arianisme et les luttes du passé de la ville rendirent si longtemps suspects, et qui furent si mystérieusement déconsidérés (ceci, jusque dans leur moderne destination de « monument historique », qui contribue cependant à leur meilleur entretien).

Ces épigones ecclésiastiques et monumentaux dessinent aussi plusieurs centres : un, dominant les autres, est celui de la Mairie, et puis, tous ses concurrents, en second, comme autant d'annexes subalternes ou déclassés en cette hiérarchie symbolique qui demeure

et s'accroche aux conformismes qu'elle a créés et entretenus. La même remarque de polycentrisme viril des flèches sera répétée, pour les grands-places de la ville, en Cité et en Bourg, en une multi-polarité féminine des places, plans, placettes (« où, l'été, l'on tire dehors les chaises », les cadnières), conçues, tantôt comme des parvis, tantôt comme les agoras de toutes les communautés paysannes ou de pêcheurs des petites cités méditerranéennes.

L'oubli, et jusqu'aux douceurs magnanimes des hommes, longanimes à l'égard de ces souvenirs d'époques révolues, le soin pris désormais à embellir et conserver des murailles admirables comme telles, de pierre de taille d'un style vénérable, « pierres à voir » et « à visiter », donc adoptées, ont prodigué les effets réparateurs, banalisants, des rémissions des temps.

En quoi un signe si fort, château, palais lourdement fortifié, cathédrale, cloître, est-il central ? Il est bien un drapeau vétuste et associé aux ressouvenirs sélectifs et dangereusement aveuglés du passé discutable et sanglant. Mais il est aussi devenu une sorte de banalité, de toujours disponible, la maison du peuple, l'hôtel de Ville, la maison commune. Sa qualité moderne de lieu public lui a procuré une nouvelle existence, l'a revêtu d'une aura différente, pacifiée, aplanie. Il fut une petite ville dans le centre ville. On y entretenait une écurie, pour les chevaux des charrettes de fonction, municipales. Un gardien y logeait, à proximité de cette dernière, avec son épouse et leurs nombreux enfants, dans un local si petit sous les belles voûtes, qu'il fallait bien déborder un peu sur le dehors, devant la salle. C'était, en ce passage, partie voûtée, toute une vie qui était très active, bruyante, animée, tonitruante parfois, de galopades, de rires, dans ce « Passage de l'Ancre », au pavé inégal, ancien, à partir d'un lieu où les pompiers de la ville laissaient leurs habits (uniformes, tenues, bottes, casques, petit matériel).

« Un jour, il y avait une alerte, c'était 1910, par-là, les pompiers arrivent tous ici en courant, les uns après les autres, pour vite s'habiller et partir tout de suite au feu.

Un d'eux, mais qui était saoul, arrive jusque-là et s'effondre, étendu là sur le pavé devant la porte, trop éméché pour continuer. Il dormait déjà comme une masse. Voilà comment c'était, et

aujourd'hui, on ne pourrait plus voir cela. M le Maire arrive et il me dit : « viens (tout le monde se connaissait et se tutoyait), aide-moi à le porter à l'intérieur ». On l'attrape chacun par un bras et on l'installe. On ne pouvait pas partir au feu parce qu'il fallait aussi d'abord soigner celui-là ! Ces choses n'arrivent plus ! ».

Ç'aurait été aussi, au XIX^{ème} siècle, un marché aux poissons, chairs fragiles, qu'il convenait de tenir à l'ombre, pour qu'ils ne soient pas outrageusement séchés par les vents. « C'est qu'il a fallu travailler pour faire respecter la fonction de Maire ! Et tout cela on ne le sait plus. On ne s'en rend plus compte ». Comme si la majesté de la fonction, intériorisée, était plus sensible et plus forte, que c'était bien cette perception symbolique, cette conviction, cette impression psychologique, qui imprimait aussi et d'abord son sens à l'architecture, lui donnait ses véritables dimensions. Il fallait garder l'âne ou le cheval du conseiller (je parle de 1920), de M l'adjoint au Maire, que l'on appelait par son surnom ou, par politesse, par son prénom (trace bonhomme de l'antique familiarité romane ; la bonne manière survit au sens et aux symboles). Il exerçait à part çà, à côté de ses fonctions d'élu du peuple, la noble et très considérable profession de vigneron, il était même « propriétaire ». Il laissait sa monture ici dans la cour, pendant que lui se tenait, tout à loisir, au premier étage, dans une salle gothique, la salle du chapitre ou autre. Dans le « bureau du maire », sa sacquette¹³³ restait ouverte à côté de lui, attestant de cette noble qualité de travailleur de terre, tout le temps qu'il passait ici. Elle contenait son déjeuner, y compris sa buvette (une gourde remplie de bon vin rouge), « comme on disait », mais abritait aussi tel ou tel dossier, une liasse d'actes, une autre, de lettres, comme pour s'avancer un peu, pendant qu'à la vigne le travail ne se faisait pas tout seul.

Il venait ici pour travailler à expédier les affaires courantes, et signait tout ce qu'il y avait à signer, les procès-verbaux (des séances du conseil), les registres (l'état civil), bref s'adonnait en toute quiétude, mais avec une diligence expéditive, pour ne pas faire attendre trop sa vigne, aux charges de sa fonction de maire-adjoint, qu'il appelait « faire les papiers ».

« La charge de maire n'était pas respectée comme maintenant. Le maire actuel a beaucoup fait, et, il faut le dire, pour être juste, il a réussi à faire enfin respecter de tous les Narbonnais cette belle fonction, qui, en pays rouge, ne rencontrait ou ne recevait peut-être pas assez tout le lustre nécessaire, qui est pour ainsi dire normal, ailleurs, mais qui, à Narbonne, n'était pas dans les mœurs, qui sont plutôt versés vers une impertinence bonhomme. Obtenir ce changement d'esprit et de manières, pour tous les Narbonnais à égalité, n'était pas du tout acquis d'avance ! ».

Il signalait donc, tout en lisant le papier suivant, en parlant à quelqu'un, un proche, un familier, il recevait, parfois en même temps tout le monde à la fois, réglait tout et répondait à tout comme un Salomon antique dont il avait sans doute le bagout, un peu de la sagacité, voire la sagesse. Il fallait qu'il se souvienne de tout, mais comme il prenait des notes quand ça lui chantait, il n'y avait pas de secrétariat de mairie bien tenu comme maintenant, alors, parfois, s'il ne se souvenait plus, cela pouvait faire des histoires, créer par la suite des embêtements en cascade.

Narbonne de Commune illustration

Conclusion

Construite au point de jonction entre mer et montagne, entre le littoral (et sa plaine) et les cirques pré-pyrénéens, non loin d'un promontoire (la Clappe) commandant une excellente vigie des panoramas maritimes, et de la chaîne pyrénéenne, sur le franchissement d'un fleuve capricieux et puissant en sa mauvaise saison, Narbonne est une ville maritime, peuplée de montagnards, plus que de marins. Cité malmenée la plupart de l'année par des vents réguliers et souvent froids en hiver, elle en est secouée et agitée, mais ces zéphirs, tantôt maritimes et tantôt montagneux la débarrassent aussi de certains miasmes paludéens. Les étangs encombrant, en s'interposant, son accès à la pleine mer, qui se fait sur le territoire même de la commune, à Saint-Pierre ou à Narbonne-plage, par le D. 168, domaines de Moujan, l'Hospitalet ou le D. 31, Les Monges, Capitoul, Les Enferrets, le trou de La Crouzade, ce qui veut dire aussi et surtout la croisade, Le Pech Rouge. Elle est une ville-pont, une transition entre deux pays, un poste de douane frontalier antique et déchu aujourd'hui de cette noble fonction militaire et civile.

Si ces fonctions ne s'exercent plus depuis longtemps du point de vue officiel ou administratif, elle garde néanmoins de cette identité en train de disparaître ou de se transformer, qui a contribué à forger ses principaux caractères, à développer si longtemps les qualités (et quelques défauts ?) de ses habitants, les traits d'une originalité foncière, fondamentale, à la fois par son site et son caractère (sa culture, son identité). Comparable aux autres métropoles du littoral languedocien, pour ce qui est du site, intermédiaire, verrou stratégique contrôlant des voies de passage (carrefour routier, nœud ferroviaire, port), elle se distingue de toutes ces villes par sa personnalité, plus toulousaine que montpelliéraine, par ses liens d'amour haine avec les voisins catalans (de Perpignan) ou aquitains-albigeois (de Carcassonne, de la haute vallée de l'Aude, de l'Ariège). Par son histoire (en effet), par ses mémoires collectives, par ses usages, par des coutumes, des savoirs relationnels, elle fait preuve d'une culture civile singulière. Ou bien est-ce une civilisation qui ne serait qu'à elle ? Ou stigmates qui avouent un long repli sur soi ? Traits restés imperceptiblement plus métropolitains qu'ailleurs, en dépit de ce que pense, succédant à son confrère, et qui la découvre après lui, chaque

nouveau sous-préfet qui y arrive pour la première fois, nommé en poste, qui n'y trouve d'abord qu'une petite ville de Province, un rien frondeuse, un rien sommeillante, dont les énigmes et les secrets ne parviennent que par hasard à envahir son temps ou à capter son attention en de subits éclairs fugaces.

Ce bel esprit narbonnais transparait aussi en partie à travers le tracé de ses rues, l'étroitesse, la finesse de dessin des arabesques de leurs sinuosités déliées. Dans la vieille ville, centrale (elle est double, en cité et en Bourg ; le mot de bourg convient aussi à donner une idée de son faciès, comparable en plus vaste, mais semblable par le type de construction, le plan, le réseau des ruelles, placettes, plans, au bourg narbonnais, au gros village) cœur ou source du centre, boulevardien, qui s'est étendu ensuite autour de ce vieux noyau archaïque et toujours pivotant, en élargissant tout soudain les avenues, rectilignes, en découvrant en surprise (à qui ressort de ces petites rues) les perspectives plus aérées, qui projettent tout de go aux yeux étonnés les lumineuses routes célestes des vents, des heures, des soleils et des ombres reposantes.

Elle est le centre d'un bassin fertile, limoneux, autrefois plus rural, puis, plus industriel, le delta de l'Aude. Paysage humanisé, pays, dans le sens profond du terme. Populeux, parsemé de gros bourgs et de villages cossus (en dépit du fait qu'ils furent ou sont encore malmenés par les effets toujours perceptibles de diverses grandes crises), aujourd'hui pimpants, il découpe une unité de vie de presque cent mille habitants, en attendant une prochaine communauté urbaine, communauté de communes, avec le probable développement de l'intercommunalité en ces parages, dans le fil des S.i.v.o.m. actuels, district ou communauté de villes,¹³⁴ et de la décentralisation en cours (ou en panne ?).

De ces beaux villages du narbonnais (cette unité territoriale de vie ne correspond pas à celle de la carte, qui n'en est qu'une signalisation allusive, fortement caricaturale, comme toute subdivision politico-administrative, nous le réaffirmons), ce sont leurs places, leurs cours arborées, leurs maisons carrées, leurs jardins, leurs treilles, leurs soleillades, leurs pergolas (le modèle de vie à la romaine, romantique, est bien là, et jusque dans les reprises « historiques »,

dont nous redisons la valeur principalement incantatoire, qui masque des goûts et des arts ordinaires, des manières d'être secrètes, qui y dissimulent ou qui avouent par ces artifices leurs intimités sacrées, où nous voyons bien l'identitaire à l'œuvre), qu'occupent d'ailleurs ceux des privilégiés que l'on appelle ici, par référence à l'ancienneté de l'implantation de leurs familles en cette ville, que l'on est donc en droit d'appeler bourgeoises,¹³⁵ sans péjoration aucune : les « vieux narbonnais », haute classe patricienne (par son esprit, celui dont elle se targue) et bien représentative elle aussi de la ville.¹³⁶

Ces gens de bon goût ont choisi d'y établir leur résidence, en ces villages, ou, pour les plus fortunés, en ces riches domaines ruraux, par opposition aux cours anciennes et fermées, trop étroites et exigües, selon leur conception du confort et de la bonne aise, d'un vieux centre trop dense, concentré, vieillissant, quelquefois délabré, qu'ils ont donc déserté massivement. Il en demeure cependant encore sur place quelques représentants, érudits, anticonformistes, héritiers d'une tradition frondeuse de cette ville « rouge », qui n'ont pas pu ou pas voulu le quitter, et qui y occupent toujours une maison familiale. Leur savoir-vivre annonce et révèle leur culture. Une fois franchi le petit portail de fer laqué de vert, qui donne sur la rue, ils nous reçoivent à la bonne franquette, dehors, devant l'auvent ou sous la tonnelle de l'entrée. La signalent seulement quelques marches d'un escalier aux degrés très progressifs, qui ne heurteront pas le pied d'une élégante, laquelle ne devra pas lever le pied ni la jambe, ce qui serait inélégant et inconvenant, pour en franchir en douceur les suaves gradins. Nous prenons place dans cette cour, sur des fauteuils ou chaises pliantes de fer, autour d'une table de jardin en ferronnerie peinte, qui, sous un acacia centenaire, sert de salon permanent (sauf quand il pleut, nous précise-t-on avec malice et non sans une discrète fierté), hiver comme été.

Un vieux mur tout moussu nous surplombe ou nous abrite, du vent et du bruit extérieur de la rue. Une laveuse vrombissante et crachotante décroûte à ce moment en tintamarre laborieux les asphaltes, dehors, sur la rue étroite (le jardin est trois fois plus large qu'elle, au moins) étalant grassement tout alentour ces visqueuses matières, qu'elle ne parvient pas à dissoudre.¹³⁷ Tout couvert du feuillage toujours reverdissant (en été il sera rempli de guêpes ou

d'abeilles, à la floraison) d'un lierre accrocheur, le mur, qu'escalade le bruit de cette machine, fait de temps en temps dégringoler quelque grosse pierre, à cause des racines qui pénètrent sans vergogne les plus compacts des mortiers. Nous nous tiendrons donc sur nos gardes, méfiants. Toujours la malice qui cherche à vous mettre à votre aise, à vous jauger : valez-vous de devenir narbonnais ? Semble-t-elle dire, en une sorte de défi. Les troncs, noueux, intimement pénétrés dans les fissures profondes, recouvrent en des loves douloureusement tordus, épais, ramifiés graduellement déclinés du plus gros au plus fin, et s'accrochent aux rugosités multiples des pierres, plus naturelles, d'une belle extraction, mais non taillées, plus à la diable qu'« apparentes », que l'on doit deviner sous cette broussaille impériale, touffues racines en filoches, tyranniques aux mortiers des jointoyages (du moins, à ce qui a subsisté d'eux, car les radicelles semblent les digérer).

C'est cet accord de cosu confortable, mais sans maniérisme, ce contentement de l'ancien, tel quel (non rénové, il n'en a pas encore besoin, et cela changerait son atmosphère), cette sagesse d'une robuste rudesse qui sait garder le goût et les bonnes manières rustiques, parfois rogues (un air d'ours, de sauvage qui se contient à grand-peine), cette familiarité fraternelle (elle connaît ses prérogatives : aucun, s'il n'est narbonnais, ce qui restera toujours indéfinissable, le demanderait-on au sous-préfet soi-même, ne sera autorisé par ce gotha à pouvoir se permettre de médire aussi vertement d'autrui), tout cela et beaucoup d'autres considérations, que nos remarques partielles ne suffiront pas à traduire (d'ailleurs, nous ne sommes pas de Narbonne, n'est-ce pas ?), qui signe le caractère narbonnais, en son indéfinissable légende. Jusqu'en son impertinence devenue coutumière. Ce n'est que le moindre de ses paradoxes.

Non quelque typicalité curieuse, discutable, aléatoire, révélée à quelque imprécise intuition, mais un robuste sens des convenances, qu'il est plus aisé de connaître à ses dépens que de décrire directement (nous en avons essayé tour à tour les deux exercices, à nos risques et périls). Ce caractère est très entier, tout d'un bloc, franc, en un sens, si l'on peut dire. Il se révélera ensuite plus byzantin, subtil et complexe, à l'image de cette ville même, à mesure qu'on en découvre les bonheurs subtils, les connivences, moins fugaces qu'habituelles.

Complicités secrètes, de cœur, elles restent réservées à leurs servants qui se connaissent bien, se fréquentent en un bel esprit civique collectif, elles ne sont pas accessibles à ceux qui ne se situent pas dedans, et qui tiennent à demeurer étrangers à la ville, c'est leur droit ; et d'ailleurs, la ville ne se donne pas à qui veut.

Un tel mélange, d'harmonie simple et de faconde hautement diplomatique, à la rhétorique d'une éloquence très prisée et travaillée (l'art de bien parler est un sport, une spécialité locale, plus que le rugby, ce qui n'est pas peu dire), ne se décline pas aisément. Il ne s'expose pas, s'avance dans le monde avec une discrétion et une assurance de bon aloi. En ceci, Narbonne se montre la petite ville provinciale, que tel nouveau venu trouvera fermée, parce que nul de ses habitants, ouverts et hospitaliers (quand ils le veulent bien) ne la lui aura encore entrouverte, offerte. L'étranger (le beau-frère, l'amant qui y conduit une idylle, le beau-père) devra, pour en goûter tous les charmes, se mettre docilement à l'écoute, déployer une belle disponibilité, se tenir à l'affût. Regarder et sentir, se laisser toucher, se découvrir le premier (ceci n'est pas une mince affaire, car il se croit si fragile ou plutôt, il s'enorgueillit trop de lui-même, ce qui en entrave beaucoup).

Ce n'est qu'à l'issue de ces tests subtils et raffinés (encore une fois) qui évaluent efficacement les moindres linéaments de nos qualités, que nous serons admis à entrer. Cela ne sera pas encore la connaissance, mais son début. Il faut payer de retour, équitablement, à tout instant. Ce point laisse ici deviner un art de vivre, une civilité profondément humaine, une curialité, aussi sophistiquée qu'elle est populaire, telle que la décrit ailleurs Norbert Élias, qui en conçoit le développement dynamique, pour les exemples qu'il étudie, comme un processus de civilisation, où, toujours, plusieurs modèles divers sont en perpétuelle concurrence entre eux. Un solide sens de ce qui est équitable, de ce qui ne le serait pas. Un ethos, donc. Il est toujours facile d'en théoriser par un raisonnement circulaire et redondant, qui ne nous dira rien tant que nous ne l'aurons point senti, et le connaître en l'éprouvant à ses propres dépens est la plus féconde et rapide des expériences en la matière.

Cette Narbonne est en partie physique, en partie vivante dans les mythes (notamment ceux des textes prétendument historiques dont elle se pare en les exhibant sans retenue ni scientificité aucune) auxquels elle voue ses croyances. En partie sensible (et plus fortement selon nos vues), faite de finesses de ton, de nuances du caractère, de sous-entendus artistement composés, de secrets bien voilés, plus que gardés, de tours de langage, de manières rhétoriques, de stratégies de séduction, de charmes (attitudes charmeuses, courtoises). Faite, plus encore, de ses ciels de tempête ou vigoureusement dégagés, de ses oiseaux, de ses courants et vents, de ses eaux nobles, de ses pierres pustulantes ou rêveuses, de ses poussières. D'une matérialité qui n'est qu'à elle, car en elle, elle forme par elle-même un tout, mêlant tout ensemble en son vivant labyrinthe : gens, bons et méchants, monuments, illustres ou hirsutes, éléments, agitations et calmes, esprits sereins ou survoltés, savoir-vivre et savoir-faire, langue versatile et éloquence, flagornerie et flânerie y comprises, que notre commune mais disparate poétique entreprit de retraduire.

Table des matières

Cheminer dans la cité.....	1
Itinéraires anthropologiques	1
Narbonne	1
Centre Ville	1
Cheminer dans la Cité.....	3
Itinéraires anthropologiques	3
Narbonne	3
Centre Ville.....	3
Airs de Narbonne	4
un imperceptible anthropologique	4
Des quartiers au centre	13
<i>Des animations, des villes, des états d'esprit.....</i>	<i>36</i>
Les rues du centre, d'après nature	39
ou	39
le délavage des mémoires.....	39
Éclats de centralité	75
Place de l'Hôtel de Ville	75

Notes

¹ « Il convient donc, si nous en avons le pouvoir, de les étonner. La ville songera alors que nous ne sommes pas un visiteur comme les autres. Et elle ouvrira les portes de l'invisible qu'elle dérobait aux autres regards. Devant notre volonté farouche et de peur que nous ne nous jetions dans une action barbare, elle nous parlera selon sa musique propre. Habitants, placettes, rivières nous délivreront le don des langues, du moins de cette langue dont les autres perçoivent à peine la musicalité, la tendresse. », écrit Pierre Sansot : « Du bon usage de la lenteur », Paris, Payot, 1998, 204p. (p.138).

² « Mémoires des Lieux, mémoires des Gens : espaces identitaires et territoires sociaux. Etude-expérimentation sur les trajectoires, les discours identitaires et la mémoire collective auprès des habitants du quartier Saint-Jean Saint-Pierre, Narbonne, Aude », Plan Urbain, A.r.a., I.a.s.p.e.c., Développement Social de Quartier, Ville de Narbonne, 1995, 5 vol. (le vol. 3 rassemble une iconographie composée comme une topographie illustrée commentée).

³ Nous synthétisons ces lignes à partir de nombreux entretiens sur « L'histoire de Narbonne », conduits entre 1995 et 1998. La culture urbaine de nombreux habitants de la ville est considérable (géographique, historique, économique, religieuse...), parfois méconnue des spécialistes eux-mêmes, alors même qu'elle soutient et explique, au moins en partie, leur succès public de conférenciers et qu'elle fait beaucoup pour leur renom de savants. Les savoirs « appris » ne procèdent pas tous, loin de là, des apprentissages scolaires ou livresques. Une culture érudite libre se perpétue, par les librairies, les conférences, les cercles divers de libre discussion où elle se compose et s'alimente (y compris dans la rue), qui échappe pour la plupart aux seuls marchés, universitaire ou touristique, qu'elle déborde de beaucoup. Les connaissances des expériences vécues s'entremêlent comme des feuilletages des mémoires, avec des retours réguliers à l'histoire de vie et des excursions interprétatifs dans les méandres des passés recomposés, rediscutés. Ces narbonnais, fêrus des salubres exercices qu'une saine curiosité anthropologique, historique, philosophique, leur inspire, aiment à scruter, chacun à sa manière, les temps révolus. Ces *convictions* historiques, qu'ils exposent avec plaisir et passion, aux positions engagées, prennent souvent grand soin de se démarquer des « énonciations pauvres » (le propos est d'un homme cultivé) qu'ils lisent, amusés, chez les « savants », afin de chercher à en pallier les insuffisances ou oublis. Là est leur plaisir et l'honneur ou la hardiesse de leur aventure intellectuelle. Nous rendrons donc justice à quelques-unes de ces différences de style et de ton, pour celles, du moins, que nous avons pu étayer d'arguments solides et (presque) incontestables. Nous ne prétendons nullement à réviser ces histoires (ni ne toucherons à leurs versions historiennes), mais seulement à pointer quelques problèmes abandonnés irrésolus ou encore laissés en suspens, dans la mesure où leur contenu (l'effacement de celui-ci) nous a paru de nature à préserver ou ménager, par stratégie, des milieux de pouvoir d'une partie de la notabilité locale, et leurs idéologies réductrices (une certaine histoire colore et censure). Ceci expliqueraient en partie selon nous, le devenir de la ville, dans toute la mesure où il est toujours re-conditionné par les images et représentations élues et re-projetées par ses élites, attentives à composer un légendaire « affichable » de leur cité, où l'histoire est alors asservie et sacrifiée à des visées politico-touristiques. Nous avons donc assumé de prendre, nous aussi, position, auprès de certains de ces milieux, profitant de quelques-unes de leurs divisions. A nos risques et périls. Pour la seule commodité de lecture, ces exposés sont donnés comme entièrement les nôtres... Nous en devons cependant la matière, pour la plupart, à ces entretiens, et, pour le reste, à nos exégèses propres, appuyées sur des lectures qui sont mentionnées et commentées au passage. La mémoire de la ville ne se limite pas au visible (si une telle catégorie devait se montrer jamais pertinente), mais s'étend à tout l'invisible, dont les mémoires, historiques ou non, écrites ou non, font partie intégrante. Par un engagement spécifique, en notre qualité d'anthropologue (et non d'historien), nous faisons droit prioritaire aux mémoires, « orales » (pour nous : « verbales » sera mieux dire) et populaires, plus nuancées et plus sensibles, plutôt qu'à leurs épigones réécrits, qui nous paraissent souvent ou toujours manquer de chair et de corps, de souffle, d'esprit de synthèse, de vivacité herméneutique (quand il ne s'agit pas de pur et simple révisionnisme, délibéré ou involontaire) !

⁴ Le brouillage spontané et tout personnel des mémoires interindividuelles, croisées en chaque personne, laisse une brèche, un créneau. Si la ville vécue n'est pas dite ou alors elle ne se dirait que sous la seule et exclusive espèce de cette critique politique si narbonnaise, toujours très personnalisée, tout le monde se connaît cependant, et il faut bien que les représentants de cette instance qui est la mairie puissent croire devoir tenir, pour flatter le narcissisme local de l'électeur ou pour défendre leur ville au dehors, un discours valorisant et par conséquent censeur. Mais cette dérive, assez normale, marque aussi la dépossession de l'habitant, invité à emboîter le pas du discours dominant, désigné comme pouvant faire l'objet de la seule communication autorisée en public. Ce processus est une esthétisation, et se double d'une normalisation (et standardisation) de la pensée. S'y construit un discours, qui peut fort bien prendre la forme d'un non-discours ou de l'absence organisée d'un tel discours, plus ou moins affirmé ou dominant, processus qui se démultiplie et se développe en plusieurs phases. Officiel, dans les formes des discours des édiles. Officieusement, et le Narbonnais est très critique et sourcilieux sur ce point : de cette ville qui nous est si consubstantielle, il ne faut pas en parler, il faut d'abord en être. Ce qui manifeste nettement un de ses caractères collectifs, qui peuvent expliquer ou aider à comprendre certain détachement ostensible bien typique du Narbonnais « intime » à l'égard de ces lieux qui sont ici d'abord des lieux de rencontre, et de rencontre toute rituelle, avant d'être des lieux d'exposition, de « mostra », de démonstration, de publicité, de chalandise. Cette manière d'en parler à travers des silences si bien ordonnés, montre qu'il se croit ou invisible ou transparent ou impénétrable. Il ne croit pas en la visibilité de son être, et de cette ville qui en fait partie indissoluble. Beaucoup sont étonnés de ce que quelqu'un venu d'ailleurs (à commencer par les villes les plus voisines, Béziers, Perpignan, Carcassonne, Saint-Pons, qui devraient être les plus familières mais dont il convient de se démarquer et de se distinguer à tout prix : éviter les fusions, préserver les apparences) puisse prétendre comprendre et entendre cette ville, en quelques semaines ou en quelques mois, seulement en se contentant de quelques propos. Si l'enquêteur s'avance en une feinte confiance et dit à son interlocuteur qu'il se contente de simples observations, directes, à même les rues et les places, alors celui-ci, persuadé de posséder un droit du sol inné, vous rétorque que vous croyez aux fantômes, et vous faites derechef, à l'entendre, cause commune avec les explorateurs amateurs de gris-gris ou avec les pires des illuminés originaux. C'est dire en peu de mots les difficultés, les enjeux, les craintes à lever, les arguments à trouver pour convaincre. L'objet supposé (nommé tel par la fiction du vocabulaire technique de cette science anthropologique), s'il s'annonce, parce qu'il est trop proche des gens, qu'il les touche parfois à fleur de peau, leur paraît ou indicible ou insignifiant, innocent (il n'en est rien). A l'extrême rigueur, ils vont croire plausible que vous ne faites que mieux éluder la question par confusion ou par méconnaissance, vous-mêmes, des buts, des tenants et aboutissants de votre étude. Ils ne comprennent pas votre scrupule qui est surtout et d'abord une précaution de neutralité méthodologique, et aussi l'effet d'une distanciation plus grande, qui fait en partie échapper aux platitudes du style direct. Ils n'admettent pas que cet objet leur reste opaque (il l'est encore plus si vous avez tenté avec peine de l'énoncer en toute simplicité), tout diplômés qu'ils sont, et souvent fort cultivés, doués même d'une certaine teinture de lectures anthropologiques, voire professionnels des sciences humaines, auquel cas, ils devraient savoir combien chaque anthropologue transforme aussi son objet par le travail de recherche et d'étude qu'il effectue (jamais mécaniquement, ni non plus de manière prévisible), découpant des lignes, des contours, des profils, des exégèses qui touchent et éclairent différemment divers aspects des phénomènes, soulignant telle ou telle coloration psychologique ou physique. Brut, à même les faits qu'il contemple de son regard unique, irrépétable. Ils ont un certain mal à avaler cela, qu'ils ne puissent pas participer de plain-pied, et se mêler ou communier, fusionner avec une enquête qu'ils s'attendent à entendre sur le mode du reportage ou de l'entretien télévisuel, tellement l'attitude de la consommation intellectuelle est prise (maniaque) de ces « opérationnalités » en quelque manière vues comme mécaniques, comme si communiquer était équivalent de convaincre, comme s'il n'y avait qu'une seule communication, homogène et continue (au lieu du désordre élevé et de la confusion qui règnent en ce domaine mal délimité). Il n'y a pas seulement une démonstration, mais bien une pédagogie, de la restitution, et de la présentation (représentation), anthropologiques, d'une ville.

⁵ Entretien, marché découvert des 89 ; propos entendu de volée.

⁶ Il s'agit d'un fait de savoir collectif, diffus, et, nous le concédons, mal définissable. C'est ce trouble, ce tremblé qui donne toute sa force au discours organisé et policé qui tiendra lieu d'histoire, en attente de sa plus exacte et juste révision.

⁷ D'après Georges Jean : « Voyages en utopie », Paris, Gallimard, 1994, 176p. (pp.14-15).

⁸ On pourrait faire observer ici combien l'invisible occupe plus l'esprit des hommes que le visible, avec toutes sortes de conséquences secondes.

⁹ Une charrie (plus tard, un char ou une charrette, selon Fernand Benoit et d'autres folkloristes) est passée tout autour de la ville, pour rappeler la geste initiale du Dieu-héros éponyme, laboureur (c'est à dire aussi charretier), qui traça ce premier tour de ville. Ce folklore de fonds hellénistique, et paysan (païen, Paganus, paysan), fortement syncrétisé (marqué d'influences intertextuelles complexes), sera plus ou moins, soit assimilé, intégré, caviardé par celui, surajouté, des prédicateurs chrétiens, qui en retiennent certaines des images, en en déformant puissamment beaucoup d'autres. Soit, encore, combattu, réprimé, condamné.

¹⁰ Depuis lequel s'est réouvert, place de l'hôtel de ville, le ventre de Narbonne, mettant à jour les réseaux et la voie domitienne antique (Via Domitia)...

¹¹ Cette écriture savante de l'histoire du mythe officialise en l'organisant une pensée de l'espace urbain de la cité, qui, pour le reste, procède de tradition orale (« verbale », nous y insistons encore), puisqu'elle est récit transmis, rappel, projection dans le temps des origines, dans le sacré (contemplatif) du passé.

¹² Montlaurès.

¹³ Henri Cons : « De Attace : l'Aude, ses alluvions, et le port de Narbonne », Montpellier, B. s. l. g., 1882, et Boehm, ibidem, 1883. Voir aussi sur cet auteur narbonnais, Alain Saussol : « La Société Languedocienne de Géographie et la naissance de la géographie universitaire à Montpellier », pp.267-290,

Montpellier, *B. s. l. g.*, N°3-4, 113^{ème} année, Juillet-Décembre 1990, t. 24 : « Cent ans de Géographie en Languedoc ».

¹⁴ Ce terme flou et incertain renvoie à des réalités fort solides, à des pratiques et usages bien reconnus et identifiés comme de tradition immémoriale. Face aux intérêts des grands, ces villages ont parfois su défendre et maintenir des usages consacrés soit par des droits antiques (pâture ou dépaissance, esplèche, cueillettes diverses, chasse et pêche), soit obtenus au cours des négociations et des compromis des siècles, plus ou moins passés par les lois (et leurs chausse-trapes). Les représentants des grands ou des autorités ont intérêt à minimiser ces faits, tandis que ceux des communautés restent attachés à leurs antiques libertés qu'ils baptisent « communales »... (entretiens : Narbonne, Coursan, Vinassan, Armissan, Bize-Minervois, Azillanet, Capestang). Cette considération souligne l'ambivalence et la complexité des traditions historiques en ces contrées, en laissant apparaître quelques non-dits en leurs fractures les plus notoires. Leur discussion éventuelle donnera encore lieu à de mémorables empoignades, surtout du fait qu'un non-narbonnais (supposé) s'autorise ici à s'en mêler de plein droit.

¹⁵ Rue droite (entretien) : « Le romain est encore raccordé... ». Il s'agirait de canalisations d'évacuation des eaux grasses, bâties, faites de terre cuite, vernissée ou non. Les amenées d'eau potable ou chaude, étaient, déjà en plomb ou en dallages de pierre creusée en rigoles et garnies d'une couverture de plomb martelé.

¹⁶ Les géographes les appellent encore *vanclusiennes*.

¹⁷ Marcel Détienne : « Dionysos à ciel ouvert », Paris, Hachette, 1986, 122p.

¹⁸ Territoire de proclamation du diktat seigneurial haut justicier.

¹⁹ Datée début XX^{ème}, cette terminologie est aujourd'hui bien dépassée, quoique toujours utilisable, dans l'histoire de sa science de référence.

²⁰ Appelées maquis ou « garrigues », par comparaison abusive et assimilatrice, aux pays gardois et héraultais.

²¹ « Oeuvres inédites de Dom Calmet », p.p. F. Dinagot, « Des divinités payennes... et de l'origine du jeu de cartes », Saint-Dié, Humbert, 1877, 2 vol., cité in : A. D. Van Bever : « Anthologie littéraire de l'Alsace et de la Lorraine, du XII^{ème} au XX^{ème} siècle », Paris, Delagrave, 1920, 415p. (p.25).

²² Pierre Sansot, qui s'y entend comme personne en écoutes narbonnaises, rapporte l'expression « faire son numéro ».

²³ Selon un vocable savoyard que Arnold Van Gennep n'eût pas désavoué. Les berges (Benvéniste rapproche ce mot de : all. Berg, montagne) signifient, là, soit une saison ou une année, soit ces pentes cultivées (le coteau ou versant cultivé), que, en Cévennes, l'on nomme, tantôt, *terrassiers*, *traversiers*, tantôt, *restanques*, *bancels*, *faïsses*. Chacun de ces vocables est à rapprocher des termes analogues pyrénéens ou provençaux, catalans, aragonais ou piémontais, corses, sardes, calabrais, siciliens, arabo-berbères, andalous, pouvant désigner des aménagements équivalents (les mêmes techniques de culture, leurs lexiques spécifiques et leurs représentations, connus par contact, ont pu être adaptées ici et là aux conditions locales, et les ethnonymes ont pu être, comme les savoir-faire, repris ou calqués d'autres usages ou idiomes), destinés à retenir les terres arables, et à prévenir les destructions des cultures par les érosions, en régime d'orages méditerranéens très subits et brutaux, toujours dévastateurs pour les terres fertiles meubles et leurs plantations. Le mot « bergeron » provient du dit d'un narbonnais : « ma femme est de Savoie », explique-t-il. Il faut noter encore ici que le « patois » (la langue vernaculaire piémontaise) de la Savoie est un parler provençal (Oc, au sens élargi).

²⁴ L'unité parabolique de ce passage n'est pas dans la pénombre, mais se chante comme une anthropologie des ombres porteuses.

²⁵ L'ombre est un des domaines de Dionysos, qui s'y dissimule dans le chêne des tonneaux (il est le dieu des bois aussi, dont le cep et les sarments sont les paradigmes) pour que le pampre gonflé de sucres puisse mieux y fermenter et mieux renaître en vin, résiné ou boisé.

²⁶ On appelle « arpette » l'apprenti, le jeune, le cadet. « Lou gaffet », (patois d'Albi), litt. « Le petit », « Le drôlet » (provençal), procède de la même série sémantique. Il s'agit d'un jeune, d'un « aide », qui doit obéissance à tout compagnon ou ouvrier confirmé plus expérimenté que lui. Analogue du mousse des marins, du « singe » (celui qui grimpe aux mâts, qui s'expose aux escalades les plus aériennes), du manœuvre, bon à tout faire. Il peut servir de clown (amuseur), de souffre-douleur, s'il n'a pas les capacités qui lui sont aussi demandées, d'une sorte de thérapeute collectif (à la disposition du groupe, il y tient selon ses moyens, une position rapidement pivotale, centrale, de « go-between », intermédiaire, traducteur, interprète, ambassadeur, envoyé, petit messenger, dont il pourra faire un usage habile, modeste et discret mais vite indispensable). Il est spécialement chargé de toutes les tâches humbles et mineures : ranger, laver, nettoyer les lieux, trouver les outils (dont il assure chaque soir le nettoyage complet et le rangement). Il est appelé à répondre aux défis qui lui sont constamment lancés par les plus anciens, qui mettent en balance son discernement, ses qualités physiques ou morales (peur du vertige, self-control), qui le stimulent, en faisant appel à son sens de l'honneur, et développeront (dans le meilleur cas) l'estime qu'il peut déjà avoir de lui-même, en flattant son orgueil, en le piquant au vif. Il pourra subir leurs brimades, justes et justifiées ou de simple caprice, parfois pervers. A tout ceci, il devra apporter ses soins, dégager des issues, découvrir des solutions. Ce personnage, modeste et universellement répandu, en un autrefois pas si lointain, a servi et sert encore de modèle « idéal », pour des comportements hiérarchisés variés, partout répandus (jusque dans le sport), vrais modèles de sociabilité, et communs encore à de nombreuses professions, à diverses organisations de métier, associations, clubs ou sociétés. C'est le pendant narbonnais du Poulbot parisien. Nous sommes donc en droit d'y voir une culture transversale, qui recoupe en les retraversant obliquement plusieurs domaines de l'expérience, de la vie sociale, que séparent trop, à l'ordinaire, l'observation ou l'analyse, qui se veulent sociologiques (les âges de la vie, les générations, les rapports aînés-cadets). On pourrait même dire que cette prétention à l'exercice d'une discipline sociologique s'épuise elle-même et se met hors jeu en cette fausse séparation (elle est fautive car elle est donnée comme substantielle : entre statut et rôle, par exemple, entre habitus pratique et ethos), qu'elle croit devoir ou pouvoir instituer au mépris même des faits, qui sont pluri-culturels et interculturels simultanément, et de par leur nature même. Il ne suffira pas d'invoquer une dialectique abstraite pour résoudre la difficulté que posent ces descriptions et leurs charges analytiques complexes : il faut s'en tenir à des descriptions (et remonter graduellement, très prudemment et humblement, vers le plus difficile à comprendre : ce que nous ne savons jamais a priori, qui se raisonne en dehors de nous, loin des raisonnements que nous connaissons), en s'abstenant de tout commentaire qui n'aurait pas pour référence la culture, le terrain. Les logiques sociales des pratiques ne relèvent d'aucun jugement de deus ex machina, d'aucune hypostase, mais des jugements de valeur des cultures considérées et d'elles seules : tant qu'elles n'auront pas été entièrement comprises (leurs cadres sociaux englobants seront analysés comme des cadres de mémoire, tant collective qu'individuelle), il n'y aura que re-projection et mensonge, jugement hâtif, a priori du chercheur. Leur savoir est débordant. Ce caractère explique les effets de flous, qui font classer ces flottements, pour une analyse qui s'en tient à un formalisme naïf, comme des défauts de la connaissance de l'informatique, alors qu'au contraire, elles signalent sa juste perception des rebords de cette plus grande complexité qu'il exprime en cette perplexité apparente, qui est un aveu d'une érudition trop modeste : lorsqu'on vous dit ces oublis, c'est qu'il y a pour vous, plus à apprendre, et non que cet informateur a atteint le fond de ce qu'il sait. Le défaut de performance de l'enquêteur est donc une défaillance de culture : il ne s'est pas encore assez cultivé en ne cultivant pas assez son informateur, qui doit savoir que vous pourriez l'accompagner plus loin, avant de vous y emmener... Pour qu'il ait cette confiance en vous, il vous faudra lui faire pressentir vos connaissances, et lui donner le sentiment essentiel d'un bon accord avec ce qu'il vous dit : il faut qu'il y ait intelligence partagée, naturellement, c'est à dire dans les contextes, les termes, de cette culture commune qui passe entre vous. Ce savoir des mémoires est encore englobant. Comme un milieu d'interconnaissance, dans lequel chacun baigne, immergé, qui forme, ainsi seulement, une culture. Il s'agit donc bien d'un aspect total ou d'une culture (le cas échéant), au sens du fait social total dont parlait Mauss (qui n'a pas résolu tous les problèmes théoriques et pratiques ouverts par cette approche féconde). Il s'agit d'abord et avant tout d'une vaste mémoire commune, très différenciée (ce qui facilite l'habilitation trompeuse de cette trop rapide et facile, paresseuse, distinction ou séparation en contenus supposés séparés), qui déborde de beaucoup les cercles des professions ou métiers, les âges, les milieux, les communautés locales, villageoises, des faubourgs, des bourgs. Il convient de la restituer patiemment, en respectant avant tout sa cohérence interne, de sens et d'intention, c'est-à-dire celle qui ne peut être que reconstruite (on évitera soigneusement d'y chercher une structure, car elle est aussi vivante, en transformation continue, dynamique, et les modélisations, quelles qu'elles soient, si parfaites seraient-elles, formellement parlant, n'en donneraient que des images fixes, par définition impropres à en exprimer toutes les opérationnalités tournantes, rotatives, adaptatives, successives) à partir des éléments éclatés, fragmentaires (toujours), des récits de vie (contextes des expériences mémorisées), particules toujours éparses et données ou reçues de façon incomplète d'une vaste et continue tradition de transmission orale (verbale...) ou, plus largement encore, non-dite, acquise par observation (sur le tas). A la campagne, aide-berger, au service de l'éleveur, vendangeur, aide du vigneron, l'arpette suit tous les travaux, en leurs diverses campagnes saisonnières. Très rapidement, s'il est doué, il saura lui-même perfectionner son art dans les différentes applications où il forme son métier. On comprend qu'il s'agit d'un apprentissage sur le tas, polytechnique. Polyvalence et inventivité, adaptation rapide, lui sont des qualités et capacités fondamentales et premières. Par-là, il apprend le métier, et la vie, à partir des gestes et principes les plus simples et d'abord les plus humbles, dont il devra vite connaître à fond tous les tours (on pensera tour à tour au polichinelle, au figaro, au pierrrot lunaire). Il lui faudra se montrer dégourdi, agile, habile, inventif, espiegle. Il aura très bonne mémoire, et sera doué d'un esprit d'observation aigu. A la fois esprit pratique et esprit de raisonnement, tempéré d'une solide dose de psychologie, car il lui faut gérer affaire avec des patrons toujours différents, capricieux ou maniaques, voire violents, exigeants (il lui faut devancer et

devenir leurs moindres désirs), dont il doit deviner ou déduire les rôles respectifs. Il doit encore naviguer dans des groupes à géométrie variable, transiger, négocier sans cesse, intriguer, échapper acrobatiquement à des situations scabreuses, prévenir des conflits, imaginer des tours et fourbir illico des ruses machiavéliques. On imagine qu'il a été souvent mis à rude épreuve. Les récits d'anciens, qui affectionnent de revenir sur les temps de leur tumultueuse jeunesse, pour renouer les fils de leur vie en racontant, en une version toujours nouvelle, chaque fois inédite, leurs années de formation et d'apprentissage, occupent toujours tout naturellement une place prépondérante dans nos enquêtes. Ils alimentent une légende (chronique, histoire, mémorial, mythe) de cette transmission populaire des cultures professionnelles, qui prend parfois, par les constances de leurs contenus ou la perspicacité (justesse, exactitude de trait, juste tonalité) des vues exposées, les proportions d'une histoire des connaissances ou d'une philosophie des sciences, populaires, dans le meilleur sens. Nous sommes forcés de relever enfin que ce domaine de l'anthropologie des pratiques coutumières, des usages traditionnels, n'a que trop exceptionnellement fait l'objet d'études systématiques complètes, qui ne sépareront plus les dimensions techniques des niveaux éthiques ou cognitifs de cette épistémologie populaire. Ce héros modeste et fugitif, qui s'efface graduellement, avec sa croissance en expérience ou en âge, mais qui demeure en l'homme aguerri, il aura dû résister aussi et former ainsi son caractère, ce faisant, à toutes les espiègleries qui lui auront été infligées. Un des modèles primitifs (récurrents) en est l'Infans-Puer des romains, le Pais des grecs ou les Servus (latin), et Doulos (grec). Aux temps archaïques, « enfant » était, non pas héritier, mais, en un sens élargi, synonyme de dépendant, d'esclave, de soumis ou de prisonnier à merci. Comme eux, il ne devrait sa croissance vers « L'âge d'homme » (Michel Leiris), qu'à ce franchissement laborieux, finalement exaucé et victorieux, des degrés des passages ou saisons de la vie, et comme eux tous, il terminerait sa vie, sauf accident, martyr, prophète ou, poète, héros-guerrier, père fondateur. Cette psychologie patriarcale demeure encore aujourd'hui perceptible, même si ses formes se sont toujours renouvelées, ainsi qu'il convient d'en considérer le fait.

²⁷ La cabane ou l'abri précaire, temporaire, relève d'une culture travailleuse, ouvrière : il importe de pouvoir rapidement improviser un abri pour une marchandise qui ne tient pas à l'intérieur (il n'y a plus de place pour le moment). Elle tient, la polytechnique cabanière, des arts combinés du tonnelier (Diogène sait rendre son abri étanche, grâce à quelque suif ou bitume, et veille à son ensoleillement), du menuisier-charpentier (mortaise, cheville), du tisserand (l'osier, les claies tressées de fins branchages de saule dans les terramares languedociens, où le milieu marécageux fournit un matériau gratuit en abondance à l'habitant des pilotis-palafittes : brindilles souples des saules, et sagnes), du pêcheur qui entretient lui-même sa barque. La culture clocharde procède de cette même intelligence du glanage, de la récupération opportune : elle présuppose, chez de nombreux individus, ces savoirs acquis.

²⁸ « Chapeaux de France, chapeaux de l'Aude », usines de la haute vallée de l'Aude, Chapeaux de France, à Montazels, cf. Michel Wiénin (textes), Jean-Michel Périn (photogr.) : « Le Patrimoine industriel de l'Aude », Images du Patrimoine, Paris, Inventaire Général, 1998, 96p. (Chapelleries : pp.58-67).

²⁹ Pastis ou anisette de fabrication clandestine « à la maison » (souvent remplacée par de l'absinthe achetée en Espagne).

³⁰ Cros, loc. cit., in Borges-Viasnoff, infra.

³¹ Conseil de la Ville de Narbonne, séance du 4 février 1896, in : Jacques Borges, Nicolas Viasnoff : « Archives du Languedoc », M. Trinckvel, Milan, 1994, 237p., coll. « Archives de la France », pp.27-29.

³² Déc. 1887-sept. 1888, Montpellier, 1888 ; cf. Henri Picheral : « Milieux, maladies et santé à travers 100 ans de Bulletin de la société languedocienne de Géographie », pp.291-306, in : « Cent ans de Géographie à Montpellier », op. cit., B. s. l. g., Montpellier, N°3-4, 1990.

³³ Plusieurs textes géographiques parlent de Capestang et autres *villages-mournoirs*, où l'espérance de vie (mortalités prénatale, néonatale ou périnatale) des très jeunes enfants est restée, jusqu'au début de notre XX^{ème} siècle, très réduite, leur survie, incertaine.

³⁴ Baron Claude-Joseph Trouvé : « Description du Département de l'Aude : Mœurs et usages », éd. G. a. r. a. e. -Hésiode, Carcassonne, 1984, 50p. (Extrait de : « Etat de Languedoc, et département de l'Aude, tome II : Description générale et statistique du département de l'Aude », Paris, 1818), préface de Daniel Fabre. Le Préfet, attentif aux coutumes et anciens usages de sa province, écrit (sous le titre : « Coutumes, mœurs, caractère, usages ») « *Sous le règne de Charles-le Simple, la Septimanie était encore habitée par différents peuples distingués entre eux, les Romains, les Goths, les Français. Chacun d'eux avait conservé ses lois et ses propres juges. On trouve en 918, un plaid tenu au château d'Alzonne. Parmi les juges, il y avait huit Romains, quatre Goths et huit Saliens ou Français, outre dix-sept autres notables appelés bons hommes, boni homines, et un sajon, terme usité chez les Wisigoths pour signifier un buissier* » (p.34). On appelle cette pluralité de lois sur un même territoire : le *simultaneum* juridique.

³⁵ « Des rapports entre les Populations et le Climat sur les bords européens de la Méditerranée », B. s. l. g., Montpellier, pp.193-210, t. X, 2^{ème} tr., 1887.

³⁶ En se découvrant trop, en ne portant pas assez de vêtements, en sortant sans coupe-vent (N. d. l. r.).

³⁷ L'auteur emploie le terme au sens géographique (conforme à l'étymologie) de « mer entre deux terres », et il ne prend donc point de majuscule, cf. « La Mer », Encyclopédie par l'Image, Hachette, 1925, 64p. (p.8) : « *On nomme méditerranée une étendue d'eau située au centre de rivages qui l'entourent à peu près de tous les côtés* ».

³⁸ Cette vertueuse mesure rééquilibre ce qui porterait quelques narbonnaises à trop céder à la coquetterie. Le vent ne leur laisse, pas plus qu'aux belles des bords du Rhône, éduquées ferme, elles, par le Mistral, que rarement la facilité de se composer des élégances qui se montreraient trop fragiles, mal arrimées. « *Il faut s'habiller solide et bien fermé, autrement les souffles rageurs des bourrasques vous laisseraient tout(e) nu(e)* » (on reconnaîtra le propos d'une couturière avertie, entendu dans une pharmacie, un jour de Cers).

³⁹ « De Generatione et Corruptione », trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1971, 170p.

⁴⁰ Paul Vidal-Lablache, ibidem, p.198.

⁴¹ Les discours des rues dans les rapports officiels ? Absurdité majeure, contresens ; et pourtant...

⁴² Un complexe sportif, piscine-aquiland couverte, restaurant, salles de spectacles et de loisirs.

⁴³ Mentionnons ici en passant l'existence des châteaux narbonnais, aux grands domaines viticoles et autres biens fonds que l'on reste en droit de dire aristocratiques (réservés aux rares happy few, qui ont les moyens de les entretenir ou de les faire-valoir), et appartenant souvent à des investisseurs extérieurs attirés par les paysages, par les qualités des gens du pays, et s'accommodant de bon gré aux rigueurs relatives des écarts de ces climats.

⁴⁴ Entretien, centre-ville.

⁴⁵ On se gardera bien d'y distinguer des modèles, toujours artificiels, voire arbitraires.

⁴⁶ Leur intimité, due au fait qu'il s'agit de caractères qui ressortissent à la vie intérieure des gens, ne doit pas masquer qu'ils sont bien des traits collectifs, et constitutifs, soit du caractère des personnes, soit de leur mémoire.

⁴⁷ Ulf Hannerz : « Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine » (Exploring the City, recueil de textes réunis et commentés par Ulf Hannerz ; traduction de l'allemand et préface par Isaac Joseph), Paris, Minuit, 1983, 418p.

⁴⁸ Nous renvoyons le lecteur à nos autres travaux pour la discussion des rapports entre nos parti pris de méthode et ce que les traditions intellectuelles ont coutume de désigner sous les noms de réalisme, naturalisme...

⁴⁹ Nous inclinons à penser qu'il est une incompatibilité entre l'engagement et le savoir anthropologique : on n'enquête point si innocemment sur sa propre famille ou alors, il y aura des dégâts ! D'autre part, il n'y aurait point de connaissance anthropologique sans expérience, celle-ci pouvant inclure et comporter celles de l'exercice du pouvoir (suprême, toujours souverain, si modeste serait-il). Mais elle ne peut s'y réduire. Les moyens de pouvoir sont donc bien essentiellement des moyens de faire taire (faire parler). Si l'on appelle cela diplomatie, cela ne fait que déplacer le point, sans changer le fond de la remarque, qui porte sur la nature de l'expérience, sa traduction (son passage à la parole dite, confiée à quelqu'un), et, par ailleurs, la gestion sociale de ces processus, que je synthétise en invoquant « le pouvoir », notion naïve, caricaturale : il n'y a pas seulement cette sorte de communication qui passe par une transmission électromécanique, mais une mise en présence, une rencontre et des relations vivantes qui se développent ou non ; il y a des silences vivants, dus aux inhibitions des organisations sociales (imposées par elles), à leurs a-priori, normes inadaptées, contraintes apparentes. Les attitudes, successives ou combinées, du témoignage, de l'observation, et, enfin, de la description ethnographique, consistent à chercher à établir une juste distance avec les objets étudiés, propre à en révéler les articulations, à en décrire les processus, à en redire comme de l'intérieur les détails (qui peuvent varier considérablement suivant les points de vue différents des divers acteurs engagés ou impliqués).

⁵⁰ De plus, la psychologie, pour ne citer qu'elle, parmi toutes les sciences sociales, reste curieusement absente des recherches « économiques » prétendues. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet des silences institutionnels et du retard consternant de l'interdisciplinarité, si invoquée et si rarement atteinte, qui en résulte.

⁵¹ Edward T. Hall : « proxémie » (« La dimension cachée », Paris, Seuil, 1971, 254p.).

⁵² David Riesman a parlé très bien de l'« Anatomie de la société moderne : La foule solitaire », Grenoble, Arthaud, 1964, 379p. (« The lonely Crowd », traduit de l'américain, préface de Edgar Morin). On peut entendre l'expression au sens de : « La foule des solitaires », aussi bien qu'à celui de : « La foule

isolée », sens qu'elle recouvre tous ensemble, indistincts. Ses remarques restent applicables aujourd'hui, car toujours elles ouvrent nombreuses les voies d'observation et d'étude.

⁵³ Cf. le samedi saint, récolé par François Dezeuze : « Saveurs et gaités du terroir montpelliérain », Dezeuze, Montpellier, 1936, 300p. (p.169).

⁵⁴ Ibid., op. cit. (p.257).

⁵⁵ Texte cité, repris, par Jean-Pierre Piniès : « Ethnographie », in : « Languedoc méditerranéen, Aude, Gard, Hérault », Roanne, Christine Bonneton, 1989, pp. 103-214.

⁵⁶ Piniès, ibid. (p.152).

⁵⁷ « Civilisations traditionnelles et genres de vie », Paris, Albin Michel, 1948.

⁵⁸ Piniès, ibid., op. cit. (p.206).

⁵⁹ « Une capitale languedocienne : Narbonne », Toulouse, Annales de l'I.E.O., 1, 1948.

⁶⁰ Pierre Sansot : « Les pierres songent à nous », Montpellier, Fata Morgana, 1995, 105p.

⁶¹ Pierre Sansot, op. cit. (p.80).

⁶² Un René Gillet d'avant-guerre G1, 750cc, attelé d'une caisse ou panier Vannod, rénové façon 1950 ? Il y a de plus en plus de ces « oldies ». L'engouement est incontestable (qui a échappé aux retraits de Narbonne, « ville de vieux, comme Nice », un motard dixit), à titre de hobby (ruineux) mais aussi comme moyen de locomotion au tarif d'assurance spécial « collection ». La dévotion monte pour de tels modèles « historiques », anciens (voir « Moto Légende », N°56, mars 1996, pp.53-57, Patrick Négro et Jean-Pierre Pradères).

⁶³ La place de l'hôtel de ville est devenue piétonne depuis le printemps 1998.

⁶⁴ La communication de Pascal Amphoux : « Mémoire collective et urbanisation », Séminaire du Plan Urbain, le 29.11.1988, cité dans : « Les démarches stratégiques de planification des villes », Jean Padioleau, René Demesteere, *Les Annales de la recherche urbaine*, N°51, pp.28-40, mars 1992 (p.40), en aborde certains aspects.

⁶⁵ Sous la dir. de Gérard Althabe.

⁶⁶ René Nelli : « Le Languedoc et le Comté de Foix, le Roussillon », Paris, Gallimard, 1958, 374p., « L'habitation », pp. 59-93 ; Christian Lhuisset : « L'architecture rurale en Languedoc, en Roussillon », Toulouse, Les Provinciades, 1980, 400p., et (reprint) Montpellier, Espaces-Sud, 1995.

⁶⁷ On appelle *arpette* ou *gaffet*, en albigeois, le petit, le jeune, l'apprenti, bon à tout faire. Il est l'auxiliaire des travaux ou chantiers. Cette terminologie est assez souvent commune à tous les corps de métier pour que l'on s'y arrête, et pour y retrouver aussi une même perception des hiérarchies subtiles qui les organisent. Les distinctions de personne, les adresses, les statuts, les positions dans l'équipe, les attitudes, y révèlent des codes complexes, d'une riche culture (habitus sociaux). Ici encore, nous remarquons une stratification certes en transformation (diachronique), mais assez stable (durable), et, surtout, qui, comme la polytechnique ou polyvalence de ces travailleurs « peu qualifiés » (entendre : à tout faire... donc : habiles !), traverse et réunit toutes les « classes » de la société, « populaires ». Leurs parcours de vie et professionnels souvent cahotiques faisaient évoluer ces hommes et ces femmes, qui devaient tour à tour travailler à tant de diverses tâches, si bien qu'ils ne savaient même plus si leur profession avait un sens (elle restait souvent dépourvue de tout nom de métier) : « ils accomplissaient leur ouvrage, et se contentaient de cette justification », m'a confié un informateur qui y était passé. La dévalorisation sociale alors attachée, sur le moment, par l'époque, et le discrédit lancé sur ces humbles tâches, ne devaient pas tromper l'historien, ni égarer l'anthropologue, tous deux également soucieux de remettre en valeur et à l'honneur des savoirs techniques, inégalement pratiqués, mais universellement connus des humbles et reconnus d'eux (mais que l'histoire officielle, académique, à quelques exceptions près, continue de dévaloriser). Cette dévalorisation a été tellement intériorisée, qu'on la rencontre encore, et ses effets se font très nettement connaître lorsque des parents, qui exercent des métiers manuels ou paysans, découragent à tout crin leurs enfants de jamais s'adonner à de si piètres activités (si peu lucratives, à leurs yeux, donc déconsidérées, si tel est bien le canon, et ils en connaissent fort bien les douloureux paradoxes). Voir notre note précédente sur le terme de : « arpette » (supra).

⁶⁸ Daniel Fabre, Jacques Lacroix : « La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX^{ème} siècle », Paris, Hachette, 1973, 479p.

⁶⁹ Feraient-ils bénéfice de ce qu'écrivit Maïmonide dans son ouvrage : « Le guide des égarés », ou, dit Pinès, « ...des désorientés », ou encore : de « ...ceux qui sont dans la perplexité », cf. Salomon Pinès, préface à Maïmonide : « Le Livre de la Connaissance », P.U.F., Sinaï, 1961, et Quadriège, P.U.F., 1985 ?

⁷⁰ Georg Simmel : « La tragédie de la culture », trad. Sabine Cornille et Philippe Ivernel, Introd. par Vladimir Jankélévitch ; cf. pp. 137-144 : « La signification esthétique du visage », Rivages, 1988.

⁷¹ G. Simmel, ibid., op. cit. (p. 141).

⁷² Célestin Bouglé, 1912 ; Karl Marx, 1864.

⁷³ Maurice Merleau-Ponty : « Le visible et l'invisible », Gallimard, 1964 et « Tel », 1979, 360p.

⁷⁴ M. Merleau-Ponty, Ibidem, op. cit. (pp. 49-50).

⁷⁵ « L'Œil et l'Esprit », Gallimard, 1964, Folio-essais, 1988 (p.25).

⁷⁶ Odeurs fameuses, « parfums », émanations corporelles, pli distingué et élégant, affectation, mauvais pli... on remarque au passage que les termes des vocabulaires sociaux du vêtement servent aussi de paradigmes au vocabulaire de la « description » des autres, des exclus, de mesure pour l'« analyse » du social. Une « poétique » du social, à étudier comme telle.

⁷⁷ Maurice Merleau-Ponty : « La structure du Comportement », P.U.F., 1942, 241p., cité, in : édition 1972 (pp. 231-232).

⁷⁸ « Clefs pour l'Occitanie », 1987 (3^{ème} éd.), 254p., Seghers (p.81).

⁷⁹ Cornelius Castoriadis écrit (« Les carrefours du labyrinthe », Paris, Seuil, 1978, 316p.), « ...penser c'est se taire, rhétion gar oudamos. L'homme est comme logon et comme sigén échon ; il est ce qui fait passer le logos endiathetos de tout ce qui est au logos proforikos ; mais il est aussi, celui qui, dans la perpétuelle volubilité de ce qui est, et qui ne peut s'arrêter un instant de s'exprimer sans cesser d'être, est capable de se taire »... (p.144). Nous revenons ailleurs sur ce silence, ce rire contenu ou étouffé, ce fou-rire qui pouffe et explose soudain, raison véritable, merveille ou miracle, transfiguration des êtres et des choses, des lacs, des pierres, des rayonnements resplendissants de foudroyante beauté intérieure et extérieure des feux et des gloires de toute la nature, celle de la ville y comprise.

⁸⁰ Georges Hacquard, J. Dautry, O. Maisani : « Guide romain antique », Paris, Hachette, 1952, 224p., mesures de volume (p.103).

⁸¹ Une exposition en a été dirigée par Madame Myriam Demore (1988).

⁸² Georg Simmel : « Brücke und Türe » (Ponts et Portes), in : « Das Individuum und die Freiheit » (L'individu et la liberté), 1909 (paru dans : Georg Simmel : « La Tragédie de la culture », Marseille et Paris, Rivages, 1988, 253p., pp. 159-166). L'idée ici visée est celle des traversées et des passages...

⁸³ « Certaines hauteurs du littoral, d'où les chorographes érudits ainsi que les voyageurs profanes observent volontiers les relations de la mer et de la terre, portent des noms sonores, tels que belvédère, mirador, panorama, miramare, faraglione, et ainsi de suite (les descriptions de ces lieux laissent d'ordinaire à désirer) », écrit Predrag Matvejevitich, dans « Bréviaire méditerranéen », Paris, Fayard, 1992, 260p. (p.157).

⁸⁴ « De kolpos est né le mot kulaf, qui subsiste dans plusieurs endroits, autour des îles Elaphites : c'est de là que tire sa racine le golfo vénitien, qui devint, grâce à la méditerranée, un mot universel », écrit Predrag Matvejevitich, « Bréviaire méditerranéen », op. cit. (p.180).

⁸⁵ « Le grec nous offre des paradigmes que nous retrouvons dans maintes langues méditerranéennes : l'habitant du bord de mer, épithalattidos, et celui de l'intérieur des terres, kherseios ; les Lois de Platon énoncent les différences qui les séparent (704, b). Hérodote prit note du contraste qui oppose les insulaires (nesiotes) aux gens de l'intérieur (epirotas). On trouve dans les Grenouilles d'Aristophane une appellation pittoresque : athalattotos, celui que l'eau de mer n'a ni mouillé ni salé. L'esprit de l'attique, sur le littoral, considérait les Bœtiens de l'arrière-pays dignes de mépris : Grégoire de Chypre se raillait de leur intelligence bornée (Boioion Nons, III, 45). Macaire les traitait de porcs (boioitia Hys, II, 79) » ... / ... « De tels exemples émaillés d'épithètes et de tropes ... / ... se rencontrent dans diverses langues, tout au long du littoral, à toutes les époques » (P. Matvejevitich, Ibidem, op. cit., p.182). Celui qui ne connaît pas l'eau salée est celui qui ne navigue point, car le Grec ne nage pas, sauf par le moyen d'un bateau ou, ce sera encore celui qui ne sort jamais de chez lui, du village de sa montagne. Rappelons ici quelle épithète est adressée par les Catalans, gens de mer et de montagne, aux narbonnais, considérés par eux comme gens de terre (ou, pour eux encore, de l'intérieur), celui de porcs (cette figure animale vit dans les fanges, fouille le sol et ne mange pas assez des salubres produits de l'eau salée ?). De même, comme d'un adjectif réversible exact, symétrique, miroir, le Narbonnais, homme qui se veut aussi de plaine, répond à l'homme de montagne (qui appelle les cols des « ports ») et se plaît à se moquer ainsi du catalan, âne (qui doit porter des fardeaux pour vivre, et ce fut effectivement le cas de tant de passeurs de cols, « contrebandiers » pyrénéens, stigmatisés de la figure de ce rustique animal endurant qui se nourrit de chardons et de buissons épineux, « moins qu'une mule »). Nous remercions de ces efforts de précision méritoires nos informateurs, exégètes souriants et bienveillants, qu'il a fallu pousser quelquefois pour forcer un peu une réserve qui les honore, mais qui ont été assez opiniâtres pour enfin céder et, presque à contrecœur, lâcher ces morceaux, termes historiques, périmés, « de jadis » ont-ils tenu à

préciser, non sans malice, désormais compromettants (les temps changent). Il importe toutefois de connaître un peu cette psychologie et son imaginaire. Entrer dans une ville c'est aussi franchir de telles frontières : sont-elles toujours si impalpables ? Ne s'agit-il que d'abstractions ? En quoi ces finesses (par leur subtilité d'expression) psychologiques sont-elles en partie inscrites dans les perceptions, dans l'atmosphère de la ville, dans les plus hautes feuilles de ses plus grands platanes, venant de Sigean, de Salses, c'est-à-dire de Perpignan, comme si chacun, en entrant à Narbonne par la place des Pyrénées, devait réviser mentalement et se remémorer pas à pas intérieurement tout cela. Les sensations s'éveillent et éveillent aussi les mémoires des « savoirs » ou intuitions du « dedans » : la sensibilité en quête des perceptions et du vécu « extérieur » redouble les tergiversations, les retours et attermoissements d'une vie intérieure, pétrie d'images qui, même lorsqu'elle s'efface devant la force attractive et organisatrice de la sensation, ne cesse pas d'être présente, sous-jacente, en attente d'une mobilisation ultérieure, qui se manifesterait quand elle fera retour, irruption : ce moment n'a pas d'heure et ne se prévoit pas. C'est lui, central, et non un vague et quelconque besoin ou intérêt, qui rythme et anime la danse (ou la méditation) de l'habitant, heureux ou malheureux, de cette ville, de ce participant à sa substance. Il serait vaniteux et insensé de vouloir arrêter, fût-ce au bénéfice de la glorification de ce monde (se limiterait-il au seul « réel »), le cours intime des pensées, heureuses ou douloureuses, qui songent, souffrent et frémissent dans l'intériorité où elles se forment sans cesse : qu'il suffise ici de marquer leur importance, en ce va-et-vient continu, imprévisible, tension alternative entre corps et âme, entre matière et mémoire, comme dit Henri Bergson (Georg Simmel évoque leur « musique », et Pierre Sansot a parlé de « Variations paysagères » avec une intention intellectuelle semblable, ou encore de « Formes sensibles »).

⁸⁶ « A l'Asard, Boutesard ! », devise des seigneurs des Baux (en Provence, X^{ème} siècle). L'idée peut se traduire à peu près comme un ordre de charge à cheval, de ruée, d'irruption déferlante : en avant, et sus au désordre ! L'exégèse paradoxale fait partie de ce choix de formule, de sa puissante frappe, qui est un cri de guerre, une affirmation de la foi commune, un précepte chevaleresque, un haut symbole philosophique, mathématique ou théologique, indissolublement.

⁸⁷ « Dans les premières pages de sa Description de la Grèce, Pausanias signale, sur la côte de Mégare, l'existence d'un promontoire (skopélon) qui domine la mer : c'est la guette d'Athéna aithuia (Paus., I, 5, 3). Au même endroit se trouve un tombeau où est enterré Pandion, un des rois d'Athènes (... /...). Une brève notice du lexicographe Héychios vient compléter l'indication de Pausanias : quand les Métonides avaient chassé Pandion et expulsé ses enfants de l'Attique, Athéna avait pris la forme de l'aithuia pour transporter le roi déchu jusqu'à Mégare, en le cachant sous ses ailes (... /...). ... /... nous sommes réduits à reconnaître les traits de la divinité juchée sur le promontoire de Mégare à travers les diverses représentations de l'oiseau de mer qui lui prête son nom et son apparence » (L'aithuia, corneille de mer, koronè thalassios, serait, selon Détiéne et Vernant, qui tiennent à préciser une figure qui eût dû rester indéfinie comme la déesse elle-même, la foulque, réincarnation d'Athéna « L'Oblique », la visionnaire, ou encore forme animale d'humains de l'autre monde revenant en tant qu'oiseaux : ce « sont des hommes d'autrefois qui auraient inventé la chasse en mer », p.202) notent les deux auteurs, Détiéne-Vernant : « Les ruses de l'intelligence, la Mêtis des grecs », Paris, Flammarion, 1974, 316p. (pp.202 et 203). Ce transformisme animal renvoie aussi aux motifs des vieux chamanismes européens. Pour les frères Taviani, cinéastes, ces croyances restent communes à tous les peuples de la Méditerranée, tous plus ou moins hellénisés : les Haruspices romains interrogent le vol des oiseaux, les Etrusques avant eux avaient façonné ces savoirs « ornithopneustes », les Calabrais savent revenir sur terre après leur trépas, les Siciliens se défient de tout oiseau, les troubadours croient que l'âme du chanteur-poète musicien s'incarnera, au cours du passage de la mort à la vie éternelle, conformément à son instrument, à sa voix, selon son registre de chant, ou à son âme : hirondelle, aigle, faucon, corneille-corbeau... ou encore, bien mieux, rossignol. Le syncrétisme est consubstantiel à cette mythologie, ici, partout patent. Sur les ex-voto grecs, tablettes de bois peintes, d'hommage, et instruments partout désignés dans la koinè, des cultes rituels à des héros défunts, nautes, timoniers, pilotes « doués » disparus en mer (et transformés en foulques ?), lire Détiéne et Vernant (Ibidem, op. cit., p.234) : « Quand les navigateurs, écrit Pausanias, arrivaient en vue de l'Attique, ils découvraient d'abord de la mer un petit sanctuaire, perché au sommet de la guette : celui d'Athéna Sounias, retrouvé à 500 mètres environ du temple de Poséïdon, sur une légère colline. C'est en fouillant ce lieu cultuel que les archéologues grecs ont exhumé un document qui précise les traits de l'Athéna Sounias. Il s'agit d'une plaquette d'argile peinte, d'un ex-voto représentant un navire dirigé par un pilote barbu, assis, le gouvernail en main (Paus., I, 1, 1) ». Ce timonier qui se dirige sur la mer, homologue de Pandion, « ... est aussi bien solidaire d'Athéna qu'associé à Poséïdon ». Selon nous, la N. D. « ... auxiliaire », « ... du Bon Secours », n'est autre que la forme christianisée, latinisée et catholisée, de l'« Agathè Tychè », la bonne fortune, des Hellènes et des Massaliotes, moderne réincarnation ou masque de la plus antique et première (qui la précède) Athéna, de même que le Saint-Pierre moderne (et non pas traditionnel, nuance...), s'est seulement subrepticement glissé et adroitement coulé sous les traits vigoureux du plus majestueux Poséïdon, grand souverain dieu de la mer. Si ces motifs ne suffisaient pas, réexaminer de plus près les caractères du dionysisme récemment ajouté, aux dires de l'ethnologue Christiane Amiel, par les jeunes eux-mêmes, que nous attestons par les formes exactes du pique-nique festif, agape en plein air, ou simulacre d'« orgie », mal contenue par les formalismes et les interdits catholiques, repas de plein air qui nous paraît tout à fait incontestablement sous l'invocation du dieu cornu, fourbe, étranger, boiteux, oblique, diagonal... qui est aussi celui des masques et transformations (voir Marcel Détiéne : « Dionysos à ciel ouvert », Hachette, 1986, 118p.). Ce qui est à observer, à suivre ici d'une analyse plus attentive, ce sont les frénésies typiques de ce dieu des tremblements (initiatiques au sens mystique, voir Roger Bastide : « Les problèmes de la vie mystique », Paris, P.U.F., Quadrige, 1996, 214p. ; aussi : Philippe de Félice : « Sur quelques formes inférieures de la mystique », « Vol. 1 : Poisons sacrés, ivresses divines », Paris, Albin Michel, 1936, 395p. ; « Vol. 2 : Foules en délire, extases collectives », Paris, Albin Michel, 1947, 390p. ; « Vol. 3 : L'enchantement des danses et la magie du verbe », Paris, Albin Michel, 1957, 416p., ouvrage (trilogie) remarquable qui a été victime d'un ostracisme regrettable de la part d'un certain courant ethnologique « franco-béotien » qui cherche à manipuler le terme et les contenus de « la tradition », dans le sens d'un universalisme réducteur et trompeur, au mépris des faits avérés et en dépit des observations scientifiques admises, ou les plus raisonnablement étayées). Ce, pour la meilleure intelligence du culte « grec », tout hellénistique selon nous, tardivement christianisé et réinventé, syncrétique (de ce fait, feuilleté, ce qui est encore une des caractéristiques les plus avérées des rituels hellénistiques), de N.D. des Auzils (litt. « Les oiseaux »), si attentivement étudié par Christiane Amiel, qui en a cependant omis (pour sacrifier à quelque mode passagère ?) cette forte origine syncrétique, hellénistique (voire phénicienne ?), pourtant si transparente, et ainsi à voile le fait attesté (lire son étude, excellente par ailleurs : « Traverses d'un pèlerinage, les jeunes, le vin et les morts », pp.15-28, Terrain, Paris, Mission du Patrimoine ethnologique, M.C.C., N°13, 1989). L'insuffisance des vérifications des sources anciennes égare bien des recherches qui veulent se limiter au seul terrain, en une hypostase facile du présent, mais la manipulation éclate bientôt, qui n'est ni innocente ni indolore ni inaperçue : le terrain reste opaque ou aveugle, mais seulement tant que les clés n'en sont pas découvertes, ou qu'elles demeurent volontairement occultées.

⁸⁸ L'homme ne devient homme, et sa présence ou son être ne prennent leur véritable sens que par contraste, dans sa lutte avec l'ours. Celui-ci est le double, le jumeau contraire. Si l'homme est « sauvage », c'est l'ours qui est homme...

⁸⁹ Ou encore : « condomine ». Le terme s'applique au « Mazatze » du Haut Lauragais : terroir, tenure, finage commandé par un groupe de maisons d'un seul tenant, formant un hameau, issu d'une seule famille, d'un seul lignage ou d'une frêreche (communauté de vie et de tenure formée par une fratrie), et qui se subdivise ensuite, avec le jeu des partages successoraux (Jean Yver : « Egalité entre héritiers et exclusion des enfants dotés. Essai de géographie coutumière », Paris, Sirey, 1966, VI, 310p., carte dépliant ; pour la problématique de la succession et de ses rapports avec les formes de la propriété : Martine Segalen : « Sociologie de la Famille », Paris, Colin, 335p., p.36). Mais condomine s'applique aussi, plus généralement, à tout « partage », à toute exploitation alternée entre plusieurs usagers légitimes, communautaires : il est bien le terme qui dit qu'un bien appartient à plusieurs maîtres qui exercent ensemble leur condominium. Ceci renvoie de nouveau à un repérage plus fin des structures sociales et de l'organisation de la propriété, des usages collectifs, reconnus, contestés, des coutumes (Louis Assier-Andrieu : « Anthropologie de la Coutume dans les Pyrénées catalanes françaises », Thèse, Ethnologie, Paris, E.H.E.S.S., 1980, 265p. ; Thierry Baudoin, Michèle Collin : « Travail, familles, territoires », Ethnologie française, 1982, vol. 12, pp.209-214 ; Louis Assier-Andrieu : « Nature, persistance et déperissement de la coutume domestique, la fonction successorale en Capcir et en Cerdagne », Etudes Rurales, 1981, N°84, pp. 7-29). « Condomina, condamina... (... /...) Condamine évoque l'idée de communauté (primitivement : dans la même maison) et, dans l'usage, désignait à peu près indifféremment la petite collectivité humaine qui vivait sur la terre ou cette terre même », écrit Marc Bloch (« Les caractères originaux de l'histoire rurale française », Paris, Colin, 1952, 261p., p.156-157) ; « Je n'ignore pas que « manse » est un barbarisme, il faudrait en bonne langue d'oïl, dire « meix ». En langue d'oïl seulement : en provençal... » (Bloch parle de tout le domaine linguistique « provençal », Languedoc et Aquitaine y inclus) « ... ce serait mas ... /... » (p.156, note 1). L'appellation de « domaine », empruntée au vocabulaire moderne et français d'oïl de la technique de gestion ou d'administration de l'exploitation, qui a paru s'imposer tardivement en Narbonès nous paraît bien plutôt un apport tout « extérieur », et un usage surajouté, forcé, par de nouveaux maîtres (on ne doit jamais oublier que les domaines sont acquis par les nouveaux venus, propriétaires récents, promus « maîtres », récemment enrichis, toujours en retard d'une légitimité qui ne leur appartient pas par seule puissance d'argent, puisqu'elle est culturelle, et qu'elle ne s'apprend guère, ou si difficilement, pour tous ceux qui n'en mènent pas le mode de vie, rustique, rude et modeste, proche de ce pays sur lequel elle se fonde, patriarcale), au terme traditionnel et populaire occitan ou languedocien, de « Mas » (ou « Capmas » : « Mas de Tête » ou « Mas principal », ou « Mas-Maître », terme générique d'Oc, toujours connu et employé des métayers et fermiers sans-terre, manouvriers itinérants ou saisonniers et de ceux qui ont su garder leur langage finement ciselé, nuancé d'une

diplomatie, celle du cœur, bien dissimulée. Sur le *paratge*, les *parsonniers*, les *affrètements*, voir Bloch (op. cit., p.167 et sq.) ; André Dupuy, Marcel Carrière, Alain Nouvel : « Historique de l'Occitanie », Rodez, Subervie, 1975, 111p., pp.30-32, signalent et explicitent de la manière la plus claire le système d'organisation de vie communautaire et familial des « Pauvres de Dieu », « ... tous chrétiens », « vrais » ou cathares.

⁹⁰ C'était l'« escabairage », l'échafaudage de bois, pour la façon des enduits de mortier crépis, extérieur et intérieur. « *Crépis de bard ou de mortier qui masquait les pièces de bois ou le mortier qui le séparait* » recopie Christian Lhuisset (« L'architecture rurale en Languedoc-Roussillon », Les Provinciales, 1980, 400p., p.56 ; il cite sa source : Paul Cayla : « Dictionnaire des Institutions, des Coutumes, de la langue en usage dans quelques pays du Languedoc de 1535 à 1648 », Montpellier, Déhan, 1964, 657p., p.495). « *Cette conche extérieure avait un avantage dans nos pays où l'ardeur du soleil pouvait produire des craquelures dans les portions de maçonnerie disposées entre les colombages* » (Cayla, Ibidem) : ainsi faisaient donc, avec adresse et logique, ces « parediers ».

⁹¹ Mot grec, qui signifie : importun, indésirable.

⁹² Les « Aedes » sont, en Grèce antique, les *chanteurs* (ils composent en improvisant paroles et musique), aussi comédiens, jongleurs, acrobates, danseurs, mimes. Les poètes n'ont pas d'autre nom.

⁹³ Cette société d'administration coloniale emprunte et organise.

⁹⁴ Cet épisode préfigure la reprise de ces territoires décidément très peu Francs. Clovis monte sur le trône qu'il s'adjuge à Tournai, en 481 ; au V^{ème} siècle, Alaric, à l'ouest et en Espagne (Tolosa), Odoacre (les Hérules, goths ou germains), à l'est, en Italie, sont combattus et vaincus respectivement dans la plaine du Pô, la future Lombardie, par l'Ostrogoth Théodoric, en 496, l'allié de Constantinople-Byzance, et à Vouillé, en 507, par le franc (frank) Clovis, allié des Papes (rivaux, déjà, des Byzantins). La capitale de Théodoric, qui fut élevé et formé par les byzantins, et qui est, de par sa culture et son esprit, l'un des leurs, quoique de descendance gothe, est Ravenne, sur le delta du Pô. Or, il faut remarquer qu'elle est, exactement comme Narbonne, comme Arles-Arelate (sur la division des eaux du delta du Rhône), et tant d'autres illustres cités de ce temps, pour des raisons semblables, implantée et située au plus près du rivage de la mer intérieure, mais aussi et surtout, sur le delta d'un puissant fleuve. L'Atax-Aude, ici, offre à la ville une position de tous temps favorable, mais plus encore recherchée et repérée par les navigateurs et marchands Grecs. Les Massaliotes, installés en ces contrées et rivages à partir de 480, au moins, jusqu'à 220 – date de la prise de Massilia par les romains qui conquièrent cette même année la vallée du Pô, le rappel est significatif – transmirent à leurs successeurs, nous le redisons, certaines techniques, certains goûts, certaines notions, remployées et transformées dans le pays, qui n'est pas vierge devant les dénommés « romains » de Domitius, comme il est si facile de l'accroire. Nous avons dit et répété la diversité extrême des origines géographiques et ethniques de ces soldats, partout attestée, qui n'est pas éliminée par leur formation de légionnaire et de citoyen romain. La citoyenneté a été pour la plupart d'entre eux acquise à l'issue de longues périodes de service militaire actif, qui se trouvaient ainsi récompensées. Ces transmissions sont déviées, aussi, par ceux qui les reçoivent, les reformulent : ce sont des faits de civilisation, éléments permanents sous plusieurs époques, et qui subissent aussi des pertes, des diminutions, notamment dans la mémoire explicite savante. Ils se montrent plus résistants en revanche dans les usages « muets » des coutumes et manières de faire, où leurs profondes marques subsistent. Le golfe de l'Atax est une anse favorable, abritée des courants dominants venant du golfe de Gênes par la montagne de la Clappe, bon abri recherché des marins-soldats et des stratèges de terre et de mer : bien isolée, elle est une bonne position de défense, au milieu de marais, entourée d'une plaine facilement inondable, bien arrosée et pourvue de sources abondantes. Cet avantage en cas de siège en est un autre, considérable, par les limons gras et fertiles qu'apporte en ses crues ce rageur fleuve côtier propice à une agriculture de jardinage et de vergers, de vignes, dont le proto-système, d'origine méditerranéenne reculée, égyptienne, phénicienne (étrusque ?)... est celui de la complantation (une culture inspirée de celles des oasis, où le végétal le plus élevé protège de son ombre et porte ou tutorise le moins élevé, par ordre hiérarchique, jusqu'aux plus petits des légumineux). Ici encore, le regard s'arrête là à un antique plan d'aménagement agricole, dont le fonds de mémoire est principalement hellénistique, mais aussi égyptien (c'est à dire africain), connu des romains et développé par eux (le modèle géographique s'en rencontre toujours partout sur les îles des Cyclades, dans le Péloponnèse, en ce qui fut la grande Grèce, jusqu'à la Géorgie actuelle, en Sicile, dans le Piémont... le plus simple symbole en est une vigne grimpeuse, que l'on vendange au-dessus de sa tête), il convient d'en souligner le fait, ici encore : Huertas à Valencia (qui fut aussi terre byzantine, puis gothique, arabo-andalouse, ou justement dit : berbéro-andalouse), Hortes-Neuves à Narbonne, Maremmes du Pô, près de Ravenne (Bologne), Marismas ou Marinas, dans les Baléares, « Vegas, Planas » en Hispanie (Matvejevitch, op. cit., p.102), Marais-Pontins près de Rome, dont les étendues « humides » protègent par des fossés, opportunément, la grande cité, de plusieurs côtés. A travers le modèle romain, érigé en clef centrale et motif dominant, « obsédant », ce sont toutes les influences orientales et méditerranéennes puissamment actives et dynamiques, tous leurs apports culturels et techniques, ensemble unies en un tout imbriqué, indissociable, toutes fusionnées à l'intérieur de ce modèle (qui n'a peut-être, suivant les temps, de romain que l'étiquette formelle, qui recouvre beaucoup de choses). Il fait illusion, ce bloc culturel méditerranéen, dominé mais jamais égalisé par Rome, que la fameuse bataille d'Actium (32 av. J. C.) ne pourra suffire à défaire (nous la citons entre bien d'autres schismes ou crises), et ces puissants courants culturels (le modèle romain est d'abord un modèle de droit et d'administration territoriale, le poids des cultures de Rome pèse moins que celui de ses cultures de gouvernement ; l'importance de son modèle de société réside justement en ce qu'il apparaît comme celui qui réconcilie et concilie les grandes cités du passé, qui rend compatibles leurs langues et cultures) sont maladroitement (ou sciemment ? Idéologiquement, cette matière historique n'est toujours pas neutre...) « oubliés » et passés sous silence : Phénicie, Canaan, Egypte, Civilisation des Hellènes, koiné athénienne, lacédémonienne, crétoise, ces rivages et plaines littorales sont décidément plus latins, et (par-là) grecs que germains, plus phéniciens que pictes, frisons, danes, jutes ou angles, ce qui veut dire, très indépendants des pays du nord de la Loire, où, après le « romain » Syagrius, régneront les francs qui sont bien des germains (au sens de Tacite), notamment de par leur droit salique (loi des Saliens). Du point de vue des méditerranéens, ce droit barbare déshérite les demoiselles et les dames, ce que le droit de Justinien empereur (César) de Byzance (avec Théodora à ses côtés, et romain lui aussi) s'abstient de faire (ses généraux Bélisaire, puis Narsès, qui est d'origine arménienne, re-gagnèrent les espagnes pour les rallier de nouveau au giron « romain », impérial, de Byzance). Le droit barbare des Francs détonne, et contredit aux lois traditionnelles et méditerranéennes de ces pays, principautés, provinces, territoires, diocèses ou Thèmes, comme il obvient gravement, en dépit de l'alliance tactique qui le rattache au siège apostolique de l'évêque de Rome, au droit romain antique, comme aux autres institutions attestées, notamment, chez les anciens peuples cantabriques, dont le ressort, le vieux domaine patriarcal, comme dit joliment Napoléon Peyrat, s'étend jusqu'ici, en ces parages : le Narbonès antique (qui ne porte ce nom qu'à partir de la conquête romaine, qui en fera un titre prestigieux, de haute gloire, puisque celui de la dénomination de la Province par excellence). Droits, peuples et territoires qui furent reconnus et connus des massaliotes d'abord, à la suite des phéniciens et probablement des égyptiens (avec des marins de Tyr), et des romains après eux. Tous ces peuples de la Méditerranée, le savant rab Benyamin de Tudela sait encore en reconnaître la présence au XIII^{ème} siècle, avec discernement et ravissement, en grand savant et bon connaisseur des choses, mœurs et traditions de cette mer, qu'il retrouve de haute mémoire, dont il relève les traces emmêlées, lors de ses tournées et visites communautaires en Narbonnaise (Narbonès). Ils sont encore appelés peuples *albigens*, comme disent, si improprement, et surtout grossièrement, les barons du Nord, si durablement exécrés pour leur inaptitude à sentir comme le font les hommes d'ici (qui n'ignorent pas, eux, les diplomatiques distinctions ancestrales mémorables), qu'on ne saurait plus en reconnaître les complexes motifs (et prétendument *obscur*, pour ceux qui cèdent à la mollesse), ce qui ébranle et trouble les plus lucides des exégètes.

⁹⁵ Pour rester dans une note généalogique, le Comte Wito, c'est-à-dire Gui, Guillaume ou Guilhem (aussi dénommé de son surnom « ...au court-nez » ou en sa légende, d'Orange), est le petit-fils d'un prince goth, et fils du Comte goth Witiza, comte de Maguelone (Pierre Tisset : « L'abbaye de Gellone au diocèse de Lodève : des origines au XIII^{ème} siècle », Montpellier-Paris, Sirey, 1933, 243p., et Millau, Beffroi, 1992, 243p., aux pp.24-30). Wito est dit fils de Théodéric, lui-même originaire d'Austrasie, c'est-à-dire de la vallée du Rhin (p.24), et de Aude, une fille de Charles Martel, dont il est ainsi petit-fils. Wito, ou Witikind (p.29, note 124 ; on relèvera, ce que paraît ignorer Tisset, que Witikind est un nom donné pour saxon par Jules Isaac), ce qui semble vouloir dire sans doute « enfant de Wit », Wi ou Gui. Une graphie Teddericus est de 843 (note 134, p.30), qui se dit aussi (plusieurs langues co-existent et sont simultanément ou tour à tour employées des mêmes hommes) ou encore Thierry. Un autre Gui ou Wito, à ne pas confondre avec celui-ci, selon P. Tisset, serait un homonyme : le fils de Eymeric, Eumericus, Aymeri, Comte de Narbonne. « *Le nouveau Comte de Toulouse* » (nommé par Charlemagne en remplacement de Chorso, jugé défaillant : il s'agit de Guilhem, N.D.L.R.) « *bat les Gascons et les soumet tant par la ruse que par la force, disent de trop flatteuses chroniques qui montrent bien par la suite que l'indépendance des Gascons resta réelle* », dit Tisset, p.10). Lors du siège, en l'année 803 (Tisset, pp.16 et sq.), de la ville de Barcelone aux mains des sarrasins conduits par le Wadi ou Wali appelé Zado, qui harcelaient les peuples de l'Aquitania, le duc Guilhem et Loup Sanche, prince des Gascons (Vascons, Basques : pour éviter de réduire leur pays au seul pays actuellement dit basque, Peyrat les appelle Cantabres, comme fera d'ailleurs Paul Vidal de La Blache) sont côte à côte. Le roi d'Aquitaine (Hludovicus, Louis)... /... « consulta ses fidèles et ses principes »... /... faut-il prendre la ville ou non ? « *Alors que le premier répond en quatre vers qu'il désire ainsi que sa nation, le repos et la paix, le second, dans une harangue enflammée affirme que les sarrasins... dévastent les frontières... /... Ne voit-on pas sous ces propos transparaître cette vieille défiance, cette ancienne animosité entre Gascons et Francs qui s'est si souvent manifestée à la fin*

du VIII^{ème} siècle ? Le roi se range à l'avis de Guillelm .../... Il se trouve dans l'armée des contingents de toute origine, Francus, Wasco, Getha, sive Aquitania cohors, et même des troupes venues de régions situées hors du royaume aquitain, de Provence et de Bourgogne .../... » (Tisset, p.18). Une fois encore la diversité des cohortes et des troupes dit la variété des langues coexistantes (droits, coutumes, mœurs et usages co-existent de même, selon le « simultaneum » bien connu des médiévistes), la diversité des origines et des traditions culturelles, fondues en un service plus large, creuset d'une entité politique et administrative plus vaste et plus ouverte : il n'est point de province isolée, coupée du monde en cet univers « roman » (romanisant : qui se réfère, pour s'en inspirer, aux lois, coutumes et usages, techniques, « romains » de l'antiquité, telles qu'il se les remémore)..

⁹⁶ La littérature est bien trop vaste, en Patristique, pour que nous donnions mieux ici que de très brèves allusions, au surcroît insuffisantes. Ernst Kantorowicz (« Les deux Corps du Roi... », op. cit., infra ; comparer aussi Jean-Claude Larchet : « Maxime le Confesseur, médiateur entre l'Orient et l'Occident », Paris, 1998, 225p., qui mentionne J. Romanidis : « Franks, Romans, Feudalism and Doctrine », Brookline, 1981) donne d'utiles indications sur ces questions de dogmatique, éclairées sous leur double aspect théologico-politique, et qui sont donc tout, sauf de la pure ou simple histoire ecclésiastique, tout aussi, sauf de la pure théologie. Nous estimons indispensable d'ajouter ici quelques remarques, encore trop elliptiques, mais éclairantes pour l'histoire de la Ville de Narbonne, et de toute la Province. « Enfin, à l'occasion des décisions du concile de Chalcédoine (réuni en 482), s'opéra la séparation entre l'église grecque et l'église arménienne (491). C'était à propos du mystère christologique que la séparation avait lieu. L'église arménienne, ou grégorienne (du nom de son fondateur, Saint-Grégoire l'Illuminateur) contrairement au concile de Chalcédoine, n'admettait en Christ qu'une personne, une nature, une volonté, une énergie. Cette foi fut expliquée dans « L'Exposé de la Foi arménienne », rédigé par le patriarche Nersès, dit le Gracieux, en 1166. Mais elle est exprimée d'une manière très impressive dans le Trisageon : « O Dieu, Dieu Saint, Dieu puissant, éternellement Dieu, qui as été crucifié pour nous ». Les Arméniens pensent que Dieu est devenu homme, au sens le plus littéral des mots. », écrit l'historien et théologien Emile Doumergue (« L'Arménie : les Massacres et la question d'Orient », *Foi et Vie*, 19^{ème} année, N°6-7, Cahier A, Paris, Le 1^{er} et le 16 avril 1916, 170p., pp.135-136). Cette querelle (Monophysisme, Nestorianisme... Filioque...) re-divise alors les églises, sur des points semblables à ceux déjà formulés, quoique exprimés différemment, lors des discussions du Concile de Nicée, en 325, qui avait condamné la doctrine d'Arius, accusée de nier la divinité du Sauveur. Nicée est largement postérieur à la constitution, donnée, soit pour 294, soit pour 301, de l'Eglise arménienne, rapportée par la légende (c'est à dire la tradition orale) à l'apôtre Thaddée (E. Doumergue, op. cit., p.136 et sq.). A cette date, Narbonne a déjà été évangélisée, bien que les mentions subsistantes en soient rares : il en existe des indices sûrs. La simplification joue ici à plein, qui évoque vaguement des événements découpés et sortis de leurs contextes : le crible opéré par l'emploi simplifié de l'épithète *romain* présume d'un cadrage séparatiste occident/orient qui ne s'est pas encore solidifié pour l'époque considérée mais qui lui est imposé, par rétroaction à la fois involontaire et incontrôlée, tant l'habitude est prise de ne voir que la Rome souveraine (idéale, celle du règne d'Octave-Auguste), capitale de la Méditerranée occidentale, alors que la civilisation romaine s'étend du point de vue des villes sièges d'évêque, sur au moins quatre cités métropolitaines, autres que Rome : Alexandrie, Antioche, Byzance, qui devient Capitale de l'Empire et prend le nom de Constantinople en 300, Carthage-Hippone, comme une colonie seconde de la première des capitales (elle aura besoin encore longtemps de s'affirmer telle) de cette portion occidentale de la Méditerranée, au moins : la prestigieuse Urbs, sur les bords du Tibre : Rome elle-même. Chaque siège regroupe une grande région (un « prince » comme le rapporte Tisset, en est un représentant accrédité, ou, prince : cette idée du roi, premier des premiers, s'est aussi formée ou re-formée là), et au total, vue comme un tout, la « civilisation romaine » s'étend loin en Afrique carthaginoise, en Cyrénaïque et en Libye, en Egypte, en Palestine et au Liban, en Syrie, ainsi que sur les antiques terres orientales de la Cappadoce et jusque dans les pays des Parthes, des Scythes, des Perses, des Assyriens-Chaldéens, des Élamites (Clarisse Herrenschmitt : « La civilisation élamite et l'écriture », pp.95-188, in Jean Bottéro, Clarisse Herrenschmitt, Jean-Pierre Vernant : « L'Orient ancien et nous : l'écriture, la raison, les dieux », Paris, Albin Michel, 1996, 227p. ; carte de l'empire du I^{er} au III^{ème} siècle, dans Lebreton et Zeiller, op. cit., pp.16-17 ; « The Westminster Historical Atlas of the Bible », George Ernest Wright and Floyd Vivian Filson, ed., London, S.C.M. Press, 1945, pl. XIII: "The roman world at the birth of Jesus", pp.80-81). Le rappel des échelles spatiales du monde connu, et de leurs grandes variations, dans son extension, depuis les extrémités des finistres bretonnes et cantabriques, jusqu'en Inde, univers visité des voyageurs antiques ou contemporains, et, parmi eux, des missionnaires ou prêcheurs d'évangile, par terre et par mer, des II^{ème} et III^{ème} siècles de notre ère, dont les récits sont connus et répandus par transmission orale (verbale... de la parole même, nous y insistons encore une fois) plus que par écrit, souligne ici combien les limites de cet univers de voisinage familial, de connaissance, voire d'expérience, communes, cet œkoumène, débordaient très largement cette frontière (latino-grecque) que cristallisera et matérialisera ensuite à peu près l'axe adriatique, fixée plus fortement aux IX^{ème} et X^{ème} siècles que jamais auparavant. Avant ces dates repères, les différences ne sont pas encore marquées de cette manière, entre deux domaines distincts, qui seraient à séparer en deux blocs : orient (grec), occident (latin). Car ces cultures coexistent continuellement, côte à côte et simultanées (parler de « contact » reste insuffisant, puisqu'il y a fusion, syncrétismes, acculturations acquises), dans le vaste creuset romain, où la hiérarchie sociale (militaire, administrative, classes) soude des gens d'origines très diverses, et qui cohabitent sous une loi impériale ici et là diversement appliquée. Ces langues majeures, grec et latin, sont pratiquées simultanément comme langue de l'écriture des actes officiels (latin), comme langue de la culture la plus raffinée (grec), et entendues presque partout, se fécondant entre elles et frayant avec les autres langues méditerranéennes vernaculaires : égyptien, phénicien, punique, araméen-hébreu, langues assyro-babyloniennes, chaldéen, langues turco-mongoles, persan, celte, ligurie... se reporter au très pertinent « The Penguin atlas of ancient history » (des origines à 362 de l'ère), Colin Mc Evedy, London and New-York, 1967, 98p. ; et, du même auteur : « The Penguin atlas of medieval history », Ibidem (de 362 à 1483), 1967, 113p. Cette lecture « aveuglante », idéologique, courte vue, provient de l'application imprudente, au regard rétrospectif de l'examen ou de la plus élémentaire évocation (romancée, romanesque) historique, d'un crible indument cumulatif, modèle politiquement orienté, hexagonal, ou fleurdelisé, de savoirs simplificateurs qui n'effeuillent plus les doubles lectures, à conduire ensemble et simultanément, de la grande histoire (globale, long terme supra-temporel, acculturations réciproques et re-conjuguées, syncrétiques), et de cette histoire locale qu'il est nécessaire de resituer dans ses contextes véritables les plus vastes (espaces d'interconnaissance, de civilisation commune, zone commerciale, d'échanges diplomatiques, de rivalités, de contacts incessants, de voyages). Ceci opère une relecture par présupposition, car cette limite ne fut peut-être pas toujours si fermée ni si étanche, et put au contraire se montrer lieu ou occasion de rencontres et contexte propice à des échanges fertiles. La séparation très forte en a été artificiellement produite et politiquement entretenue, par des édits dogmatiques et autres actes idéologiques d'autorité, par la concurrence et l'opposition des empereurs de Constantinople et des Papes de Rome, creusant la division entre un monde oriental et un autre, séparé et s'affirmant distinct du premier, comme « occidental » (ou latin ; défaisant ce qui avait pu être commun : ici, ce qui est en cause, c'est la retrouvaille en paix avec les Balkans, tout le proche et le Moyen-Orient, dont la Palestine apparaît comme le cœur, qui ne se laisse pas réduire à la seule Turquie entendue comme exclusive culture strictement ottomane). Les Wisigoths d'Aquitaine, très romanisés, avaient été convertis au christianisme (arien) dès avant leur départ de Cappadoce, où ils avaient opéré des raids sur des localités et principautés chrétiennes (sans précision de rite), d'où ils emmenaient de très nombreux clercs captifs qui les convertirent. Cet épisode est rapporté par Jacques Zeiller : « Un de ces prisonniers devenus apôtres, le cappadocien Eutychès, est loué d'avoir joué un tel rôle par saint Basile de Césarée dans une de ses lettres. Le célèbre Ulfila lui-même, qui on appelle souvent l'apôtre des Goths, parce que c'est son action qui amena le gros de la nation wisigothique au christianisme, mais au christianisme arien, au IV^{ème} siècle, était petit-fils de prisonniers cappadociens, qui, dès le siècle précédent, avaient sans doute commencé de travailler à la conversion de leurs ravisseurs », in : « Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours », sous la direction d'Augustin Fliche

et Victor Martin, Vol. 2 : « De la fin du II^{ème} siècle à la paix constantinienne », par Jules Lebreton et Jacques Zeiller, Bloud et Gay, Paris, 1943, 511p., p.143 ; les pp.139 à 143 sont intitulées, très significativement : « La propagande chrétienne hors de l'empire romain ». On voit que les relations ne sont pas récentes et on distingue déjà ici ces grandes routes terrestres ou maritimes, très fréquentées, de propagation des idées à longue distance (pour le périple des Wisigoths, lire C. Mc Evedy, « ... medieval... », op. cit., pp.10-26, pour les années 362 à 565), d'une rive à l'autre des pourtours méditerranéens, chemins que suivront à nouveau les messagers ou visiteurs « bogomiles » des XI^{ème} et XII^{ème} siècles « cathares » (que l'on sait rattacher désormais aux basilides, et, plus généralement aux *Théophiles*, c'est-à-dire, mot à mot : *bogomiles*, qui n'est que la transcription slave du « qui aime Dieu » – Theophilos – grec, et aux églises de Cappadoce, cf. A. Brenon, infra). Ces excursions méditerranéens ne sont ni naïfs, ni hors sujet, et ne nous éloignent pas du tout de la grande Narbonne, port de la Méditerranée. En dépit des apparences, cette cité fondée depuis une colonisation par la mer, doit être étudiée d'abord comme vue depuis la mer, et non comme une entité terrienne, modeste bourgade paysanne engluée en ses glèbes (ce qu'elle redevient à chaque période, toujours régulièrement récurrente, de diminution de son trafic portuaire, où sa vocation maritime est de nouveau affaiblie). Car Narbonne est beaucoup plus qu'une capitale gauloise, pré- ou sub-montagnarde (site de Montlaurès), de la Province Narbonnaise (titre officiel de l'autorité proconsulaire) : elle est une des principales villes de la Méditerranée antique (à partir du siècle d'Auguste, elle commence d'écrire sa légende, de se glorifier elle-même de son épopée, officielle et construite, mais son histoire est déjà bien antérieure, dès avant Domitius, 122 et ante). Ces aperçus nous paraissent importants, encore plus, pour éclairer les relations à longue distance (et au long terme du temps historique) entre des pays, de prime abord géographiquement éloignés les uns des autres, et dont il est trop facile, sous prétexte de cohésion « nationale », de minimiser ou négliger l'apport des uns aux autres, de négliger ou vouloir faire oublier toutes les influences croisées : navigation, routes maritimes régulières séculaires... les paysages de la Méditerranée, mer unificatrice, melting pot, sont encore là, bien présents. La Narbonne romaine est déjà, et avant tout, une colonie de peuplement (vétérans de la dixième légion), instrument d'une romanisation, il s'agit d'une politique délibérée d'assimilation, des gaules comme des autres contrées de l'Empire, par l'installation de vétérans de toutes origines mais latinisés, longuement formés aux disciplines de la Lex Romana, citoyens d'élite et d'encadrement militaire et civil. Cette géographie romaine est elle-même relative selon les temps : à revoir donc selon l'état des systèmes de circulation et d'échange considérés, où l'on voit les régions entretenir les unes avec les autres de multiples relations, non seulement commerciales au sens mercantile du terme, mais plus largement et précisément : d'acculturation réciproque, où le syncrétisme païen romain prépare le terrain de la christianisation progressive de l'Empire, pour re-situer des faits et phénomènes strictement narbonnais qu'une historiographie étroitement « gauloise », sinon gallicane, conduisit à raccourcir, rapetisser et rétrécir singulièrement et outrancièrement. Au sujet de la fondation du siège épiscopal de Narbonne, Zeiller est d'avis d'une christianisation de la Narbonnaise (Narbonensis), acquise dès les temps apostoliques, et il considère la venue de l'évêque Paul, envoyé de Rome (ce clerc, qui ne peut pas être confondu avec Paul l'Apôtre, semble y avoir reçu une solide formation) à Narbonne, au cours du III^{ème} siècle, comme une nouvelle mission d'évangélisation, relancée en une terre où la semence chrétienne était déjà depuis longtemps implantée, mais sans doute encore trop faiblement (Zeiller, op. cit., pp.132-133). Quand on sait que les chrétiens se recrutèrent encore longtemps surtout parmi les juifs, plus que parmi les gentils (ce qu'atteste le fait que les romains considéraient les chrétiens comme une secte juive), il faut encore mentionner avec un redoublement d'attention l'ancienneté du peuplement juif à Narbonne, pour jeter quelques éclairs supplémentaires de jour sur l'ancienne partition du plan de la ville, où figure toujours, fin XIV^{ème}, un vaste « mont judaïque » ou « mons judaicus » (le plan dressé par Jacqueline Caillé ne peut le passer entièrement sous silence, tandis que son commentaire reste étonnamment orienté, qui n'en dit pas un traître mot, in : « Les traits médiévaux du visage urbain », p.181, dans : J. Michaud, André Cabanis : « Histoire de Narbonne », Toulouse, Privat, 1981, pp.173-200 ; même discrétion aussi, dans J. Caillé : « Narbonne au Moyen-âge, évolution de la topographie et du paysage urbain », in : « Recherches sur l'histoire de Montpellier et du Languedoc », 110^{ème} Congrès national des sociétés savantes, Montpellier, 1985, Paris, C.T.H.S., 1986, pp.57-96). Rappelons aussi que juifs et chrétiens furent (ces derniers sont, aux temps de Rome, considérés comme une secte juive ; pour les Juifs, leur culte, reconnu, n'était pas prohibé, et leurs coutumes, ou interdits, étaient respectés ou garantis par un statut de Droit, accordé par l'Autorité de la Lex Romana ; ces mesures s'étendaient donc de fait aux chrétiens), bientôt, depuis la fin du II^{ème} siècle, traités à égalité de réclusion, de poursuites, et de persécution, et suivant la circonstance, suspectés ou accusés de complot contre l'Empire, et notamment réprimés par l'édit de Septime Sévère (années 193-202 et suivantes), qui interdit et rend illégal tout prosélytisme chrétien (interdiction de tout baptême), se calquant là-dessus sur ce qui était jusque-là disposé avant lui pour les seuls juifs (interdiction déjà en vigueur de toute circoncision). Il faut ici se souvenir des craintes, de tout temps, dont frémissent les puissants, tremblant envers des mouvements d'idées croissants, en expansion, trop indépendants des autorités elles-mêmes, autonomes et si peu contrôlables, idéologiquement conquérants (et, qui plus est, idées d'esclaves, qui rêvent plus que les autres d'une libération, par le messianisme, puis par le millénarisme). Lorsque l'Empire aura été christianisé (Constantin le Grand), lorsque les persécutions seront devenues de plus en plus difficiles ou inopérantes du fait du nombre accru, majoritaire, des adeptes, alors, les juifs seuls feront l'objet, par épisodes, de cette surveillance ou discrimination, qu'ils devront souffrir par période, en leur qualité de minorité de conviction mal connue, et qu'il leur aura fallu subir trop longtemps encore. La ville de Narbonne aura, au XIV^{ème} siècle, son quartier réservé, qui témoigne d'une très ancienne communauté juive, quartier prospère, important et vaste (approximativement secteur actuel de la Gare S.N.C.F. et du Palais du Travail, au nord de la cathédrale actuelle).

⁹⁷ Ils comprendront d'eux-mêmes ce que nous voulons dire, et il va sans dire que nous nous excusons auprès d'eux tous de toutes les insuffisances de nos « démonstrations ».

⁹⁸ Ernst Kantorowicz : « Les deux corps du Roi. Essai sur la théologie politique au Moyen-Âge », Paris, Gallimard, traduit de l'anglais (« The King's two Bodies. A study in mediaeval political theology », Princeton Univ. Press, 1957) par Jean-Philippe Genet et Nicole Genet (mais l'original dont le travail de gestation commence dans les années trente du XX^{ème} siècle, en allemand ; l'auteur eut Ralph Giesey comme étudiant, et celui-ci a pu faire paraître son propre ouvrage, traduit en français sous le titre « Le Roi ne meurt jamais... », avant que son professeur ne put éditer le sien, ce qui induit une erreur d'appréciation quant à l'antériorité de l'un par rapport à l'autre), 1996 (1989), 634p.

⁹⁹ Emery, R. W., « Heresy and Inquisition in Narbonne », New-York, 1941.

¹⁰⁰ Entretien.

¹⁰¹ Jean-François Augoyard parle de « passant considérable ». Notre visée n'est pas exactement identique : nous aimerions signaler d'abord l'aisance, l'empressement, le souci de soi, la révérence attendue ou donnée aux autres, et que l'on s'accorde alors à soi-même, qui animent un tel passant, quand il n'est pas confit en lui-même ou prostré. Ou encore, comme ici, sur cette place, l'air de liberté avec lequel chacun s'octroie à soi-même le droit de passer partout sur un chantier « considérable » (important et qui mérite considération en effet).

¹⁰² Si le sénéchal du roi résidait à Carcassonne, où se déroulaient les procès et exécutions, Narbonne abritait l'autorité ecclésiastique qui attisait (de manière plus ou moins violente, tantôt furieuse, tantôt remplie d'une incontestable mansuétude, selon la personnalité du prince-archevêque, ses calculs stratégiques ou politiques du moment ou selon ses humeurs), et poussait l'ardeur persécutante des inquisiteurs.

¹⁰³ Zoé Oldenburg : « 16 Mars 1244 : le bûcher de Montségur », Paris, Gallimard, 1959, 450p. (Rééd. 1988).

¹⁰⁴ Napoléon Peyrat : « Histoire des Albigeois : les Albigeois et l'Inquisition », 1870-72, Paris, Librairie internationale, et, Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, réédité chez Lacour, rediviva, Nîmes, 1996, 2 Vol., t. I : 598p., t. II : 491p. ; cet ouvrage fondamental et d'une écriture magnifique à tous égards est redécouvert par les historiens de cette fin du XX^{ème} siècle. Ainsi, Anne Brenon, dir. Centre d'Etudes cathares René Nelli, Carcassonne : « Les Cathares : Pauvres du Christ, ou apôtres de Satan ? », Paris, Gallimard, 1997, 128p., et bien d'autres. Ce retour fait justice de toutes ces terribles et injustes accusations philosophiques de dissidence spirituelle qui servirent de prétexte et de motif ou raison juridique aux persécutions « albigeoises » contre les gens de Toulouse, « et autres lieux circumvoisins », qui certes seraient inadmissibles assurément de nos jours en ce pays. Ce même texte d'Anne Brenon énonce, concernant l'organisation civile de la société et les formes architecturales majeures qui en exhibent les synthèses, civiles et militaires : « *Les progrès récents de l'archéologie ont mis en évidence l'incastillamento : entre le X^{ème} et le XIV^{ème} siècle, dans l'Europe méditerranéenne, l'habitat s'est groupé en villages fortifiés, de plan circulaire, autour de la tour féodale (bourg castral) ou de l'église paroissiale (bourg ecclésiastial)* » (Brenon, op. cit., p.46). A notre sens, cette nouvelle clôture est déployée en Languedoc plus par les efforts des hommes du Nord, à partir de 1220 pour contenir les « révoltés du Midi », et les enfermer dans des enceintes, villeneuves, bastides, montréale (mont royal), etc... où la surveillance des peuples suspects serait facilitée, ou pour affirmer une conquête et la fixer durablement, que par pure fantaisie esthétique.

¹⁰⁵ « .../... phoundagiates, ou moines vagants porteurs de besace, ils évangélisent à leur foi les populations rurales et essaient des communautés d'hommes et de femmes », A. Brenon, op. cit. (p.31), ils se disent eux-mêmes « *pauvres du Christ* », comme leurs frères vaudois, « ...patarins d'Italie du Nord, « *piphles* » des Flandres, « *publicains* » de Champagne et de Bourgogne, « *tisserands* » de Languedoc », ibidem (p.32) ; de leur nom grec : « *Théophiles* » c'est-à-dire « *bogomiles* », « qui aiment Dieu ».

¹⁰⁶ Quand ils doivent sortir des circuits des routes et des chemins, ils tournent de même, mais dans les grottes, avens, *cluzels* (souterrains aménagés), ou bien dans les bois des montagnes (le Pic de Nore, refuge de fadits).

¹⁰⁷ Ce corps de métier était celui des *Bonzom, Banzon, Bonshommes* (Napoléon Peyrat, op. cit., p.398 ; serait à rapprocher des *boni homines* du Baron Trouvé {op. cit., p.34}, mais avec des jeux nuancés de sens), organisés en ateliers et vivant en communauté de travail et de vie. Ils étaient surnommés, dans le pays, avec un ton parfois péjoratif, « *tisserands* », c'est-à-dire (synonyme) : vagabonds, cataris, pataris, galabians... (qui se retrouverait aussi dans le français familier-populaire « galapiat » ?).

¹⁰⁸ « *A Narbonne, un quartier se développe sur la rive droite de l'Aude, autour du couvent des bénédictins, et s'entoure d'un rempart avant 1150* » (Guilhem Fabre, Thierry Lochard, Claudie Duhamel-Amado : « Montpellier, la ville médiévale », Paris, Imprimerie Nationale, 1992, 310p., p.78). Nous le répétons ici : « *Les progrès récents de l'archéologie ont mis en évidence l'incastillamento : entre le XI^{ème} et le XIV^{ème} siècle, dans l'Europe méditerranéenne, l'habitat s'est groupé en villages fortifiés, de plan circulaire, autour de la tour féodale (bourg castral), ou de l'église paroissiale (bourg ecclésiastial)* », énonce Anne Brenon (« Les cathares... », op. cit., p.46), voir infra, note, déjà cité. Le « *bourg* » (rive droite) est bien le nom de ce périmètre urbain entouré de remparts. Ce terme spécialisé est à rapprocher d'un autre, lui aussi utilisé fréquemment dans les documents de ces temps : « *bourguet* ». « *Son enceinte de murailles aux trente-neuf tours, la masse énorme du vieux palais papal, de nombreux clochers, les « bourguets », ou tourelles, rappelant le règne d'une bourgeoisie puissante, perpétuent la vision d'un monde disparu* » (Jules Monnier : « Notre belle Patrie : sites pittoresques de la France », op. cit., p.103). Ce passage concerne Avignon, mais nous avons déjà souligné les parallèles entre les deux métropoles épiscopales, rivales autrefois, dont les architectures ont été de construction contemporaine et peut-être l'œuvre conjointe d'architectes identiques, tantôt au service des Papes en Avignon, tantôt travaillant pour le compte des Archevêques, « en la bonne ville de Narbonne », allant d'un chantier à l'autre. Il faudrait recenser, et réhabiliter dans le respect de leur style architectural d'origine, ceux qui subsistent en Narbonne de ces anciens « *bourguets* » (dont le nom narbonnais fut peut-être autre ?), clochers de prétention *nobles* accolés aux maisons bourgeoises, toits « *pointus* », pignons, analogues des *oriels* des villes à colombages (encorbellement) du Nord, que révèlent le coup d'œil surplombant la ville du haut de son donjon majeur (tour dite « *gilles, ou gui, Ayclin* »). Le donjon est indissociable de la place qu'il surmonte et protège ou abrite physiquement des vents et des rayons dardants du soleil des étés torrides. Il confère à cette place, comme un beffroi des pays du Nord, sa qualité de place princière ou sa majesté, son rang éminent de première place de la ville. On remarque de même l'aspect décentré, par comparaison, de la place qui est ouverte devant les flèches de la Cathédrale Saint-Just-et-Saint-Pasteur, dont la mise en scène monumentale, l'élévation considérable des flèches élancées et magnifiques de finesse, eût dû être complétée par une deuxième et immense place majeure, prolongement accordé à son échelle, de ce parvis sacré, de très belles dimensions, place qui fût devenue concurrente et complémentaire de la première dite (mais ne fut jamais réalisée).

¹⁰⁹ « *En outre, la destruction du port de Narbonne par le détournement naturel du cours de l'Aude, vers 1320, fait d'Aigues-Mortes, au XIV^{ème} siècle, le lieu d'embarcation privilégié vers le Moyen-Orient pour les Narbonnais, comme pour les Montpelliérains* » (G. Fabre, T. Lochard, C. Duhamel-Amado : « Montpellier, la ville médiévale », op. cit., p.106.). Le terme de destruction est-il peut-être un peu appuyé (mémoire toujours douloureuse aux narbonnais et, de ce fait même, occultée) ? L'histoire est-elle bien compatible avec l'esprit de clocher ?

¹¹⁰ Entretien.

¹¹¹ Elie Griffé : « Le Languedoc cathare au temps de la croisade (t. I : de 1190 à 1210) », et : « Le Languedoc cathare... (t. II : de 1209 à 1229) », Paris, Letouzey et Ané, 1973. Cet évêque, « *historien* » prétendu, ne mentionne jamais le fait fort simple que tous les documents subsistants, à l'exception de raretés récemment redécouvertes, et authentifiées, par Jean Duvernoy, René Nelli, Jean Delumeau, que notre auteur se garde bien de citer, sont ceux laissés par les seuls vainqueurs : l'Inquisition dominicaine et ses alliés ou encore, plus largement, par des institutions contrôlées par la Couronne de France de l'époque ou par la Papauté de ce temps, ensemble liguées en cette tragique et douloureuse affaire, ce qui ne permet de laisser planer aucun doute sur le caractère entièrement partial de ces sources, les seules qu'il consente à examiner. Est-ce là le travail de l'historien ? Ou bien celui d'un homme d'église acharné à se montrer partial au mépris de toute évidence ?

¹¹² « *Le Pape ? En quoi l'ai-je offensé ? Nous avons été attaqués ; je n'ai combattu que pour mon indépendance. Est-ce pour ma religion ? Il n'a pas le droit de s'en mêler ; chacun a droit à la liberté.* » Cette puissante et magnifiquement souveraine proclamation confessante est l'authentique déclaration solennelle et officielle du Comte Roger Bernard, haut et puissant seigneur de Foix, devant le Légat et le roi de France (lors de la soumission forcée qu'il dut leur concéder en 1229), notamment rapporté (repris de tradition orale probable, mais en l'absence de meilleures sources, celle-ci doit nous rester valide) dans : André Dupuy, Alain Nouvel, Marcel Carrière : « *Historique de l'Occitanie* », Rodez, Subervie, 1975, 111p. (p.31).

¹¹³ Nous voulons dire que les méthodes de combat contre l'hérésie montrent une remarquable stabilité, quasi-scientifique, à travers les siècles. Plus que cela, les mémoires confondent, en les comparant, et non sans raison, des formes distinctes et distinguées par les historiens, pour en dégager les points communs, les invariants (que ceux-ci, par un surcroît d'artifice méthodologique, méconnaissent). C'est cette unité du travail des mémoires qui nous intéresse, et non la seule analyse historique.

¹¹⁴ Cette coexistence ou ce mélange, de grande piété chez les uns, de grande indifférence critique chez les autres, vivement démarquée de toute allégeance ouverte ou cachée à « *la religion* », reste une frontière majeure, entre les partis des blancs et des rouges, qui impose à tous une démarcation forte, toujours en place, malgré des efforts de normalisation, d'aménagement ou de reconquête (selon le point de vue

préférentiel adopté). Par ailleurs, à côté ou en marge de cette frontière profonde et ancienne, le paysage religieux est notablement renouvelé par les activités évangélistes de petites églises ou « sectes protestantes » (ici encore, le vocabulaire trahit aussitôt les connivences et complicités, dénonce les ignorances tactiques et révèle la toute-puissance affirmatrice de telle propagande, la douce renaissance toute spirituelle de telle autre), pentecôtistes, baptistes, et autres, et par les nombreux musulmans. Pour les immigrants d'origine ou de nationalité turque, le fait est très généralement ignoré, ils ne sont pas tous de la même obédience religieuse, soit musulmane : sunnite, chiite, soufie, derviches... (Jean Düring : « Musique et extase : l'audition mystique dans la tradition soufie », Paris, Albin Michel, 1988, 281p.), soit chrétienne : orthodoxe grecque, orthodoxe arménienne, orthodoxe vieux-catholiques, et dont les divisions ou subdivisions ne doivent pas dissimuler les conditions très dures d'existence qui sont consenties à ces groupes, de nos jours mêmes accablés de persécutions virulentes, de comportements ethnocidaire, de la part des unités militaires régulières du pays, intimidations sanglantes, déportations massives, regroupements dans des quartiers réservés, interdiction de toute activité religieuse considérée comme subversion et atteinte à la sûreté de l'Etat, ce qui a pour conséquence d'occasionner le départ, par tous les moyens d'infortune, en premier lieu des plus persécutés : paléochrétiens, arméniens, kurdes, unis dans une même dispersion de l'exil. On connaît mal en Europe la diversité des confessions partagée par les communautés de nationalité turque, d'Anatolie ou des autres montagnes de ce pays immense. A côté des musulmans d'un rite sunnite, fort différent des rites chiïtes (persan ou iranien) voisins, mais aussi passablement différent des rites connus en Afrique du Nord (Maghreb), on trouve des Chiïtes, des Halévis, on distingue ou rencontre encore, moins bien connus, des chrétiens, dits « suryoye » (assyro-chaldéens, araméens, syriaques...), dont les rituels ou liturgies, tous chrétiens et de la plus haute antiquité, de fondation antique ou paléochrétienne, sont fort variés. Certains, rares, ont reconnu la primauté du siège apostolique de Rome. D'autres ne l'ont pas fait : sont donc restés « orthodoxes », mais de rituels qui ne sont pas tous apparentés aux rites grecs (ni aux rites slaves). Voir : « Faut-il accorder le droit d'asile aux chrétiens du sud-est de la Turquie ? », Bruxelles, Rapport de l'association des droits de l'homme sans frontières, N°1-2, 1997. Ces réfugiés quittent les grandes villes de Turquie où ils sont déjà pléthore et où leur situation est plus que précaire, pour les rives méditerranéennes de l'Europe, où leur grande qualification, leur sérieux, leurs dons éminents, leur ardeur au travail, la nécessité où ils se trouvent, leur font immédiatement trouver un emploi. Ils sont coupés de leurs racines, éloignés de leurs montagnes, de leurs villages et cimetières familiaux, de leurs villes, loin de leurs antiques lieux sacrés, dépouillés de leurs livres saints, de leurs archives, qui leur ont été souvent ôtées et brûlées. Comme les Arméniens jadis (après 1915), ils choisissent l'exil en ces pays chrétiens « roumis », comme disent les turcs-ottomans, d'Occident, espérant y retrouver la paix. Ces finesses de la « politique » ou de la sociologie intérieure turque ne sont pas faciles à démêler, pour des yeux européens, et les représentants déclarés des turcs à Narbonne ne se hasardent pas à chercher à les expliquer ni ne s'étendent d'eux-mêmes, en présence de personnes inconnues (ou peu sûres), sur ces sujets trop brûlants, glissants et pouvant facilement se montrer compromettants pour des autorités officielles, fort chatouilleuses sur ces « pacifications » opérées officiellement sous le couvert de la lutte contre le P.K.K. kurde, par exemple, assimilé à un « terrorisme » hors-la-loi. La tactique était déjà la même en 1915, où elle fut tout aussi bien oubliée qu'elle est ignorée aujourd'hui d'opinions occidentales qui sont très peu préoccupées, en général, de contrées si « lointaines » d'Orient. Pourtant, à l'heure où la République turque demande son intégration, son admission au cercle des pays de l'Union européenne, il serait plus positif que les opinions des Quinze s'émeuvent et se documentent à de meilleures sources. Lire : Paul Berron : « Souvenirs de journées sombres », Action Chrétienne en Orient, Strasbourg, 1930, 80p. ; Emile Doumergue : « L'Arménie, les massacres et la question d'Orient, conférences, études et documents », *Foi et Vie*, 19ème année, N°6-7, Cahier A, Paris, 1er et 16 avril 1916, déjà cité, mentionne, parmi des résumés historiques et beaucoup de faits, l'ouvrage de Archag Tchobanian : « Le peuple arménien, son passé, sa culture, son avenir », Paris, 1913. Le roi Tiridate est devenu chrétien en 301 ou en 294, suivant les auteurs, soit douze années avant l'Empereur Constantin lui-même, qui se convertit seulement en 312 lors de sa victoire au Pont Milvius (in E. Doumergue, loc. cit., p.135). Gilles Veinstein : « Trois questions pour un massacre », pp.40-41, *L'histoire*, N°187, avril 1995 (dossier : « Les turcs et les massacres des Arméniens », pp.22-45, qui cite de nombreuses sources et donne une bibliographie). Voir : Gilles Veinstein : « Etat et société dans l'empire ottoman », Londres, Variorum, 1994.

¹¹⁵ Il ne nous paraît ni vain ni déraisonnable ni irréalisable de « réviser les révisionnismes » du passé (travail indispensable pour déboulonner ceux du présent). Quitte à déranger des esprits encore obtus, nous entendons faire servir cette analyse plus crue au deuil, nécessaire, qui doit passer outre, et les éclairer, dépasser toutes les turpitudes et arrière-pensées. Tel sera le jugement de l'histoire, qui, seul, permettra l'oubli serein dans la justice (justesse ?) de l'esprit retrouvée, mais ce jugement ne se donne pas seul.

¹¹⁶ Nous concevons donc le travail de l'historien dans cet effort, dont nous indiquons au passage quelques-uns des enjeux.

¹¹⁷ « L'acabnement mis, par exemple, à combler les souterrains (art.1 et 3 du traité de Paris, 1229), les cluzels des chartes méridionales, entraîne à terme l'extinction des vieux cultes païens autochtones, voués à la terre et aux déesses-mères, dont on sait aujourd'hui, par l'archéologie, qu'ils s'étaient maintenus très vivaces pendant tout le haut moyen-âge », écrit Anne Brenon (« Les cathares, pauvres du Christ ou apôtres de Satan ? », Paris Gallimard, 1997, 128p., p.106, qui se réfère elle-même à : P. Bonnassié, G. Pradalié : « La capitulation de Raymond VII et la fondation de l'Université de Toulouse (1229-1979) », Toulouse, Le Mirail, 1979). Touchante ou naïve exigence de ces conquérants, qui avaient souffert de la redoutable efficacité des cachettes des grottes et avens des plateaux (causses) albigeois et de toute la montagne languedocienne. Comment entendaient-ils que soient comblés ces caches ? Les « cluzels » désignent toute forme de « souterrains aménagés » (il s'agit d'avens, de grottes, naturels mais néanmoins aménagés, comme, aussi bien, de souterrains entièrement creusés de main d'homme).

¹¹⁸ Cet attachement à ce qu'il faut bien appeler la liberté de foi, de conscience, est en ligne directe, le souvenir, l'apprentissage, acquis depuis le prime treizième siècle. L'attention portée aux gestes, aux pratiques vécues, plus qu'aux dogmes (cette ville d'église est aujourd'hui, et depuis bien longtemps, toute agnostique ou presque) dénote encore cette mémoire profonde, fixée en ses ethos et habitus. Le succès relatif des ordres franciscains dans Narbonne (auxquels nous rattachons le spirituel Bernard Delicios, ou Délicieux, natif de Montpellier, dont l'éloquence souleva Narbonne, pour une convergence des doctrines, pour partie reconnue aujourd'hui, condamnée alors ; un œcuménisme avant la lettre, où elles renaissent, dans le giron romain, des Joachim de Flore, Pierre Jean Olive, ou Oliva, natif de Sérignan, puis, chez « le doux » François d'Assise) n'a pas d'autres causes ou origines. Les ordres religieux durent se perpétuer en important des immigrés et immigrées, des Espagnes, des pays de l'Italie, de pays sûrs, fidèles à la Papauté, pour repeupler et tenir les couvents. Ce qui continua une série de fractures entre les populations, qui se laisse retrouver de nos jours encore, sans difficulté. Ici encore, l'historien compose et concède en minimisant l'importance de ce phénomène. Il arrondit encore les angles et ne dégage pas toutes les conséquences, de première importance pour une bonne intelligence de la composition sociologique et culturelle de la ville, qui en fut durablement et profondément marquée. Voir : Napoléon Peyrat, « Histoire des Albigeois », t.II, Livre XII, p.147 et sq. : « Amalric II, vicomte de Narbonne », et : « Bernard Delicios », Ibidem, p.265 et sq., Livre XIV. L'histoire des faits, complexe, ne doit pas faire reculer l'investigation, ni contraindre à oublier ce que les faits nous disent des évolutions des mentalités.

¹¹⁹ J. Michaud (dir.) : « Histoire de Narbonne », Toulouse, Privat, op. cit.

¹²⁰ Cette remarque soulignera pour les rationalistes, ce que nous considérons désormais comme les limites culturelles, éminemment, de la « raison ». Le rationalisme, comme méthode, ne souffre pas, mais s'exerce à progresser au contraire, dans ce rappel nécessaire. Ne pas confondre science et scientisme. Ce dernier travers consistera à croire que tout peut et doit être reconnu d'emblée, d'évidence première, et

pourra se trouver traduit en quelque axiome abstrait, modèle, figure, quel que soit le nom donné à une telle tentative de représentation. L'ethnologue tient ceci à la disposition des épistémologues, débutants ou cognitivistes avertis : une représentation sans expérience (l'expérience est mémoire vécue, ressentie, sensible) n'est qu'image tronquée, aveugle, opaque. Toute pratique, tout usage est un complexe de représentations croisées, multiples, qu'il modifie d'ailleurs constamment en cours de vie, d'expérience personnelle et collective. Les savoirs sont collectifs avant de devenir individuels. La seule description des usages des personnes ne peut rendre compte seule des mémoires collectives de ces pratiques ou savoirs. Quand ils sont considérés du point de vue personnel, ils n'en restent pas moins collectifs, portés par des références, des expériences mémorisées de concert. Chaque ancien, guide, père, élu par son jeune, apprenti ou reconnu par lui comme bon professionnel, comme homme de savoir ou d'expérience, se tient pour lui, et est tenu par lui, comme une de ses références magistrales, l'un de ses modèles. On voit que notre acception classique du terme modèle, colle plus au sens ordinaire (c'est le fait de la transmission, autre que la simple imitation, qui nous importe, et non une querelle nominaliste) qu'au sens que reçoit ce mot dans la théorie générale des systèmes (par exemple). Un tel *modèle* ne donne, ne définit, ni n'inspire aucun *modèle* (figure, calque, plan, programme, image) reproductible hors de l'expérience. S'il y a norme et code, ce sera donc toujours par herméneutique de lecture seconde ou, par conséquent, exégèse (partagée, comprise, réappropriée, modifiée, recréée).

¹²¹ D'après ce que rapporte Maximilien Sorre (« Les Pyrénées méditerranéennes », Paris, A. Colin, 1913), qui n'avait pas vu ce mouvement, très timide et discret, du *retour*, qui échappait tout entier à la science statistique, et, déjà, ne se révélait qu'avec une intimité d'une certaine sorte. Car il touchait de préférence les anciens, âgés, qui pouvaient encore espérer réussir ce défi, et revenir près de leur petit héritage paternel.

¹²² « Les villes méditerranéennes », Paris, A. Colin, 1934, 222p., p.174 : « *Entre la ville et le village, le genre de vie diffère assez peu* », et : « *Les villes anciennes étaient gênées par le manque de place* », ibidem. Ces deux remarques s'appliquent encore pleinement à la Narbonne moderne. Sur cette question de la sociabilité de la place dans la région de Narbonne, lire Pierre Racine : « Naissance de la place civique dans le monde méditerranéen », dans « Fortifications, portes de villes, places publiques dans le monde méditerranéen », Paris, Presses de Paris-Sorbonne, ca 1980, s.d., pp.301-321. Les cénacles des Sénateurs ou anciens, qui forment un chœur antique, installés tout le jour à demeure sur les bancs devant l'arène de la place, où chacun s'expose sans grande retenue possible, et qui, de là, commentent du haut de ces positions enviables et prestigieuses que leur confèrent leur grand âge, leur expérience, leur tact et leurs savoirs, est une constante sociologique de la *curialité* publique (Norbert Elias n'avait pas utilisé cette correspondance entre la place, ou *cour*, physique, architecturale, et ses dimensions sociologiques, constante anthropologique massive de longue durée) des pays « grecs » ou « phéniciens » et de toute la Méditerranée. Cette fonction culturelle, cœur de la société, concentre dans la place, où « ...se rassemble et se presse en foule le peuple » (langage conventionnel qui énonce la règle d'usage et de droit), tout le théâtre social (chœur) de cette cité. Nous n'oublions pas que pour nous, la forme même de cette place, pétrie et fermement remodelée par eux, conditionne comme lieu, tout ce qui va s'ensuivre pour les transformations et les évolutions même les plus imprévisibles de ces mœurs ou usages.

¹²³ Après un livre prémonitoire et fondateur, quoique à relire avec prudence, de Charles Lenthéric (aussi ingénieur chargé de l'entretien des Ponts et Ports de ce littoral) : « Les Villes mortes du Golfe du Lion », Paris, Plon, 1876, 546p., cartes (Narbonne, chap. VI), qui a le mérite de soulever avec culture, d'une belle éloquence et avec toute la ferveur polémique requise, de nombreuses et graves questions, que devront relever à sa suite ses successeurs et confrères en science ou théorique ou appliquée, plusieurs auteurs se lanceront dans des études régionales, Elisée Reclus, Onésime Reclus (« La France à vol d'oiseau »), Paul Vidal-Lablache (son « Atlas Général », Paris, A. Colin, 1910, 131 Pl., montre une Narbo Martius romaine, p.22 Cc, p.44, selon la mode du temps), dont aussi, à Montpellier, Henri Cons, un des premiers géographes nommés à l'Université de Montpellier, qui écrit sur l'Aude : « De Attace », trad. en français : « L'Aude, ses alluvions et le port de Narbonne », *Bull. Soc. Lang. Géographie*, 1882 ; Montpellier, Boehm, 1882. Il établit, à partir de compilations des auteurs antiques ou modernes, quel était l'ancien cours de l'Aude, traversant la ville à l'époque romaine et jusqu'à 1320, contenue par une digue édifiée à Sallèles par les romains sous l'Empereur Hadrien, et qui résistera aux crues jusqu'à cette date de 1320. L'alluvionnement, il l'étudie dans ses conséquences : le colmatage et le comblement progressif du golfe. Il estime l'exhaussement des fonds à quatre mètres. Cette recherche préfigure celle des atterrissements d'un fleuve littoral particulièrement puissant, comme le dira plus tard Pierre George : le Rhône (Thèse, 1938). Cette donnée massive : la ville est coupée en deux par, historiquement, un fleuve (actuelle « robine » qui est toujours ce cours d'eau primordial), aux débordements ravageurs, qui imprime des mémoires et des habitudes, des aménagements et attentes. C'est ce fleuve qui influe sur la position et qui conditionne les limites des habitations, en définissant des faubourgs (vieil oc. « Bourgadiés », « bourguès » ou « bourguières ») hors les murs, impose l'aménagement de remparts et fossés, qui marquent, sinon une motte citadine, du moins une réelle surélévation de défense. Ces protections feront longtemps obstacle aux écoulements trop majestueux des crues les plus hautes, qu'ils détourneront d'envahir les rues par des appareils combinés de fossés, de digues ou de levées de terre, efficaces défenses naturelles que les ingénieurs terrassiers du Génie romain savaient déjà mettre en œuvre. Voir aussi les activités de terrain, et les savantes recherches d'archives et d'écoute attentive d'un hydraulicien, ingénieur en travaux portuaires et fluviaux, le très célèbre (à Narbonne) érudit Bichambis (Ingénieur Arts et Métiers) : « Narbonne, la Robine et les basses plaines de l'Aude : ses origines, ses monuments, ses coutumes, et son langage, les légendes du pays », Narbonne, Bousquet, 1926, 625p. Pour ces questions, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à nos contributions à l'étude : « Mémoires des lieux, mémoires des gens : Espaces identitaires et territoires sociaux : Etude-expérimentation sur les trajectoires, les discours identitaires et la mémoire collective, auprès des habitants du quartier Saint-Jean-Saint-Pierre à Narbonne (Aude) », Rapport de Recherche, Ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et du Tourisme, Direction de l'Architecture et de l'Urbanisme, Plan Urbain, op. cit., 5 vol., Vol.2 (notamment p.85 et sq.).

¹²⁴ Ces toponymes tirés des cartes actuelles n'ont pas fait l'objet de ressaisies complémentaires par enquêtes directes. Les entretiens reprennent la plupart d'entre eux, non sans en ajouter quelques autres au passage (nous reviendrons ailleurs sur ces points).

¹²⁵ Il conviendrait de veiller, avec un usage sage d'un C.O.S. « sévère », ramené à {0,75}, par exemple, à ne pas autoriser de trop fortes hauteurs ou élévations pour les nouvelles constructions, afin de ne pas dénaturer ce beau centre ville qui garde tant de traits médiévaux : faible hauteur sous faîtière, engoncement des bâtisses serrées les unes contre les autres, au temps des remparts, lacs des ruelles étroites et sinueuses, toutes qualités de structure que cette permission, si elle venait à être relâchée, gâterait à jamais.

¹²⁶ Sic.

¹²⁷ Mauvais jeu de mots, de sons, malicieux, pardonnable...

¹²⁸ Cette demi-légende anachronique qui a encore la vie dure, quel en sera l'avenir ?

¹²⁹ Selon la table de Peutinger, notamment reproduite dans : « Histoire-Géographie : Atlas Général », Paul Vidal-Lablache, A. Colin, 1910, 131p., 420 cartes et cartons, Index de 49500 noms, carte p.16-17 (op. cit.).

¹³⁰ Jules Monnier : « Notre belle Patrie. Sites pittoresques de la France », Hachette, 1921, 320p. (p.104).

¹³¹ Grec, litt. : « Ceux qui portent une casaque, cuirasse de bois ».

¹³² « Capbreus », capbreux (cabal, cabaux... en Bas-Languedoc : recueils de documents utiles à repérer des biens meubles) : inventaires, manuscrits établissant l'état, les limites, décrivant les biens formant une propriété, titres. Ancien terme parfois utilisé dans le sens de relevé

cadastral (on distingue le compoix cabaliste, portant sur des biens meubles et le compoix terrier, portant sur des terres et immeubles, pour en séparer les deux aspects). Le terme en usage en pays montpelliérain, pour nommer une liasse de telles archives est celui de *Thalamus* (ce qui énumère « ès-qualité »), qui désigne une liasse de documents (« preuves ») constituant un trésor officiel. Le « Petit *Thalamus* » contenait tous les actes administratifs les plus importants de cette seigneurie ou principauté (royaume).

¹³³ Besace (languedocien « saquette », prov. « Biasse ») ou bandoulière, gibecière et fourre-tout, accessoire favori du berger du pays, du chasseur un peu braconnier, du travailleur de la vigne ou des chantiers (ce furent les mêmes, qui allaient des uns aux autres, à pied). C'est un équipement de marche, qui contient casse-croûte et boisson : « l'en-cas », artistement composé. Souvent : pain et omelette, saucisse, anchois, fromage de brebis ou de chèvre, vin, olives, sel, ail, oignon doux ; le reste du repas est glané sur place : salades sauvages, graines, noisettes, fruits des bois, pousses tendres de certains arbres ou buissons, thym...

¹³⁴ On prendra garde de ne plus confondre les entités vivantes, d'une part, et leurs traductions plus ou moins incantatoires en les formules du droit formel, de l'autre. Les pratiques de l'usage débordent de toutes parts – doit-on encore le rappeler ici ? – les termes techniques les mieux profilés et conçus du droit formel. Suivons donc toujours le bon principe : l'usage (et ses inventions et ré-inventions) précède le droit. Là où l'anthropologue procède par une description ethnographique première, et se soumet donc avant tout à l'ordre de la société civile (sa culture doit d'abord être bien reconnue de lui), le juriste, et, parfois, l'historien, procèdent à l'inverse, en partant du connu (qu'ils croient fermement attesté, mais tous les documents sont trompeurs, et toujours il convient de les faire parler, de les interpréter correctement en voyant juste : ici, le discernement prime tout). L'historien du droit, l'historien, le sociologue, auraient grand intérêt à repartir toujours des réalités anthropologiques (celles-ci à trouver, selon nos vues, d'abord dans le sensible, ce que nous appelons des imperceptibles, qu'il nous revient de dégager), sauf à risquer de tenir un discours idéologique, s'il en ignore les faits (qui seront toujours indicibles en tant que tels, d'où le passage obligé par la description composée, qui recompose de faibles allusions atténuées, à demi-illisibles ou effacées, voilées, mais que ces « contre-collages » répétés restituent).

¹³⁵ Une analyse sociologique plus approfondie ferait apparaître parmi eux toutes ces stratifications qui masquent plus avant des diversités très importantes de fortune ou de condition, d'attitudes aussi, d'habitus, qui dissimulent elles-mêmes une extrême variété d'usages, de valeurs, de formations culturelles ou spirituelles, de savoirs professionnels parfois quasi-dynastiques, de modèles idéaux de comportement, de codes complexes de courtoisie ou *civilités*. Tous caractères qu'un économiste toujours trop empressé se dépêche de classer comme « modes de vie » sans entrer dans le menu détail, qu'il croit pouvoir nous faire considérer en tant que tel comme incompréhensible. Ce n'est donc que le reflet de son propre manque de finesse, qui est aussi une forme subtile de mépris ou d'ignorance, cela revient au même, envers des réalités anthropologiques réputées trop fines à ses yeux.

¹³⁶ Si cette classe contrôle en partie les écritures admises de l'histoire, on découvrira dans leurs faiblesses et lacunes même les reflets des rêves de grandeur vaine qui animent encore une partie des siens. Une relecture plus systématique des littératures touristiques sera éclairante ici.

¹³⁷ Le verbe acéré de notre hôte prend une tournure caustique. C'est là le privilège de l'aristocrate (démocrate, au demeurant) : il se permet d'avoir la langue plus pointue, sans retenue ! Le parler-vrai, commente-t-il. L'indépendance, la liberté du citoyen de la République est d'abord autonomie de parole, de jugement, d'opinion.